PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

OCT 4 1934

41e Année. N° 17.

LA REVUE DE PARIS

1er SEPTEMBRE 1934

		Pages.
Charléty	*La Marquise de Montcalm*	5
rquise de Montcalm.	*Journal inédit.* — I.	9
F. Gautier	*Menaces sur l'Afrique*	38
n Cassou	*Camille*	57
ul Desjardins	*Au Bois des Juifs (Juillet 1918)*	73
niel-Rops	*Les Plaies intérieures.* — II	103
urice Lanoire	*Aldous Huxley*	145
rcel Dunan	*Autriche et Allemagne*	163
es Sageret	*Les Poissons Pères de Famille*	180
l Alfassa	*Les Frères Le Nain*	199
ry Bidou	*Le Mouvement littéraire*	209
ert Flament	*Le Salon de l'Europe*	220

Copyright 1934 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La **REVUE DE PARIS** *publiera prochainement* :

Pauline

par JACQUES CHARDONNE

Lettres de Turquie

par PAUL CAMBON

Luther

par FRANTZ FUNCK-BRENTANO

Tableaux de famine en Chine

par PEARL BUCK

Stefan Zweig

par MAURICE MURET

Un coin de la France intellectuelle

par MAURICE D'OCAGNE

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1934

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1934

Gen
Gaulon

LA MARQUISE DE MONTCALM

Le *Journal de la Marquise de Montcalm* fait partie de la collection des manuscrits et livres donnés à la Bibliothèque de la Sorbonne par M. le Duc de Richelieu[1].

Il forme un volume manuscrit de 357 pages de grand format, relié, entièrement écrit de la main de la marquise, rédigé au jour le jour, soigneusement daté, parfois annoté dans les marges, et çà et là corrigé, sans doute après une seconde lecture. L'auteur l'a intitulé : *Mon journal pendant le premier ministère de mon frère*. En réalité, il dépasse un peu ces limites chronologiques, car il commence le 10 avril 1815, et, s'il se termine en février 1819 par un long récit de la première chute de Richelieu, il résume pourtant en un *post-scriptum* daté de mars 1822 l'histoire de la seconde chute.

***

Nous n'en publions que des extraits : ils donneront une idée assez exacte de l'intérêt qu'il offre; ils apporteront quelque information sur les luttes de partis au début de la Restauration, et sur quelques-uns des personnages célèbres de la singulière et assez dramatique époque où naquit et s'installa chez nous le régime parlementaire.

Madame de Montcalm parle des événements avec une

1. Nous dirons quelque jour l'importance de ce fonds dès qu'il sera classé et mis à la disposition des historiens.

1er Septembre 1934.

certaine modération, du bon sens, et toute l'équité que lui permettent ses opinions, ses relations et les circonstances; elle a l'autorité d'une femme qui a une place brillante dans la société parisienne de la Restauration.

Née en 1777, elle était la sœur du duc de Richelieu et de madame de Jumilhac. Elle avait épousé le marquis de Montcalm-Gozon, dont elle fut veuve de bonne heure. Sa santé débile semble l'avoir contrainte à vivre dans une demi-retraite : « Passant ma vie dans les souffrances beaucoup plus vives et plus réelles que vous ne le supposez, écrit-elle en 1816 à Hyde de Neuville, je n'éprouve quelque adoucissement à ces maux que par le repos et l'affection que l'on veut bien me témoigner[1]. » Toute enveloppée de « garnitures, de châles, de couvre-pieds[2] », elle avait du charme. Molé, qui ne l'aime pas, lui reconnaît de l'agrément, un beau teint, des yeux et des dents superbes, et surtout un grand désir de plaire. Elle était cultivée. Madame de Boigne, dont les jugements manquent souvent d'équité, la présente sous les traits d'une femme exigeante, qui veut « être admirée de gens capables d'apprécier un mérite qu'elle croyait transcendant ». Madame Swetchine qui l'avait vue « spirituelle, exigeante, de donnant rien, et fort scandalisée de ne pas recevoir tout[3] », louait, dans une lettre à la comtesse de Nesselrode, du 19 mai 1821, « cette malheureuse femme », qui au milieu de tous les déboires, était « un modèle de force et de courage[4] ».

Le comte Rodolphe Apponyi, dans son *Journal*, admire en elle « une de ces femmes qui ont le grand art de conserver leurs amis ». « La conversation de la marquise, ajoute-t-il, était spirituelle et nourrie; elle avait un esprit véritablement français, gai, aimable, et prompt en reparties et saillies. » Sans doute était-elle parfois brusque, désagréable; elle avait le mot dur; « elle grognait ». On l'excusait. Ses souffrances continuelles, ce « petit enfer », comme elle disait, faisait pardonner cette inégalité d'humeur : « Le lendemain, on était sûr de recevoir d'elle un charmant billet, tout rempli

1. *Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville*, t. II., p. 178.
2. *Mémoires de la comtesse de Boigne*, t. III, p. 18.
3. Pailhès (G.). *La duchesse de Duras et Chateaubriand*, p. 437.
4. *Lettres* publiées par de Falloux, t. I, p. 325.

d'excuses et de regrets, avec l'invitation la plus aimable de venir le soir. » La longue amitié qui la lia au comte Pozzo di Borgo, pendant trente ans, prouve que le charme de son accueil corrigeait tout.

Son imagination souvent assombrie la disposait « à la fatalité et au malheur ». Elle rêvait de repos, d'affections silencieuses et de « douces occupations ». Elle se jugeait plus portée « à l'exaltation pour le dévouement qu'à l'indignation pour les fautes[1] ». Certainement elle était sensible et bonne. Son journal est surtout le récit de ses efforts pour faire oublier à son frère, le duc de Richelieu, les déceptions du pouvoir et le dégoût que lui causaient les attaques de ses amis politiques. Elle s'emploie « à adoucir et à calmer son âme ». Elle veut mettre dans « sa destinée chaque jour quelque chose de doux et de satisfaisant ».

Madame de Montcalm avait vécu dans la solitude pendant la période impériale. Elle s'était refusée à toute marque de déférence à l'égard de Napoléon. « L'aspect de la mort même, écrit-elle, à Hyde de Neuville, le 12 juin 1816, ne m'aurait pas engagée à monter une marche des Tuileries du temps de Bonaparte. » Royaliste toute dévouée à « la cause sacrée des Bourbons », elle répand des pamphlets contre « l'Usurpateur », à Paris et en province, pendant les Cent-Jours. Après la deuxième Restauration, elle essaie de rapprocher les tendances diverses des monarchistes, dans l'intérêt supérieur du pays. « En qualité de femme, de sœur, de française et de royaliste, je désire, plus que tout au monde, de voir se rapprocher des êtres que j'estime et j'aime. » « Tout à fait éloignée de l'irritation et de l'esprit de parti, j'ai demandé grâce et pitié à tous les gens que je vois, et je suis parvenue à éloigner de mon canapé toute querelle et discussion politique[2]. »

Son salon eut de la vogue. Hyde de Neuville, loue « la grâce un peu triste de sa personne », et le charme de son esprit, et « cet art... de faire valoir les causeurs qui l'entouraient, et de les arrêter lorsqu'une question, jugée diversement par eux,

1. Lettre de madame de Montcalm à Hyde de Neuville, dans les *Mémoires et Souvenirs* du baron, p. 223.

2. Lettres du 12 mars 1816, du 3 août 1817, *Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville*, t. II, p. 178 et 301.

amenait moins d'entente ou froissait quelque amour-propre[1] ». Autour de sa chaise longue, venaient s'asseoir en des soirées familières « toutes les notabilités françaises et étrangères Pozzo di Borgo, et Capo d'Istria, « le latin et le grec », Villemain, de Forbin, de Marcellus, Lainé, Pasquier, Portal, le cardinal de Beausset. Chateaubriand fut de la maison. Il comptait sur elle pour obtenir, au dire du comte Molé, « un petit département de fantaisie qu'on lui aurait formé des cultes, des arts, de l'instruction publique et des spectacles ». Madame de Montcalm intervint auprès de son frère. Elle ne réussit à obtenir pour lui que l'instruction publique, sans titre de ministre, et sans entrée au Conseil. En vain s'efforça-t-elle de représenter à cet homme illustre « que la place, objet de ses dédains, était l'héritage de Fontanes et du cardinal de Beausset[2] »; Chateaubriand cessa de la voir. Elle le juge sans bienveillance dans son *Journal*. Le chevalier de Cussy dans ses *Souvenirs* raconte qu'elle aurait, en 1824, rayé de sa main le nom du vicomte, sur une liste de personnalités auxquelles elle se proposait d'offrir un exemplaire du portrait de son frère, par Lawrence[3].

Peu à peu des maux incurables « condamnèrent la marquise Montcalm à l'immobilité. Elle se rendait parfois — rarement — chez des amis intimes, comme la duchesse de Gontaut, ou la comtesse de Chastenay; elle voyait les Apponyi. Pendant l'épidémie de choléra, le 17 août 1832, dans la soirée, elle se trouva indisposée et dut consigner sa porte. A dix heures, « elle expirait dans les plus affreuses souffrances[4] ».

S. CHARLÉTY

1. *Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville*, t. II, p. 141, 142.
2. *Le comte Molé*, t. IV, p. 278-279.
3. Tome I, p. 289.
4. Apponyi, *Journal*, t. II, p. 177; *Journal du maréchal de Castellane*, t. III, p. 1.

JOURNAL INÉDIT

(EXTRAITS)

24 avril 1815. — La situation de Paris est inconcevable et annonce la décadence prochaine d'un gouvernement qui ne peut se soutenir. Bonaparte, moins fort qu'on ne le supposait, semble faire des concessions aux libéraux et aux jacobins pour étayer un pouvoir que des succès militaires pourraient seuls relever. D'un côté on entend l'hymne de *la Marseillaise* oubliée depuis quinze ans, de l'autre on est inondé de chansons et pamphlets royalistes que chacun s'arrache, et dont les auteurs et les imprimeurs ne sont pas tourmentés! On vote ouvertement contre la constitution, et on le ferait davantage si la pusillanimité des honnêtes gens n'était pas au moins égale à la méchanceté des coquins. On discutait aujourd'hui chez moi si l'on devait ou non aller voter aux assemblées électorales afin de chercher à influencer les choix. Mon avis était qu'il fallait y aller si l'on n'était pas forcé au serment; il était partagé par M. de Moustier auquel je crois des moyens, de la capacité, et qu'il serait peut-être utile d'employer si le roi revenait. La raideur de son caractère et l'éloignement qu'il inspire à ceux avec lesquels il se trouve en contact nuisent seuls aux nobles qualités qu'il possède.

6 mai 1815. — M. de Moustier a été à son collège électoral, on lui a demandé son serment qu'il a hautement refusé en déclarant nulles les opérations du collège.

Nous avons été bien soulagés en apprenant le départ de M. le duc d'Angoulême. L'inquiétude dans laquelle j'ai passé

bien des jours a accru mes souffrances. Je ne puis encore m'expliquer ce qui a empêché Bonaparte de le garder comme otage; le ciel a pu seul le délivrer. Il paraît qu'il aurait dû ne pas passer le Rhône et chercher à se cantonner de manière à attendre le secours des puissances, puisque ceux qu'il trouvait parmi les Français étaient si insuffisants. L'espoir d'arriver à Lyon a été son motif [1]. M. de Grouchy a été informé car, arrivant après la capitulation, il devait s'en servir pour le laisser partir; au lieu de cela il a demandé à Bonaparte des ordres ultérieurs qui pouvaient entraîner la perte de ce malheureux prince. Mon cousin a été compris dans la capitulation et est parti avec lui. On dit qu'il a été nommé lieutenant général, il n'a que vingt-neuf ans; M. le duc d'Angoulême a une grande confiance en lui mais l'entreprise n'ayant pas réussi cette promotion sera blâmée si elle est connue. On a tant prodigué les grades qu'ils ne peuvent plus servir de récompenses pour d'importants services. M. le Duc d'Angoulême l'avait choisi pour un de ses gentilshommes d'honneur et il jouissait ainsi que sa famille d'une réunion bien douce et toujours attendue. Les cruels événements du 20 mars sont venus disperser de nouveau tous les individus qui étaient chers l'un à l'autre et détruire le charme de l'intimité, seul bonheur dont une femme puisse jouir en ce monde; c'est ainsi que les événements politiques répandent leur influence sur les êtres qui voudraient leur rester toujours étrangers et qui mêlent leur amertume à toutes les sensations qu'ils ne devraient pas atteindre.

La France paraît frappée de la peste, personne ne se voit, ne se réunit, ne s'écrit et quoique occupés des mêmes objets on est dans un isolement absolu par le défaut de communications.

1. Le duc d'Angoulême devait prendre le commandement des cinq divisions militaires du Midi, pendant que la duchesse tentait de maintenir à Bordeaux et dans le Sud-Ouest l'enthousiasme royaliste qui l'avait accueillie quelques jours avant le débarquement de l'Empereur. Elle n'y réussit pas et s'embarqua à Pauillac le 2 avril. Quant au duc, parti de Bordeaux le 10 mars, il avait pu se maintenir dans la vallée du Rhône, occuper Montélimar le 1er avril, Valence le 3; il espérait entrer à Lyon. Lyon envoya contre lui 9 000 volontaires, et des gardes nationaux arrivèrent de Bourgogne. Grouchy, nommé au commandement de ces troupes, fit reculer le duc et s'empara de lui à Pont-Saint-Esprit. L'Empereur, débonnaire, écrivit à Grouchy de le conduire à Cette et de l'y faire embarquer (16 avril).

20 mai 1815. — Un homme de ma connaissance, M. de Ser... qui avait eu autrefois des relations avec Carnot, me disait hier qu'il avait causé dernièrement deux heures avec lui et que son entretien l'avait tellement ébranlé que la fièvre l'avait suivi en sortant de chez lui. Comme M. de Ser... lui rappelait l'époque où il professait la haine la plus profonde contre Bonaparte et lui demandait raison de son changement, il lui répondit qu'en effet ses principes étaient ceux d'une France républicaine; tout gouvernement monarchique lui était odieux; mais que l'exaltation de l'armée pour Bonaparte et le poids de son nom l'obligeaient à s'en rapprocher pour se débarrasser des étrangers et des Bourbons; — qu'aucun moyen quelconque ne lui répugnait pour arriver au but, et qu'il contribuerait de tout son pouvoir à exterminer tous les individus et à vaincre tous les obstacles qu'il rencontrerait sur son passage plutôt que de retomber dans l'ignominie qui accablait son existence sous le règne de Louis XVIII. Il y avait quelque chose de si féroce et en même temps de si tranquille dans son langage qu'on ne pouvait douter de la fermeté de sa détermination, ni s'empêcher de trembler de ses résultats. Il laissait en même temps pénétrer qu'aussitôt que la France n'aurait plus à craindre le joug des étrangers et des Bourbons, lui et son parti soumettraient Bonaparte en prescrivant des bornes à son autorité, mais dans ce cas je crois qu'il en saurait bien plus long qu'eux.

20 mai 1815. — Auguste de Staël sort de chez moi; nous nous querellons sans cesse sans cependant nous irriter. Ses opinions me paraissent dénuées de raison; il rêve de gouvernements illusoires dont les bases sont dans son imagination; mais sa conduite n'a rien de répréhensible et il y a tant d'occasions d'exercer sa sévérité sur des actions ou basses ou coupables que l'on ne doit pas la prodiguer pour des opinions. Il est d'ailleurs bon enfant, assez spirituel quoique fort éloigné d'approcher de la supériorité de sa mère et se laisse dire tout ce que l'on pense de lui sans en être choqué; j'use *libéralement* de cette possibilité. Je crois qu'il est ici pour réclamer de Bonaparte les 2 millions dont le roy avait reconnu la créance et qu'il a payés depuis à M. de Staël. Mais je ne pense pas qu'il

les obtienne. Il a été un peu humilié de voir que B. Constant, l'homme le plus distingué du parti libéral sous le rapport du talent, s'était vendu à Bonaparte après avoir fait contre lui l'adresse la plus virulente et la plus éloquente deux jours avant son arrivée[1]. On dit que son amour pour madame Récamier avait dicté la première de ces adresses et la peur et l'ambition la deuxième.

20 mai 1815. — Le gouvernement qui existe porte l'empreinte d'une décrépitude précoce et inspire un mécontentement que la crainte même n'accompagne pas; pourrait-on croire que Bonaparte en est le chef! La divergence et l'incertitude des opérations de ce gouvernement en indiquent assez la faiblesse et il est probable que, si les puissances alliées rencontrent des obstacles, ils naîtront plutôt de l'inimitié de l'armée contre les étrangers que de l'attachement du peuple pour des institutions qu'il échangerait volontiers contre toute autre; mais les résultats de la lutte qui se prépare n'en sont pas moins alarmants. Bonaparte qui montre en ce moment beaucoup de faiblesse dans les opérations administratives retrouvera son énergie dans les opérations militaires, et dans le cas même où il n'aurait pas l'avantage (ce qui est probable par l'immense disproportion des ressources) je ne serais pas tranquille sur un avenir qui, dans les suppositions les plus favorables, reposera sur des bases peu solides. Je désirerais vivement que le retour des Bourbons (s'il a lieu) s'opérât par l'impulsion intérieure. Beaucoup de mesures prises contre un grand nombre de départements en prouvent le bon esprit.

1er juin 1815. — Comment une personne qui ne sort pas de son canapé et qui n'a pour horizon que son salon pourrait-elle mettre quelqu'intérêt dans ses récits? — Le champ de *Mai* qui a eu lieu le *1er juin* au Champ de *Mars* a été la jonglerie la plus tragique pour la nation française et l'acte le plus adroit pour Bonaparte. Ces députés partis de tous les coins de la France ont toute l'apparence d'être venus par le vœu de la nation et l'on pourrait s'y tromper, si l'on ne savait que les

1. C'était le fameux article des *Débats* du 19 mars où Napoléon était comparé à Attila, à Gengis-Khan, etc... C'est B. Constant qui rédigea l'*Acte additionnel*, à la demande de l'Empereur.

collèges électoraux qui les ont nommés étaient partout incomplets et souvent déserts et que, nonobstant cette constitution que l'on réclame et qui exige que les collèges soient composés au moins de la moitié des électeurs, dans plusieurs départements 8 ou 10 seulement s'y sont présentés. Les honnêtes gens, par un scrupule peut-être impolitique mais respectable, ne veulent pas cimenter par leur présence l'usurpation et le crime; il en résulte que les députés nommés dans les départements royalistes sont précisément les plus mauvais parce que ce sont ceux où les honnêtes gens ont le moins paru. Ce qui affecte douloureusement, c'est de voir beaucoup d'évêques et de membres du clergé assister à cette scandaleuse comédie. Le peuple de Paris plus fortement écrasé qu'exalté a été assez morne dans cette occasion et l'on assure que Bonaparte n'a pu obtenir que d'une manière bien imparfaite ces expressions bruyantes d'un enthousiasme commandé. Les ordonnances de police dans tous les départements suspects rappellent partout les idées et les expressions de 93. Toutes les mesures sont dirigées contre les ex-nobles et l'importance qu'on leur donne prouve que le gouvernement actuel les trouve redoutables. Fouché dans une adresse perfide envoyée aux habitants de la Vendée leur demande en quoi les Bourbons se sont montrés généreux et reconnaissants à leur égard, et où sont les preuves qu'ils ont reçues de la gratitude de ceux pour lesquels ils se sont sacrifiés. Si, comme quelques personnes le croient, Fouché est bien intentionné, il cache assurément bien son jeu, mais je suis loin de partager leur opinion à cet égard. Les Chambres ont commencé leurs séances. Dix-huit personnes des plus beaux noms de France ont consenti à voir leurs existences confondues avec celles des plus grands traîtres. Le *Journal général*, qui conserve autant qu'il est possible le langage du royalisme, en donnant la liste des pairs a réuni dans un alinéa les noms de MM. de La Bédoyère, Ney, Inkermann, Lefèvre-Desnouettes, Grouchy, d'Erlon dont la célébrité survivra à leur existence. Je sais à n'en pouvoir douter que plusieurs ont refusé la partie et j'en jouis vivement, M. de Mun entre autres.

25 juin 1815. — Fouché est roy en ce moment, on croit toujours qu'il travaille pour les Bourbons et il paraît certain

que si les puissances le désirent ou n'y mettent pas d'obstacle nous les reverrons encore. Mais il serait difficile de supposer que Bonaparte n'essaiera pas un dernier effort dont Paris sera peut-être la victime. On ne peut voir sans étonnement la tranquillité de cette ville; le peuple est spectateur et tout se passe entre les agents des différents partis. L'activité qui existait dans les esprits au commencement de la révolution est amortie et l'on est fatigué par de longues et cruelles dissensions, M. de Vitrolles est sorti de prison le jour de la nomination du gouvernement provisoire [1] ce qui motive encore les espérances que l'on fonde sur Fouché.

29 juin 1815. — On dit beaucoup que M. de La Bourdonnais a été hier chez Fouché, furieux et dans le dessein de l'assassiner.

On a envoyé tous ces jours-ci des courriers au roy pour l'instruire des événements; on disait hier que la Chambre des pairs avait proclamé Louis XVIII, car il est possible que M. de Périgord qui est parti au moment où cette nouvelle s'est répandue, l'ait apportée au roy. Il est bien malheureux que les Français ne l'aient pas hautement appelé avant l'arrivée des alliés, car l'éternelle phrase que Louis XVIII a été donné à la France par huit cent mille étrangers, et que Bonaparte y a été reçu n'ayant que huit cents hommes avec lui, en acquière une plus spécieuse apparence. La manière dont la Chambre des députés se conduit donnerait une sorte de raison à ceux qui engageaient les honnêtes gens à se rendre aux élections, s'il était jamais bien fait de transiger avec sa conscience.

1er juillet 1815. — Nos cruelles incertitudes ne se terminent pas. Les alliés entourent Paris, l'armée française se rallie par l'influence des Chambres pour tenter un dernier effort dont le but ne peut offrir que la mort d'un grand nombre d'individus, et des troubles dans la capitale. La Chambre des députés dans une séance à jamais mémorable par le désordre et l'infamie a déclaré que les préliminaires de tout arrangement

1. La *commission exécutive* de cinq membres, Carnot, Fouché, Quinette (trois régicides), Caulaincourt et le général Grenier, laissa plein pouvoirs au président qu'elle se donna : Fouché.

avec les puissances devaient avoir pour but de rejeter à jamais les Bourbons et de reconnaître pour roy Napoléon II[1]. M. Manuel se distingue dans cette assemblée par un talent remarquable, il paraît l'agent de Fouché et enveloppe ses opinions de manière à ne pas en laisser pénétrer la nuance. M. de Malleville a, par un écrit rempli de raison et de royalisme[2], attiré sur lui la rage de l'Assemblée. Voici les différentes ligues d'opinions que l'on croit découvrir dans les autorités qui nous gouvernent. La Chambre des députés est certainement, à quelques membres près, opposée aux Bourbons d'une manière forcenée. La Chambre des pairs suivra sa direction par l'influence, n'ayant aucun caractère positif. L'armée découragée d'abord par ses revers et plus encore par l'abdication de Bonaparte a repris une portion de son ardeur et brûle de combattre. Le gouvernement provisoire est divisé d'opinion, Carnot, et Grenier sont contraires aux Bourbons, Fouché et Caulaincourt leur sont, *dit-on*, favorables, Quinette et le ministre de la guerre sont tantôt pour un parti, et tantôt pour un autre. M. Molé (?) qui est devenu bourboniste et qui fait partie du conseil de la commune n'a été soutenu par personne. Les royalistes se désolent de ce qu'on ne les laisse pas agir, M. de Vitrolles et Fouché s'opposent à leur désir, dans la crainte de troubler inutilement Paris et de causer des agitations sans but. Il paraît que la grande rumeur de l'Assemblée dans la séance d'avant-hier a été en partie provoquée par une imprudence du ministre de la guerre : se trouvant la veille en conférence avec M. de Vitrolles on annonça à Davoust plusieurs des membres les plus forcenés de la Chambre[3]; M. de Vitrolles pensant avec raison qu'il y avait de l'imprudence à paraître vis-à-vis d'eux en rapport avec le ministre, monta dans une chambre au deuxième pour attendre la fin

1. La Chambre vota le 30 juin l'impression et l'envoi aux départements d'une motion où les Bourbons étaient appelés « famille trop justement proscrite par les vœux et par les intérêts de la grande majorité de la nation ». Le lendemain, elle vota : « Napoléon est éloigné de nous; son fils est appelé à l'Empire par les constitutions de l'État. »

2. Une brochure où il réclamait (27 juin) la proclamation immédiate de Louis XVIII. Le journal des *Débats* qui s'appelait encore *Journal de l'Empire* en reproduisit un long extrait dans le numéro du 30 juin.

3. Davout proposa dans cette réunion de traiter immédiatement avec Louis XVIII

de leur conférence. Davoust qui a fort peu d'esprit, après avoir déployé toutes les ressources de son éloquence pour les amener à des négociations, voyant qu'il n'en obtenait rien, leur proposa de le suivre et les mena dans la chambre où était M. de Vitrolles qui partagea leur étonnement. Ces députés, se croyant au milieu d'un piège, entrèrent dans une rage dont rien ne peut donner idée; ils crièrent à la trahison, vomirent toutes les injures imaginables contre les Bourbons, contre M. de Vitrolles, et contre le ministre. M. de Vitrolles animé par leur colère leur tint tête, et au moment où ils parlaient avec véhémence des fautes des Bourbons, il leur dit avec énergie qu'au moins ils ne pourraient pas leur reprocher de crimes. L'exaspération qui résulta de cette scène a, dit-on, beaucoup contribué au désordre et à la violence qui parurent dans la séance du lendemain.

13 juillet 1815. — Chaque jour la disposition des esprits change deux ou trois fois. On croyait avant-hier à une grande bataille, aujourd'hui on espère qu'on pourra l'éviter. Bonaparte est parti, dit-on, et doit s'embarquer à Rochefort avec quelques personnes qui lui sont dévouées. Je crains toujours qu'il n'use de la liberté qu'on lui laisse pour rester caché en France et reparaître un jour. La proclamation qu'il a faite à son armée en partant justifie ces craintes. Le grand nombre d'alliés qui arrive de tous côtés ôtera la possibilité de songer à se défendre. On prétend qu'une partie de l'armée déserte, le reste est découragé et le serait bien plus encore si on répandait moins d'argent pour l'animer. Sa disposition paraît néanmoins constamment contraire aux Bourbons. Versailles et Saint-Germain sont pris. J'ignore si ma tante qui s'était réfugiée dans cette dernière ville pour éviter les dangers qui paraissent menacer Paris a pu y rester. Les communications sont partout interceptées, mais on dit que les alliés ont été reçus avec la cocarde blanche et que la tranquillité n'a été troublée nulle part.

4 juillet 1815. — Blücher a reçu d'une manière plaisante les représentants envoyés par les Chambres il y a quelques jours pour traiter de la paix. Ce sont MM. de Valence, Andressi,

La Benardière, etc. On les annonça à Blücher qui commença par les faire attendre deux heures dans son antichambre, il sortit ensuite de son cabinet, ces messieurs s'approchèrent de lui pour lui parler d'affaires, il les regarda fixement, dit deux fois *brigands, brigands*, en français, parla en allemand à son aide de camp et sortit. On dit que les alliés entreront jeudi et que le roy est près d'ici. Puissions-nous arriver au moment où une pauvre femme malade ne sera plus forcée de s'occuper de politique et où le repos de ses journées l'aidera à supporter le fardeau de son existence. J'écris au son des cris de *Vive l'Empereur*, proférés par des soldats et des élèves de l'École polytechnique. On ne peut se former une idée de l'animosité du parti contraire au roy, le poison qui circulait dans ses veines en 93 existe encore aujourd'hui et est exalté par son peu de succès; ils parlent de former une Vendée républicaine etc., etc.

J'ai passé hier une cruelle soirée; je restai seule pendant que ma sœur était allée faire quelques visites pour apprendre des nouvelles. J'avais entendu toute la matinée des bandes de fédérés crier *Vive l'Empereur*. Peu après le départ de ma sœur, plusieurs personnes dirent dans la rue que l'on se battait dans Paris, que les troupes étaient aux prises avec la garde nationale sur les quais et sur les boulevards, qui étaient justement les lieux que ma sœur traversait, j'entendis en même temps tirer des coups de fusil, ma tête s'échauffa, mes nerfs s'agacèrent et je fus dans une grande angoisse jusqu'à son retour; elle revint heureusement en bon état. Mais cette journée fut très critique et, sans la sagesse de la garde nationale, Paris aurait pu être en proie aux plus grands désastres. Les agitateurs avaient cherché à causer des troubles pendant les trois jours que l'on avait accordés aux troupes pour quitter Paris.

Le calme est rétabli aujourd'hui grâce à la garde nationale; l'armée défile sur le chemin de la Loire. On assure que Bonaparte est à Rochefort; comment Fouché (s'il est bien intentionné) le laisserait-il échapper!

6 juillet 1815. — Paris est dans une singulière et triste position. Rien n'y indique l'approche du roy. La cocarde nationale est partout arborée, les Chambres délibèrent sur

leur nouvelle constitution, elles protestent contre les Bourbons, tandis que les Maréchaux, Fouché, etc. sont en rapport avec le roy et que par de là les barrières on vend forces cocardes blanches, on crie vive le roy, etc.

On avait laissé les portes de Paris ouvertes pendant une journée, le peuple se précipita en foule à Saint-Denis pour voir le roy, ce qui engagea à les fermer le lendemain; quelques personnes de la suite du roy pénètrent dans Paris, j'ai revu Alexis de Noailles ce qui m'a fait un grand plaisir; je me suis empressée de lui citer ceux de mes amis qui se sont bien conduits afin qu'il répète leurs noms avec éloge; il paraît que les revenants de Gand n'ont aucune idée de notre position et qu'ils croyaient trouver beaucoup moins d'obstacles à leurs désirs.

Les chefs de légions de la garde nationale nommés par Bonaparte ont fait une adresse par laquelle ils promettent de ne pas quitter la cocarde nationale. On abreuve de dégoût notre bon et malheureux roy.

8 juillet 1815. — Je suis sortie de chez moi pour voir l'entrée du roy de l'hôtel de Gontaut. Mon âme a été navrée en passant au Carrousel. Cette cour du palais du roy est transformée en un bivouac étranger, les canons des alliés sont braqués de toutes parts et toutes les issues de son château sont occupées et gardées par ceux qui ne cherchent pas même à dissimuler leur domination. Oh! pourquoi les Français n'ont-ils pas mis plus d'énergie à rappeler celui qui peut seul leur rendre la paix et le bonheur? Pendant les journées qui avaient précédé l'arrivée du roi on s'était plu à répandre une horrible caricature qui représentait le roi en croupe derrière un cosaque. Le roy précédé par une pareille escorte me paraît dans une position difficile et cruelle, il a cependant été reçu avec une ivresse qui semblait générale; mais l'expérience prouve que ces démonstration extérieures n'ont aucune influence sur le fonds des événements, jamais Bonaparte n'a été l'objet d'une pareille exaltation et toute l'Europe a été soumise à son empire.

22 juillet 1815. — Le retour du roy que chacun désirait n'a satisfait personne. Une habitude de crainte, de trouble et de

critique porte à prévoir de longs malheurs parce qu'on en a beaucoup éprouvé. On se sent dans la position d'une personne qui, longtemps ballottée dans un vaisseau par la tempête, croit voir encore tout remuer autour d'elle lors même qu'elle est arrivée à terre. Toutes les démarches de notre malheureux roy, de ses ministres, sont blâmées par ceux mêmes qui se disent ses amis; des démarches contraires le seraient également. Chacun prédit la courte durée de ce règne et souvent par des raisons opposées; on ne craint pas de montrer à ces étrangers qui sont encore dans nos murs des royalistes désunis avant d'être rétablis, se divisant déjà pour des circonstances de détail, tandis qu'ils ignorent encore pour ainsi dire si ceux qui nous ont conquis nous laisseront la possibilité d'exister. Toutes ces agitations générales sont moindres encore que celles que me cause la position de mon frère qui, décidé dès le premier moment à refuser le ministère s'est trouvé en butte aux instances les plus vives et les plus difficiles à combattre. Le roy a demandé à l'empereur de Russie de le lui céder[1], M. de Talleyrand attachait beaucoup de prix à voir un homme qui jouit d'une réputation sans tache faire partie du ministère qu'il préside; il a persisté dans son refus, et est allé à Courteille pour donner au public qui s'occupe de lui et qui blâme son refus, le temps de l'oublier.

22 juillet 1815. — Quel spectacle singulier de voir tous ces souverains réunis dans Paris, et les promenades de cette ville servant de bivouac aux cosaques du Don et aux troupes de toutes les puissances de l'Europe; leur conduite est bien moins généreuse qu'à leur première arrivée, on ne parle que des désordres et des exactions que commettent les Prussiens. On craint que les puissances alliées qui ont huit cent mille hommes en France en ce moment n'abusent de leurs avantages; on les accuse de nous traiter en peuple vaincu après s'être annoncés en alliés, mais les désordres qu'ils peuvent commettre me paraissent moins à craindre que ceux de cette armée rebelle, et des révolutionnaires de tous genres qui se sont rendus si redoutables depuis vingt-cinq ans.

1. On sait que le duc de Richelieu était jusque-là au service du tsar et gouverneur d'Odessa.

28 septembre 1815. — J'ai mis une grande lacune dans cet écrit; car, voyant beaucoup de monde, ayant la tête fatiguée et le cœur desséché par tout ce que j'entends, j'ai rarement le courage et la possibilité de résumer d'une manière compréhensible les divagations de chacun. Les changements qui viennent de s'opérer ont un rapport si intime avec les intérêts de la France et avec les nôtres en particulier, que je veux essayer de reprendre un travail qui aurait du charme pour moi si ma santé et mon genre de vie me permettaient de m'y livrer.

La crainte qu'avaient les ministres de se voir renvoyés par la Chambre prochaine, l'effet qu'avait produit un rapport astucieux que Fouché avait répandu sur l'état de la France, l'impossibilité où était M. de Talleyrand de travailler au traité de paix avec la Russie[1], engagèrent les ministres à demander une démission qu'ils espéraient peut-être ne voir accepter que d'une manière temporaire. Le roy l'accepta purement et simplement. A ce moment, mon frère venait d'assister à une revue que l'Empereur de Russie avait faite de toutes ses troupes russes. Devant partir sous très peu de jours pour retourner en Russie il s'était fait précéder par ses gens, chevaux, etc., etc.; le renvoi des ministres renouvela les sollicitations qui lui furent adressées, chacun l'entoura, le pressa[2], il se défendit contre tous avec une vivacité égale à sa répugnance. Il allait partir pour mettre fin à ces persécutions lorsque le roy l'envoyant chercher lui ordonna au nom de l'Empereur de Russie et au sien, d'accepter la place de ministre des Relations extérieures et la présidence du Conseil des Ministres. Il vint chez nous en sortant de chez le roi et il serait

1. Pendant le Congrès de Vienne, l'empereur de Russie avait saisi un projet d'alliance entre la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse contre la Russie que proposait M. de Talleyrand; l'Empereur eut la magninimité de n'en tenir aucun compte. (Note de l'auteur.)

2. Entre autres MM. de Montmorency, de Rivière, de Polignac, de Chateaubriand, j'avais mis ce dernier en rapport avec mon frère lors de son arrivée et j'avais cru voir promptement qu'ils ne se conviendraient jamais, ils étaient gênés l'un avec l'autre et peu en rapport dans leurs manières. Malgré cela je dois dire en faveur de M. de Chateaubriand que, ne consultant pas sa propre impression, il sollicita vivement mon frère pour vaincre sa répugnance. Depuis son retour de Gand il ne doutait pas de son entrée dans le ministère et de ses moyens d'influence; il venait alors deux fois par jour chez moi et je ne lui dissimulais pas la crainte que j'avais de les voir bientôt désunis dans leurs systèmes politiques que j'étais à portée d'apprécier. (Note de l'auteur.)

difficile d'exprimer les angoisses auxquelles il fut livré; je n'ai jamais vu un homme plus malheureux; il était au moment de se rouler par terre et de maudire son existence, ne regardant qu'avec effroi la responsabilité qui allait peser sur sa tête. Il se croit incapable de supporter ce lourd fardeau, répétant qu'étranger à la France depuis vingt-cinq ans, ignorant ses usages, ses mœurs, il ne peut espérer d'éviter les écueils que les agitations révolutionnaires rendent si dangereux; tous ses efforts ont été inutiles, il a été obligé d'accepter et l'on espère que son nom si apprécié des étrangers rendra leurs prétentions moins onéreuses pour la France; mais en voyant son désespoir, qu'il me serait impossible de peindre, on doit lui savoir gré du sacrifice qu'il fait à son pays et à son roy.

Le ministère est nommé; le duc de Feltre est ministre de la guerre, sa longue expérience des affaires et les preuves de dévouement qu'il a données au roy rendaient ce choix indispensable; M. de Vaublanc est à l'Intérieur, M. de Cazes à la Police, M. Barbé-Marbois à la Justice, M. du Bouchage à la Marine. Ce sont en général d'honnêtes gens qui doivent, à ce qu'il me semble, inspirer de la confiance. On envoie Fouché ministre de Saxe, je crains que son éloignement ne soit pas proportionné au danger de son influence.

30 septembre 1815. — Mon pauvre frère me déchire le cœur et ses agitations m'ont donné la fièvre pendant trois jours, les étrangers lui font tourner la tête et surtout les Anglais qui voudraient pouvoir annuler les dispositions favorables de l'Empereur de Russie dont les intentions sont très bienveillantes pour la France. Mon frère se refuse à signer les conditions d'un traité qu'il regarde comme humiliant pour sa patrie. J'espère cependant que sa belle âme cédera à la nécessité de nous procurer le repos. Notre humiliation existe plutôt dans nos fautes que dans nos malheurs, et ce n'est que la paix qui nous rendra ces solides et utiles institutions qui peuvent nous aider à réparer les maux de tous genres que la folie et la corruption ont causés depuis tant d'années.

Les alliés se sont occupés ces jours-ci à enlever les tableaux et statues du Museum dont les conquêtes de Bonaparte nous avaient rendus propriétaires; cette démarche exaspère beau-

coup les esprits, car les chefs des armées étrangères avaient promis de respecter le traité de Paris de l'année dernière qui nous les conservait[1]; ils sont blâmables sans doute de manquer à leurs engagements; mais lorsque l'on pense à ce que nous avons fait souffrir à l'Europe pendant tant d'années on peut s'affliger et non pas s'étonner d'une conduite beaucoup plus modérée que la nôtre. On a su mauvais gré au duc de Wellington d'avoir permis le désordre et l'insulte qui ont accompagné l'enlèvement de ces tableaux.

30 septembre 1815. — Après avoir lutté contre un éloignement presque invincible, mon frère a signé ce fatal traité avec les étrangers, qu'il regarde comme honteux pour la France, ses angoisses ont été cruelles, son noble cœur se révélait devant cette idée, la nécessité et surtout les instances du roy qui ont été jusqu'aux larmes ont pu seules vaincre une répugnance d'autant plus forte que sa source existait dans l'élévation de son âme. Il avait dit au roy qu'ignorant les devoirs d'un souverain il ne lui prescrivait rien, mais que ceux d'un honnête homme lui étaient connus et qu'ils s'opposaient à ce qu'on exigeait de lui; on ne peut avoir idée de l'étendue de son sacrifice que lorsqu'on a été témoin de ses combats.

11 octobre 1815. — L'ouverture des Chambres est le commencement de troubles, de discussions d'autant plus pénibles pour la société que chacun, y ayant maintenant des amis et des parents, les personnalités doivent se joindre aux dissertations politiques; cela est d'autant plus mal vu que les étrangers encore dans nos foyers seraient charmés de trouver dans nos divisions un motif de plus pour prolonger leur domination. Le roy n'ayant en ce moment ni armée ni argent ne doit espérer de salut que dans l'union intime qui pourra exister entre les Chambres, ses ministres et lui; toute autre considération devrait céder devant ce grand motif, mais les petites passions des individus se placent trop souvent en avant des intérêts généraux. Les premières séances ont déjà fait naître

1. Blucher avait refusé de mettre les musées à l'abri de toute atteinte par un article formel. Wellington avait engagé les Commissaires « à s'en fier, comme précédemment, à la bienveillance des souverains alliés ».

de ces divisions. Le roy et les ministres avaient jugé nécessaire d'obliger les membres des deux Chambres d'ajouter au serment de fidélité au roy et aux lois du royaume, celui d'*obéissance à la charte constitutionnelle.* Cette clause qui ne paraissait devoir offrir aucune difficulté puisque ce n'était qu'en vertu de cette charte que les Chambres étaient réunies, a effarouché quelques individus et au moment de la prestation du serment (à la séance royale) MM. de Labourdonnais et Jules de Polignac, l'un et l'autre fort pieux, ont ajouté *autant qu'elle ne sera pas en contradiction avec ma religion*; plusieurs députés, dit-on, n'ont pas répondu à l'appel, et l'un d'eux ayant manifesté l'intention de parler, mon frère a observé qu'il était défendu de rompre le silence en présence du roy sans la permission de Sa Majesté. Il aurait peut-être été à désirer qu'on ne donnât pas de suite à ces incidents, mais la Chambre des pairs a décidé que MM. de Labourdonnais et de Polignac ne siégeraient qu'autant qu'ils prêteraient le serment sans restriction, ce à quoi ils se refusent absolument. Le temps qui est un remède à tout, a calmé les scrupules des Messieurs, et ils ont à la deuxième session prêté le serment sans aucune restriction. Les imaginations paraissent exaltées dans les Chambres et plus encore dans les salons où loin de chercher à calmer ou adoucir les esprits on ne travaille qu'à les animer sans mesure.

A peine les ministres sont-ils installés que, sans égard pour les difficultés dont ils sont entourés, on commence à chercher à les déjouer, on trouve mon frère trop modéré dans ses principes, trop prononcé dans ses manières; les autres sont accusés d'être révolutionnaires, etc., etc. Les partisans des ministres au contraire trouvent les aristocrates trop inflexibles, trop exagérés; enfin les Chambres sont à peine ouvertes, le gouvernement est à peine établi, et déjà on voit chacun disposé à attaquer ou à se défendre, tandis qu'il serait si nécessaire de se réunir, d'ajourner toutes les nuances et de chercher de concert avec le roy et les ministres les moyens de réparer les maux que tant de secousses ont causés à la France. Si nous n'y prenons garde les étrangers et les révolutionnaires profiteront de notre déraison et trouveront dans notre faiblesse les moyens de se fortifier de nouveau.

14 octobre 1815. — M. le duc d'Orléans est revenu d'Angleterre par ordre du roy et produit beaucoup moins de sensation qu'on ne se l'était figuré; il a toujours une attitude mixte et obscure et comme dans les principales séances de la session il avait paru chercher la popularité en opposition avec les opinions que Monsieur avait manifestées, il a été décidé que les princes ne siégeraient plus aux séances et par conséquent ne prendraient point part aux délibérations.

23 octobre 1815. — Il paraît que l'on commence à être moins mal avec les alliés; le duc de Wellington a fait sa paix avec la Cour et le roy désire qu'on ne lui témoigne aucun mécontentement. M. le duc d'Orléans est parti pour l'Angleterre, et M. le duc d'Angoulême pour le midi, il a emmené avec lui une partie de sa maison. On a jugé le départ de ce prince nécessaire pour empêcher que toute la famille royale ne fût réunie en cas de troubles.

Nous apercevons mon frère à peine un quart d'heure par semaine, tous ses moments étant absorbés par les dernières conclusions du traité. Nous recevons un grand nombre de pétitions et de réclamations qu'il nous est difficile de lui remettre. Je me suis cependant fait la loi, lorsque mon frère est devenu ministre, de ne rien négliger pour être utile à ceux que leur bonne conduite rend digne d'intérêt et qui n'ont pas servi dans les Cent-Jours. J'ai encore pris l'engagement avec moi-même d'être toujours près de mon frère l'avocat de ceux qu'on pourrait attaquer très sévèrement quelles que soient les plaintes que je pourrais personnellement leur adresser; ce plan de conduite n'aura peut-être d'autre résultat que de n'être du parti de personne et d'être peut-être désapprouvé par tous, mais il satisfera cette conscience que bon gré mal gré on consulte toujours, quelque peu de satisfaction que vous procure souvent son témoignage.

23 octobre 1815. — J'ai vu hier pour la première fois M. Pozzo di Borgo, ministre de Russie en France; sa réputation et les obligations que la France a contractées envers lui m'avaient inspiré le désir de le connaître. Il est compatriote de Bonaparte et fut son ami dans leur jeunesse, leurs relations cessèrent en 93 et ils devinrent alors ennemis jurés. M. de Pozzo me disait

que de même qu'un peintre reçoit en naissant l'instinct des dispositions qui annoncent son talent, de même la nature lui avait donné le tact propre à deviner et à prévoir en partie les projets de Bonaparte, ce qui lui avait donné plus de facilité pour les combattre. L'influence qu'il a eue sur les conseils des cabinets de l'Europe est du domaine de l'histoire; la France lui doit en partie le retour des Bourbons, et trop de gens sont disposés à méconnaître de telles obligations. Sa figure est belle et singulièrement expressive, ses manières sont tout à fait méridionales, le mélange de bonhomie, de chaleur, d'esprit et de vivacité qui s'y rencontre offre un mélange original, et l'excès de la dernière de ces qualités (que l'on pourrait appeler défaut) lui procure des détracteurs et nuit quelquefois à la mesure de ses discours, il parle beaucoup et avec un accent très prononcé, je n'ai vu à personne autant de facilité, des expressions aussi pittoresques et aussi piquantes. Je ne l'ai encore reçu que deux fois; si je le vois plus souvent dans la suite, je parlerai de lui d'une manière plus détaillée.

1er novembre 1815. — Les nouvelles politiques dont bon gré mal gré je suis forcée de m'occuper sans cesse, puisque mes intérêts les plus chers y sont attachés et que l'on ne s'entretient pas d'autre chose m'ont empêchée de parler dans ces notes d'une femme remarquable et qui a trouvé le moyen d'occuper les esprits au milieu d'événements importants. — La baronne de Krüdener est, je crois, allemande; je la vis, dans mon enfance, en Suisse, où elle fixait l'attention par ses histoires galantes et par son costume théâtral. Elle n'était point jolie, son visage était couperosé ce qui n'empêchait pas beaucoup d'adorateurs de marcher à sa suite, car elle répandait le bruit que plusieurs d'entre eux s'étaient tués pour elle. Elle écrivit peu après cette époque un médiocre roman nommé *Valérie*, dont le style est d'une extrême affectation comme on pourra en juger par cette phrase qui n'est pas seule du même genre : *le marbre de Paros est rose comme la jeunesse et veiné de noir comme la vie.* Cette dame n'ayant pas perdu avec la jeunesse le besoin de faire de l'effet s'est érigée en chef d'une secte d'illuminés dont la religion consiste dans le mysticisme le plus exalté; elle croit avoir avec Dieu les communications les

plus intimes, et essaye de persuader aux autres qu'elle est destinée à convertir le genre humain. Elle a pris sur l'empereur Alexandre un ascendant extraordinaire, il allait beaucoup chez elle pendant son séjour à Paris et elle influait à ce qu'on assure d'une manière remarquable sur la direction religieuse de ses idées. Beaucoup d'exaltation, si ce n'est même un peu de folie, se mêle à sa dévotion. Elle attirait un assez grand nombre de personnes chez elle, établissait sur-le-champ la conversation sur la piété, et parlait avec une chaleur tout à fait remarquable, et faisait tous les soirs dans l'espèce de grenier qu'elle habitait, une prière à sept heures, à laquelle elle demandait à chacun d'assister; aussi un homme de ma connaissance disait-il qu'elle invitait à prier comme les autres invitent à dîner. Une de mes amies me racontait une conversation qu'elle avait eue avec madame de Krüdener et qui me parut fort amusante; en lui parlant de la bonté de Dieu, des secours qu'il envoyait à ceux qui l'invoque de bonne foi, elle assura qu'elle avait souvent reconnu cette influence dans des circonstances même peu importantes. Par exemple, lui dit-elle, il m'est arrivé plusieurs fois de partir d'un pays où j'avais passé quelque temps, et d'oublier les petites dettes que j'y avais contractées. Absorbée par des idées célestes, la terre disparaissait à mes yeux et ce n'était souvent qu'après avoir parcouru d'énormes distances que je me rappelais mes malheureux créanciers; j'entrais alors dans le plus grand désespoir et ne pouvant trouver d'adoucissement à ma peine, je tombais à genoux et demandais au ciel de me secourir; après avoir passé quelque temps dans cet état, je me relevais plus tranquille, et presque entièrement consolée. La personne à laquelle elle adressait son récit répliquait : « Et vos créanciers madame? » Ah dit-elle, je ne pouvais plus m'en inquiéter, car si Dieu n'eût trouvé un moyen de les satisfaire il n'aurait pas remis le calme dans mon âme. Cette manière de payer ses dettes nous a paru très comique. Les idées religieuses de cette dame ont beaucoup de rapport avec celles de madame la duchesse de Bourbon qu'elle voyait souvent pendant son séjour à Paris.

4 décembre 1815. — Le procès du maréchal Ney recommence aujourd'hui. J'ai passé une heure en tiers avec mon frère et

Pozzo. Ces conversations dans lesquelles mon frère montre son âme toute entière me font un mal affreux. Le malheureux est attaché à une responsabilité qu'il regarde comme au-dessus de ses forces, ses sinistres présages pour l'avenir; le contraste qui existe entre son caractère et sa position répandent une teinte si sombre sur toutes ses impressions, qu'il est impossible de ne pas se sentir pénétré de tristesse lorsque l'on prend à lui un si véritable intérêt. Le motif principal de son chagrin naît de l'opposition que les princes et une grande partie de l'ancienne noblesse apportent aux opérations du gouvernement. Il croit les révolutionnaires moins dangereux que beaucoup de gens ne le supposent et pense qu'un des moyens de leur donner plus d'importance serait d'adopter les opinions et les mesures exagérées que les royalistes regardent comme nécessaires. Il croit qu'après avoir satisfait à la justice par un petit nombre d'exemples, il faut que tous les Français rentrent dans la même classe, que les fautes passées s'effacent et que la sévérité ne s'exerce que sur l'avenir. Ce que l'on appelle au contraire le parti des princes où les royalistes purs demandent un grand nombre de punitions (au moins de déportés) voudraient que les coupables aidassent de leurs biens le paiement de la dette publique et qu'ils fussent rangés par classes ou catégories qui indiquassent le degré de leurs fautes et la conduite que l'on doit observer envers eux. L'avenir seul nous apprendra lequel de ces deux partis est le meilleur. Comment se faire une opinion arrêtée au milieu de tant d'incertitudes, d'obscurité, et d'avis différents. Après vingt-cinq ans de malheurs causés par les révolutionnaires, on serait bien tenté de désirer leur expulsion au delà des mers et de souhaiter que leurs fortunes — souvent si mal acquises — fussent employées au soulagement de ceux qui furent leurs victimes; mais leur nombre est si grand, le degré de leur culpabilité si difficile à établir que je n'oserais me permettre une opinion à cet égard, et il serait possible qu'après une longue révolution, à laquelle tant d'individus ont participé, la force qui réprime fût encore plus nécessaire à un gouvernement que celle qui punit. Quand on voit des gens sages et éclairés comme mon frère passer les jours et les nuits à chercher la vérité et à tâcher de lutter contre les difficultés qui effrayent sa conscience sans lui offrir de résultats

certains, on ne peut concevoir comment tant d'individus étrangers aux affaires et souvent même à toute idée sérieuse osent se prononcer avec tant d'assurance sur les moyens les plus propres à procurer à la France un gouvernement stable et une prospérité durable. Ces bons et loyaux royalistes qui seraient disposés à sacrifier leur vie pour le roy, ne calculent pas à quel point ils nuisent à sa considération et à son autorité en étant les premiers à critiquer et désapprouver les opérations du gouvernement qu'il dirige; en se montrant toujours les détracteurs des ministres ils les irritent, les forcent à se rapprocher de gens moins sûrs peut-être mais aussi moins amers, et par leur bourdonnement incommode finiront par détourner leur attention des morsures plus dangereuses de ces animaux malfaisants qui se cachent sous l'herbe en n'attendant que le moment de bien diriger leur attaque. Au surplus on doit juger les royalistes avec indulgence, car l'humeur est excusable lorsque l'on a beaucoup souffert et les sacrifices qui leur sont imposés leur paraissent avec raison souvent pénibles à supporter. Si les princes et des différents corps de l'État peuvent sentir l'importance de se réunir dans leurs efforts nous devons tout espérer du temps.

6 décembre 1816. — Le maréchal Ney a été jugé, condamné à mort et exécuté. Ses avocats MM. Berryer et Dupin (le dernier surtout) ont montré une insolence remarquable et se sont plaints vivement de ce que la Chambre des pairs ne voulait pas reconnaître comme moyen de défense, la convention faite avant l'arrivée du roy entre les étrangers et le gouvernement rebelle qui existait alors. Les journaux donnent de grands détails sur cette affaire dans laquelle le maréchal Ney n'a cherché à intéresser par aucun sentiment généreux et MM. les pairs lui doivent de la reconnaissance pour avoir séparé de sa cause tout ce qui aurait pu les émouvoir par les impressions qui résultent toujours des remords et du repentir. La dernière séance a été de seize heures. Sur cent soixante pairs, cinq ont refusé de voter.

4 février 1816. — Depuis trois semaines les esprits sont plus calmes, les nuances d'opinions moins aigrement exprimées, la

loi d'amnistie étant terminée et l'évasion de M. de Lavalette[1] commençant à s'oublier, le choc des esprits deviendra moins violent je l'espère. Cependant on continue à détester M. Barbé-Marbois (garde des sceaux) sans trop savoir pourquoi et à dire beaucoup de mal de M. Decazes qui ne paraît pas le mériter. La Chambre des députés s'occupe de l'examen du budget et, comme ceux qui composent la majorité joignent à de très bonnes intentions la manie de l'importance et une grande opinion d'eux-mêmes, leur premier mouvement est toujours de substituer à la loi qu'on leur propose, un travail de leur façon et d'y ajouter chaque jour une proposition nouvelle soit politique ou religieuse. Ne pouvant encore rien faire pour le clergé, ils dirigent contre lui des animosités précoces qui laisseront moins de moyens d'apporter à sa position des améliorations nécessaires. L'excellent M. Duval me dit souvent : Pourquoi parler de nous en ce moment et y faire penser, quand on ne peut encore améliorer notre sort, — si l'obscurité nous entoure pendant trois ou quatre ans, alors on se demandera quels sont ces hommes qui assistent les mourants, qui consolent les affligés, qui calment l'irritation des partis et réconcilient ceux qui se haïssaient. Alors, dis-je, on sentira la nécessité de nous donner plus de moyens pour faire le bien, et les finances de la France en fourniront la possibilité.

Au surplus les discussions d'un budget sont moins susceptibles de se propager dans les salons, ce qui donne un peu de repos à la société.

7 février 1816. — M. de Chateaubriand, que je voyais habituellement depuis douze ans, a cessé de venir chez moi. Mécontent de mon frère parce qu'il n'a pas obtenu le ministère qu'il désirait, il lui envoya sa démission de ministre en Suède avec la demande des appointements échus depuis sa nomination; mon frère lui répondit poliment et lui manda qu'il soumettrait au roy sa réclamation parce que jusqu'alors il n'était pas d'usage d'accorder des traitements à ceux qui

1. M. de Lavalette, condamné à mort, s'était évadé la veille de l'exécution sous les habits de sa femme, qui avait en vain sollicité la grâce de son mari. Richelieu était intervenu en faveur du condamné auprès de la duchesse d'Angoulême, sans succès.

n'avaient pas résidé dans leurs ambassades. M. de Chateaubriand répondit à mon frère une lettre fort aigre qui le blessa vivement et ne l'empêcha pas de solliciter et d'obtenir du roy le titre de ministre d'État pour M. Chateaubriand avec quarante mille francs de traitement attachés à cette place et la dignité de pair de France. Ces obligations ne firent qu'aigrir M. de Chateaubriand. Il réclama de nouveau et avec plus d'insistance les appointements de ministre de Suède; on lui prouva qu'il avait touché plus de cinquante mille francs depuis sa nomination, et son irritation ne fit que s'accoître[1]. Étranger l'année dernière aux idées d'ambition qui le dominent aujourd'hui il m'a dit alors mille fois qu'il se regarderait comme le plus heureux des hommes si le roi le faisait pair avec un traitement de vingt-cinq mille francs qui lui permettrait de se livrer à l'étude et à la société intime d'un petit nombre de gens de lettres qui conviennent à ses goûts et à ses inclinations. Pendant son voyage de Gand, des personnes ennemies de son repos ont exalté son ambition, on lui a facilement persuadé que lui seul était capable d'influer sur les destinées de la France et désormais il ne connaîtra plus de bonheur.

Le besoin de faire effet lui a souvent fait adopter un caractère factice qui a (je n'en doute pas) causé bien des angoisses à ses dispositions naturelles; il a des impressions mobiles, de la facilité dans le commerce, sans sensibilité; souvent soumis à l'influence de ceux qui l'entourent par le besoin de trouver du repos dans ses relations intimes, il est maîtrisé par sa femme qui est aigre et ambitieuse et par des amies qui, en flattant son amour-propre, se rendent maîtresses du seul genre d'exaltation dont il soit susceptible. Abandonné à lui-même il joint à une belle imagination un naturel et une bonhomie d'enfant qui ont d'autant plus de charme qu'ils s'éloignent davantage du maintien composé auquel les rôles qu'il adopte l'obligent quelquefois. Son amour-propre lui donne un grand désir de louange sans aucune teinte de dédain ou de dénigrement; et, si une fois pour toutes il croit que l'on l'admire, on a acquis le droit de lui dire des vérités qui dès lors ne le choquent plus. Son cœur n'entre pour rien dans ses

1. Les discussions d'argent ont peu de succès avec mon frère, dont le désintéressement le rend incapable de comprendre le défaut contraire. (Note de l'auteur.)

relations, mais la facilité de son caractère et un amour de louanges, dont il convient avec grâce, le rendront toujours l'agent de ceux qui avec des idées plus fermes que les siennes sauront flatter sa vanité pour profiter de ses talents. L'année dernière il adopta avec exagération le système adopté par le roy dans lequel il espérait trouver un moyen de succès personnels, et ses rapports avec mon frère lui donnent cette année peu d'espoir de jouer le rôle que son orgueil lui défère. Il est entraîné par ceux qui lui étaient opposés et qui, s'ils étaient prépondérants, ne le nommeraient à aucun emploi important, tous les partis se réunissant pour croire qu'une belle imagination peut être utile pour exalter les opinions mais ne peut que nuire à la direction des affaires. Quoique j'aie toujours jugé M. de Chateaubriand sans illusion, son procédé envers moi m'a été sensible; après une liaison de douze ans qui ne m'avait procuré que de l'agrément, j'ai trouvé qu'il était contraire à tous les égards qu'entraînent l'affection et même la politesse de cesser tout à coup de venir chez moi sans me faire dire un seul mot et sans avoir eu ensemble la moindre discussion[1]; je ne doute pas qu'il ait attendu de moi mille petits billets remplis de tendres reproches (car il a l'habitude d'être fort gâté par les femmes), mais ma dignité personnelle m'interdit toutes démarches de ce genre surtout lorsqu'il ne s'agit pas d'un ami intime.

11 février 1816. — La division entre le parti ministériel et la majorité de la Chambre des députés est loin de s'effacer, mais j'ai besoin de me reposer de politique en recueillant quelques anecdotes qui trouvent le moyen d'occuper un instant la malice au milieu d'intérêts plus sérieux. Un député fort aimé rempli de loyauté et de bons sentiments, mais dont l'esprit et les moyens ne répondent pas à l'éclat du rôle qu'il voudrait jouer dans le monde, a égayé ces jours-ci la société par des propos que le public aime à relever dans ceux dont les prétentions ne sont pas justifiées. Son nom de baptême ressemble un peu à celui de Démosthène, on lui en donna le surnom après

1. Jamais nous n'avons été mieux ensemble que la dernière fois que je le vis, et il m'assura plusieurs fois ce jour-là que les nuances d'opinion ne pouvaient porter aucune atteinte aux relations de société. (Note de l'auteur.)

un discours assez médiocre qu'il avait prononcé à la Chambre des députés, et M. le duc de Berry lui faisant des plaisanteries à ce sujet on assure qu'il lui répondit qu'il ne pouvait prétendre aux talents de Démosthène, mais que celui-ci n'avait sûrement pas pour son roy un dévouement supérieur au sien; on comprend l'effet qu'a dû produire cette réponse si elle n'est pas inventée. Une autre fois, dit-on, la même personne se proposant de faire des motions à la Chambre pour venir au secours du clergé parlait avec chaleur de son admiration pour les jésuites, son adversaire les attaquait et citait à l'appui de son opinion toutes les médisances et calomnies que l'on a rappelées contre eux : le jeune homme s'étonnait et disait qu'il n'avait jamais lu cela dans aucun journal, mais lui répondit-on, consultez *les Provinciales*. « Oh, ma foi, — reprit-il, — nous avons bien assez des caquets et des bavardages des dames de Paris sans aller encore nous occuper de celles de province. »

28 février 1816. — Tout annonce que nous touchons à un moment de crise dans lequel la lutte entre le ministère et la Chambre sera terminée. N'ayant jamais cru que le gouvernement représentatif convient aux Français (qui sont plus sages et plus heureux lorsqu'on les gouverne que lorsqu'ils se gouvernent eux-mêmes), ma disposition naturelle me porte toujours à me tourner du côté des volontés et des organes du roy, sans chercher à approfondir les questions de politique sur lesquelles mon ignorance ne me permet pas de prononcer. Je serais donc ministérielle (je n'en doute pas) dans le cas même où mon frère ne serait plus ministre. La raison se trouve si rarement dans la multitude que la concentration du pouvoir (dans le cas même où ses organes seraient des gens médiocres) me paraîtrait avoir moins d'inconvénient que de voir l'autorité entre les mains d'une réunion d'individus, quelque parfaits qu'on les suppose, qui s'échauffent, s'exaltent et s'irritent par cela même qu'ils sont rassemblés, d'ailleurs se sentant appuyés par les membres de la famille royale et par les courtisans sur lesquels le roy n'exerce pas assez d'influence. Cette Chambre en prononçant toujours le cri de *Vive le Roi* est constamment en opposition avec sa volonté, et de braves et honnêtes royalistes mettent des entraves continuelles à la marche

d'un gouvernement dont les progrès sensibles se font remarquer aux yeux des étrangers et de tous les individus que leurs intérêts ou leurs passions ne parviennent pas à aveugler. Cette aigreur et cette méfiance que mon frère rencontre parmi ceux sur lesquels il désirait pouvoir s'appuyer, remplit son âme d'amertume. Le président de la commission chargée d'examiner le budget lui avouait franchement qu'elle aurait été disposée à l'adopter sans la crainte de se rendre suspecte à la Chambre[1].

M. Decazes qui a beaucoup d'intelligence, d'activité et de zèle est celui de tous ses ministres que le roy paraît préférer, quoique sa considération pour mon frère soit plus grande. Les ultra-royalistes veulent son éloignement, le demandent à grands cris sans en indiquer de véritables motifs et, ne pouvant ternir la réputation de mon frère, ils l'accusent de se laisser conduire par ses collègues et par les amis de la Révolution. Je puis dire avec vérité que personne n'a un véritable empire sur son esprit; ses idées bonnes ou mauvaises lui appartiennent et je n'ai remarqué en lui aucun changement d'opinion depuis son retour. Lorsque je vois un homme si instruit, si accoutumé aux affaires, qui a une si longue habitude des choses et des hommes et qui passe ses jours et ses nuits à tâcher de s'éclairer encore, jugé si légèrement par des individus qui n'ont pas réfléchi un quart d'heure dans leur vie, je ne puis m'empêcher de devenir misanthrope et de me sentir bien de l'éloignement pour la triste et malheureuse humanité.

La vie qu'il [mon frère] mène est simple et dénuée de faste, ses goûts et son caractère l'éloignent de toute représentation, de toute contrainte et dissimulation, son âme est si pure qu'il ne voit aucun motif pour en cacher les impressions; il a de la rudesse dans les formes et une grande bonté dans le cœur, son accès est très facile et il ne reçoit que des hommes. Il donne à dîner deux ou trois fois par semaine et sa porte est ouverte jusqu'à neuf heures à tous ceux qui veulent y entrer. On lui reproche de n'avoir pas l'air assez établi dans sa place et de

1. En effet le budget fut rejeté et entièrement refait par la majorité. Une personne de ma connaissance disait avec raison que la Chambre voulait bien que le roy fût le despote de la France pourvu qu'il fût l'esclave de la Chambre. (Note de l'auteur.)

trop laisser pénétrer son désir d'en sortir aussitôt que les événements le lui permettront; cela empêche beaucoup de gens de se rapprocher de lui.

11 mars 1816. — Le Budget présenté par la Commission est entièrement opposé à celui qu'a apporté le Ministre des Finances. Mon frère trouvant qu'il contient plusieurs articles impossibles à admettre, tant sous les rapports moraux que sous les rapports financiers voudrait ne pas céder sur ces points importants et reparle de donner sa démission s'il lui est impossible d'amener à un rapprochement. Le roy par un peu de faiblesse ne veut pas se prononcer et laisse ses ministres dans une cruelle perplexité.

La Chambre exige le sacrifice de deux ministres au moins, MM. Decazes et Barbé-Marbois, elle n'allègue aucun reproche fondé contre eux, ne saurait nier les améliorations qui existent dans la marche du gouvernement (qui seraient bien plus marquantes si elle l'aidait dans ses opérations) et ne pense pas à l'inconvénient qu'entraînent nécessairement des mutations continuelles qui annoncent toujours l'instabilité et la faiblesse.

Ces ministres d'ailleurs se sont bien conduits dans les Cent-Jours. Personne n'a plus épuré les tribunaux que M. Barbé-Marbois et leur composition prouve le soin qu'il a apporté à les former... Ceux qui les remplaceraient ne pourraient offrir plus de garantie que MM. de Montesquiou, d'Ambray, Ferrand qui ont cependant laissé ourdir[1] sans s'en douter des complots dont les résultats ont été si funestes à la France. Ce danger toujours à craindre sous l'administration de gens peu habitués aux affaires devrait rendre circonspects sur les déplacements et les épurations continuels, mais on ne raisonne pas avec les passions; et leur influence si funeste après les orages ferme tout chemin qui pourrait conduire à un but opposé à celui vers lequel il vous entraîne pour vous perdre.

Mon frère si étranger aux violences de l'esprit de parti est agité et torturé dans tous les sens. Il me disait ce matin que n'étant pas soutenu par le roy qui redoute la moindre émotion, il se trouve dans la chance ou de perdre sa propre estime s'il

1. Sous la 1re Restauration.

cède à ce que l'on exige de lui, ou de renoncer à celle des autres s'il abandonne une place où l'on croit qu'il peut être utile. Sa loyauté et sa délicatesse l'empêchent de recourir à l'adresse et à la dissimulation et ses adversaires moins scrupuleux emploient ces armes avec avantage.

12 mars 1816. — Parmi les personnes avec lesquelles les circonstances m'ont mise en rapport, il y en a quelques-unes de remarquables et dont la conversation me plairait encore davantage si la force des choses ne la dirigeait constamment vers le sujet si aride et si triste de la politique. M. Pozzo di Borgo est un des plus assidus; une connaissance plus approfondie de son caractère et de son esprit me confirme dans l'opinion que j'en avais portée. La vivacité qui accompagne quelquefois ses discours et la nuance de ses opinions rendent souvent ceux qui lui ont le plus d'obligations bien injustes envers lui. Mon frère qui l'aime et l'estime a en ce moment beaucoup de confiance en lui.

L'injustice du monde et de l'esprit de parti se font sentir de la manière la plus révoltante envers les personnes que leur conduite devrait en mettre pour jamais à l'abri. Alexis de N[oailles] qui est peut-être le seul Français qui ait combattu constamment contre l'influence et les ordres de Bonaparte sans avoir faibli un seul instant; lui qui a subi dans les prisons la peine de sa résistance, et qui a fini par abandonner sa patrie, sa fortune et sa famille pour ne pas s'écarter un instant de ce qu'il croyait son devoir, est aujourd'hui abreuvé d'amertume et de dégoût parce qu'en se croyant obligé d'appuyer le gouvernement du roy, il s'éloigne de la ligne d'opposition qu'ont tracée ceux qui se disent exclusivement ses défenseurs. On peut reprocher à Alexis un défaut de mesure dans les actions accessoires de sa conduite et surtout dans la manière dont il développe ses opinions. L'amour-propre, ce mobile dominateur de tant d'individus, le dirige souvent en sens inverse de ce qui pourrait le satisfaire; M. de Talleyrand en découvrant son faible, en l'enivrant d'éloges, trouva piquant de s'attacher et de capter l'homme qui réunissait la réputation d'un devoir exalté à celle du plus pur royalisme; il le nomma ministre au Congrès de Vienne, place qui flattait d'autant plus sa vanité

qu'elle se trouvait en disproportion avec son âge et les occupations auxquelles il s'était livré jusqu'alors; il l'accabla de louanges, de séductions, de marques de préférence, et acheva de l'éblouir en lui persuadant que son dévouement à la famille des Bourbons était sans bornes. Alexis entraîné par l'impulsion de ces trompeuses apparences se livra momentanément à une exaltation sincère pour M. de Talleyrand et, sans s'écarter un instant de la ligne de ses devoirs, il se donna quelques ridicules par les témoignages trop ostensibles d'une admiration bien peu placée; le temps en éclairant son jugement rectifia un peu ses idées, mais la tendance de ses opinions l'attachant à soutenir le ministre qu'il regarde comme l'organe des volontés du roy, il éprouve à la Chambre des députés dont il fait partie des dégoûts et des humiliations qu'il était bien loin de mériter; sa conscience ne pouvant rien lui reprocher, il les supporte avec beaucoup de calme et les injustices dont il est momentanément la victime, en réprimant son amour-propre, siéyent bien à son maintien et à son caractère qui sortent tout à fait de la mesure d'une modestie convenable, lorsque les circonstances donnent de l'essor à son ambition ou à sa vanité. La manière dont on le traitait aux Tuileries pendant qu'il faisait son service (il est aide de camp de Monsieur) l'engagea à demander au commencement de la session la permission d'y mettre moins d'exactitude; lorsqu'il voulut le reprendre, Monsieur lui fit dire que les mêmes motifs existaient toujours; Alexis mit tant de douceur et de respect dans la manière dont il reçut cet ordre que Monsieur le révoqua bientôt et la société qui s'était occupée quelque temps de cette circonstance fut obligée de rendre justice pour un moment à celui qui en était l'objet.

2 mai 1816. — ... Il [le duc de Richelieu] éprouve en ce moment de grandes contradictions sur un objet important. Convaincu que le ministère ne peut acquérir de la force que par une union intime entre ses membres et ayant des raisons pour croire que M. de Vaublanc joue un rôle double et manque de franchise en se rendant l'agent des personnes opposées au gouvernement, mon frère est décidé à ne pas demeurer ministre avec lui; malheureusement M. de Vaublanc est protégé par Monsieur et Madame qui trop souvent balancent l'autorité

du roy et nuisent à une unité de pouvoir si nécessaire à un État. Mon frère a eu à cette occasion une scène avec le roy bien douloureuse, il lui apporta le renvoi de M. de Vaublanc à signer, le roy hésita, s'embarrassa et lui demanda un délai de quelques jours. Mon frère ayant vivement insisté, le roi lui avoua en rougissant qu'il ne pouvait s'y résoudre sans avoir consulté Monsieur; mon frère s'échauffa de nouveau mais, le roi lui ayant, pour ainsi dire, demandé grâce, mon frère consentit à sortir en affirmant néanmoins qu'il fallait que le roy choisisse entre M. de Vaublanc et lui, et, après trois jours de répit, le renvoi de ce ministre fut décidé. M. de Vaublanc s'était déconsidéré même aux yeux de son parti par son peu de moyens et par l'attitude chancelante qu'il avait adoptée. Le dérangement de la santé de M. de Marbois a servi de prétexte pour le remplacer, on n'a pas voulu donner à la Chambre le droit de faire et de renvoyer les ministres, mais l'aigreur était devenue si violente contre lui (quoiqu'il fût difficile d'en comprendre le motif) qu'il n'avait pas même conservé la possibilité de faire le bien sans contradiction.

MARQUISE DE MONTCALM

(*A suivre.*)

MENACES SUR L'AFRIQUE

A Paris, dans les parlotes, quand on a écouté les menaces multiples grondantes autour de nous, il se trouve parfois quelqu'un pour ajouter : « Et puis il y a l'Algérie. »

« Deux millions d'Indigènes (en réalité cinq millions), qui détestent la France avec la haine accumulée de quatre générations... L'Afrique du Nord, un charnier d'indigènes massacrés... Le pays courant, la tête la première, à la ruine, des régions entières menacées de retourner au désert originel. L'après-guerre a précipité la langueur vers quelque chose qui ressemble à la catastrophe. La France a obtenu de meilleurs résultats en Tunisie, en Afrique Occidentale, à Madagascar, et même en Indochine. L'Algérie est l'ilote ivre des Colonies françaises (textuellement *The whipping Boy*). »

Car c'est un Anglais qui parle, Roberts, auteur d'un gros ouvrage en deux tomes, qui a passé inaperçu chez nous : *History of French colonial policy 1870-1925*. Mais Mr. Roberts n'a rien inventé; il a écrit à Paris avec des coupures de notre presse coloniale.

Si cela vous amusait, vous pourriez retrouver dans *la Revue indigène* de 1913 cette prophétie curieuse : « Dans le cas d'une grande conflagration européenne nous serions obligés de distraire plusieurs centaines de mille hommes pour empêcher l'insurrection en Afrique du Nord. »

Il serait injuste, pour expliquer le pessimisme à l'égard de l'Algérie, de s'en prendre à la propagande très bien orga-

nisée du Ministère des Affaires étrangères, d'où dépendent les protectorats, tandis que l'Algérie est rattachée au Ministère de l'Intérieur.

Le préjugé anti-algérien a des raisons bien plus profondes. Il suffit de réfléchir que les sentiments d'un certain nombre de Français, puisés dans le catéchisme des droits de l'homme, s'accommodent à la rigueur du protectorat, mais très mal de l'administration directe.

Le choc entre l'Algérie et l'esprit révolutionnaire date du premier moment. L'histoire, nécessairement scolaire, n'ose du reste pas souligner ce fait. On sait bien que, en 1830, l'Angleterre s'opposait à la conquête de l'Algérie : Charles X a pu passer outre parce qu'il avait le mandat de la Sainte-Alliance; un mandat donné au Roi très chrétien personnellement; et non pas à la France. On sait tout aussi bien que la Révolution de 1830 a suivi à dix-huit jours l'entrée des troupes françaises à Alger. Un peu moins de trois semaines, ce faible délai a déclenché les destinées. Trois semaines plus tard la conquête devenait quasi impossible.

LE BILAN ÉCONOMIQUE

Bien entendu, il se trouve des gens pour clamer que les colons français oppriment l'indigène en Algérie. Entre le recensement de 1856 et celui de 1872, en pleine paix, n'a-t-on pas vu la population indigène tomber de : 200 000 têtes? Les journaux de l'époque s'y sont même laissé prendre : on s'est demandé alors si les musulmans d'Algérie disparaissaient au contact de la civilisation occidentale comme des Indiens d'Amérique ou des Océaniens. L'interprétation apparut vite erronée. A partir de 1872 la courbe fait une ascension vertigineuse, à peine ralentie pendant la Grande Guerre; le nombre des indigènes a triplé en soixante ans, il a passé d'environ 2 millions à près de 6 millions, au tout dernier recensement.

Cette date de 1872 est un grand tournant de la politique algérienne. Avant, ce fut sous Napoléon III le régime de l'empire arabe, qui a de l'analogie avec un protectorat; les tribus indigènes sont sous cloche, laissées à elles-mêmes, bien proté-

gées contre les colons parqués à part; elles vivent sous l'administration paternelle d'hommes très compétents, les officiers de bureaux arabes, qui ont été calomniés jadis, justement par les colons dont ils étaient ouvertement et officiellement les ennemis.

Pendant les quinze ans de l'empire arabe la population indigène, laissée à ses propres ressources, a diminué d'un dixième.

Après 1872, sous la IIIe République et sous les gouverneurs civils, l'Algérie indigène est livrée sans défense aux colons. Et alors elle triple.

Aucun commentaire, sauf peut-être celui-ci; il est curieux qu'il ait été parfaitement impossible de donner une grande diffusion à des faits aussi indiscutablement exacts, aussi parlants, et aussi honorables. Quand il s'agit de lutter contre des sentiments profonds, « deux et deux font quatre » prend toujours figure de paradoxe. Pourtant cela se retrouve dans l'addition.

Il est clair que depuis 1830 l'Algérie a appelé à la vie environ 4 millions d'indigènes, sans parler de 900 000 colons. Il faut qu'on y ait créé *ex nihilo* des ressources alimentaires; et on voit tout de suite lesquelles.

Avant 1830, on n'écorçait pas les chênes-lièges; dans les plaines du sud, les deux tiers du pays, le vent jouait avec les prairies d'alfa parfaitement inutilisées; dans la brousse du nord, nul n'avait l'idée que les innombrables palmiers nains puissent donner du crin végétal; nul ne pensait à l'essence de géranium, au tabac, aux primeurs, aux agrumes, au coton, à la vigne; on peut rappeler qu'en 1933, année il est vrai exceptionnelle, l'Algérie a vendu pour deux milliards de vin, comme le midi français ne l'ignore pas. Sur deux mille kilomètres de côte, entre Tunis et Mogador il n'y avait pas, avant la venue des Français, un bateau de pêche. Dans les montagnes les millions de tonnes de fer et de phosphates étaient restés gisants à travers tous les millénaires de l'histoire.

On pourrait peut-être songer plus souvent à cet éveil de la Belle au Bois Dormant. Et cependant la question n'est pas là. Le ventre a une grande importance, mais les répercussions du ventre sur les sentiments sont déconcertantes; c'est

le cheval bien nourri qui rue dans les brancards. Il est vain d'attendre de la reconnaissance d'un homme, mais surtout d'un peuple. Si vous en doutiez vous pourriez questionner les Anglais d'Égypte.

Ces millions d'indigènes musulmans, que nous avons pour une part créés nous-mêmes, que ressentent-ils à notre sujet au tréfonds de l'âme? C'est toute la question, et une question peut-être insoluble.

L'ÉTAT DES ESPRITS

En gros, quand on vit en Afrique du Nord depuis trente-cinq ans, on n'a pas du tout l'impression de vivre sur un volcan; on ne sent pas le frémissement hostile de l'opinion; on ne respire pas une atmosphère chargée de xénophobie ardente comme, paraît-il, en Chine; et peut-être aussi en Égypte, en Syrie. Les yeux des passants ne sont pas des pistolets chargés.

Jadis les colons, comme chacun sait, appelaient les indigènes des « Bicots ». Ils ont renoncé à cette appellation jugée injurieuse. Depuis quelques années ils disent les « Ratons », puisqu'il faut bien un nom pour désigner une réalité. On ne sait pas bien ce que cela signifie. Raton est le nom algérien de la mangouste, dangereuse pour les poulaillers. Je ne suis pas sûr du tout que cette explication soit la bonne : beau sujet pour *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*; ainsi naissent, avec un état civil très flou, les termes d'argot populaire. Dans un tramway d'Alger une dame, bavardant à haute et intelligible voix, dit à une amie : « Oh! et puis vous savez, ma chère, je me fiche du qu'en dira-t-on. » Un indigène, voisin de tramway, se retourne et dit à son tour : « Madame, moi il est poli; mais li camp di Raton (le camp des Ratons), y vous em... » Bien entendu l'anecdote est inventée, mais elle reflète du réel. Les deux sociétés irréductibles, et les deux langues mal reliées par le sabir, les oppositions profondes, atténuées pourtant par le franc-parler, le rire, le bon garçonnisme, un *modus vivendi* fait d'accoutumance séculaire. Et voilà pourquoi l'Algérie, au sujet de son propre avenir, est bien moins inquiète que la métropole. Elle a peut-être tort.

MAROC ET TUNISIE

On sait bien que la guerre et l'après-guerre n'ont rien modifié plus profondément que les sentiments indigènes pour l'Européen, en Asie, en Afrique, sur la planète entière. La civilisation occidentale a perdu de son prestige partout, en Afrique du Nord aussi nécessairement. C'est cette disparition du prestige qui est passionnante à étudier, et difficile, parce que c'est un phénomène contemporain et inachevé.

A Fès, il y a un petit nombre d'années, un jeune lettré musulman se convertit au catholicisme et entra dans les ordres. Il n'y eut pas seulement scandale affreux; il y eut un commencement de révolte violente, que les journaux ont à peine mentionné je crois; il exigea, si je ne me trompe, une intervention discrète, vigoureuse et efficace des autorités françaises, soucieuses légitimement d'assurer à la fois l'ordre public et la liberté de conscience.

Le catéchumène, devenu moine franciscain, je crois, a disparu dans le monde religieux occidental, en Espagne ou en France.

Mais à Fès on l'a déclaré mort, non pas par manière de métaphore, comme nous disons d'un parent indigne qu'il est mort pour nous; non, mort physiquement, et enterré. Un cercueil, qui était censé contenir ses restes, accompagné de sa famille en pleurs, conduit par le cortège des oulémas, avec les rites et les chants traditionnels, a été conduit lentement à travers les rues au cimetière et solennellement enseveli. Faites un effort pour imaginer cette cérémonie magnifique, songez à l'effet sur le peuple des rues, aux commentaires dans les cafés maures et dans les familles.

Ce souci ardent de creuser plus profondément le fossé entre eux et nous est attesté de même en Tunisie. Il y a eu à Monastir un mouvement populaire, accompagné de violences contre les Européens, et associé lui aussi à des funérailles. Cette fois il ne s'agissait pas de funérailles fictives; un musulman était réellement mort, qui ne s'était nullement converti au christianisme, mais qui était naturalisé Français. Toute la population, soulevée derrière ses oulémas, refusait au corps de ce naturalisé l'accès du cimetière musulman. La dépouille

mortelle d'un Croyant ne peut cependant pas être enfouie dans un cimetière chrétien sans graves dangers pour son âme. Il ne fût donc resté à celui-ci que la sépulture des chiens, n'importe où, sans prières. Vous imaginez l'émotion de la famille, et le sentiment de ceux des Musulmans qui auraient pu se laisser séduire par les avantages mondains de la naturalisation.

Ce sont là des manifestations d'après-guerre en Afrique du Nord. Elles témoignent que la société musulmane se resserre et se ferme contre la nôtre. C'est le même mouvement des esprits qu'on constate partout sur la planète depuis quinze ans.

ALGÉRIE

En Algérie la situation est un peu différente et plus complexe.

Un siècle de domination française, succédant d'ailleurs à des siècles d'une autre domination étrangère, la turque. Un siècle c'est un fort long espace de temps en tout pays, plus encore dans un pays où le passé est confié exclusivement à la mémoire vacillante des générations, aux récits des vieux.

Aucune grande ville indigène comparable à Fès ou à Tunis, cela signifie, aucune bourgeoisie indigène groupée, formant corps, gardienne des lettres arabes, seul terrain où les germes de nationalisme puissent lever.

Proportion des Européens qui atteint un habitant pour six indigènes dans l'ensemble, et qui s'inverse de six à un dans les villes comme Alger et Oran. L'invasion de notre banalité écœure tous les touristes littéraires depuis Maupassant.

C'est la seule partie de l'Afrique du Nord où le mélange intime et prolongé de deux sociétés ait entraîné peut-être un certain ébranlement de la société indigène. Non pas certes une fusion. En Algérie comme au Maroc et en Tunisie, l'Islam reste l'Islam, un bloc granitique.

Pour comprendre, il ne faut pas trop se placer sur le terrain religieux, celui du dogme et du catéchisme. Cet effritement de la vieille foi, qui est à la base de nos désordres occidentaux, l'Orient le connaît plus qu'il ne l'avoue, et cela ne le rapproche

pas de nous. Ce que les dogmes cristallisent en code divin, c'est une vieille situation de fait millénaire, organisation familiale et sociale, morale courante, façons de sentir et moyens d'expression, une foule d'impondérables qui font cloison étanche.

C'est pour cela que, au sentiment des extrémistes, un naturalisé est l'équivalent d'un renégat.

DANS LA BOURGEOISIE INDIGÈNE. LA LANGUE ARABE ET L'ORIENT

La cloison primordiale, parce qu'elle exprime et maintient les autres, c'est la langue, ici comme ailleurs, et ici plus qu'ailleurs; car l'Arabe est bien plus loin du Français que n'importe quelle langue européenne.

En Algérie, les bourgeois musulmans, n'étant pas groupés dans un corps cohérent de bourgeoisie, vivant notre vie, n'ont plus vis-à-vis de leur propre langue la même attitude que leurs coreligionnaires de Tunis et de Fès. Ils ont suivi les cours du lycée, de l'Université, ils sont bacheliers, docteurs en droit, en médecine, ils parlent français comme nous.

L'aristocratie tunisienne aussi, il est vrai. Mais à Tunis le cclège Sadiki a maintenu des traditions et des programmes antérieurs à la conquête française. Un bourgeois tunisien peut parler admirablement le français, c'est un lettré arabe. En Algérie, l'arabe tend à ne plus être tout à fait une langue, et à devenir un patois.

Naturellement cet état de choses est ancien. Pendant la guerre, en 1917, la France a eu une mission militaire dans la mer Rouge, à Djédda, auprès du Malik Husseïn, roi de la Mecque, qui depuis a été détrôné. A la mission française avait été adjoint, entre autres officiers indigènes, le colonel d'artillerie Cadi, ancien élève de l'École Polytechnique, bon musulman et charmant homme.

Je suppose que nos autorités croyaient faire un coup de maître en montrant au Malik Husseïn, quelle place nous ménagions parmi nous à nos compatriotes musulmans. Si ce calcul a été fait, il a échoué. Auprès des lettrés de la cour d'Husseïn, les plus fins peut-être du monde arabe, le colonel

Cadi fit scandale, à la façon de madame Sans-Gêne dans les salons du premier Empire. « Eh quoi! il ne sait pas l'arabe! » Et il est certain qu'à l'École Polytechnique l'enseignement de l'arabe est négligé.

Si ces lignes tombent sous les yeux de l'aimable colonel Cadi, ce souvenir le fera sourire. Mais ce qui est nouveau, c'est que le bourgeois musulman algérien d'après-guerre est devenu conscient de son infériorité philologique et la regrette. Un conseiller municipal indigène d'Alger disait, l'autre jour, à un collègue européen son ami : « J'ai des parents tunisiens; quand ils viennent ici j'ai honte de mon arabe. Je me demande si je ne mettrai pas mes enfants au collège Sadiki à Tunis.

Et puis il y a la propagande d'El-Oqbi.

Pour former ses fonctionnaires indigènes, l'Algérie a des collèges d'enseignement supérieur arabe, qui portent le nom arabe, usité dans tout l'Islam, de Médersas. Les études y sont longues et sérieuses. Les candidats aux fonctions civiles étudient quatre ans, aux fonctions religieuses six ans. Ce sont des universités de langue arabe, mais de personnel enseignant et d'esprit européen. A la faculté des lettres de l'Université, d'ailleurs, la langue et la littérature arabes sont enseignées par une équipe d'excellents arabisants, parmi lesquels il y a, en minorité, des érudits musulmans formés à nos méthodes.

Contre cet enseignement officiel un mouvement vient d'être déclenché par un lettré éloquent venu de l'Orient, qui s'appelle El-Oqbi. Il représente l'Université égyptienne d'El Azhar, et par delà, l'esprit puritain de l'Arabie centrale, d'Ibn Séoud et de ses Ouahabites. El-Oqbi est le missionnaire de l'Orient au Maghreb.

Il ne fait pas de politique, au moins directement, il veut ramener le Maghreb au Coran, à la religion primitive; son grand cheval de bataille est : « Vous ne connaissez plus le Coran, vous ne connaissez plus votre propre langue. » Il faut songer que la langue arabe est la langue du Coran, la langue de Dieu même; en culture arabe la grammaire et la piété, la philologie et la théologie, se confondent.

La prédication d'El-Oqbi a eu pour résultat quelques troubles dans la rue. Dans tout le Maghreb, depuis toujours, on

enterre les musulmans au chant d'un hymne qui s'appelle « la Borda », je ne me charge pas d'expliquer pourquoi cette Borda est proscrite par El-Oqbi, comme barbarie maugrebine. A Tlemcen, la seule ville d'Algérie où il subsiste un petit noyau cohérent de vieille bourgeoisie indigène, des ennemis de la Borda ont dispersé un cortège funéraire, et le cercueil est resté trois heures abandonné au bord du chemin.

Mais l'action d'El-Oqbi est surtout sensible dans les milieux d'étudiants. Vis-à-vis d'un élève de médersa, il est un peu dans la situation d'un professeur de grand séminaire vis-à-vis d'un étudiant de la Sorbonne. Il ne lui est pas difficile de coller l'étudiant sur une question de théologie coranique. « Vous voyez bien que vos maîtres ne vous apprennent rien. »

Les étudiants musulmans de l'Université d'Alger pourraient s'agréger à l'Association générale des Étudiants, qui les accueillerait volontiers. Ils n'y songent pas. Ils préfèrent *le cercle des oulémas* organisé par El-Oqbi.

Une conséquence inévitable est que l'anathème frappe les anciens élèves de médersas, fonctionnaires déjà nantis, surtout les fonctionnaires religieux, qualifiés de renégats et de traîtres. Là, il est vrai, apparaît de la résistance. Il y a une nuance psychologique entre un étudiant candidat, et un candidat, fût-ce le même, installé dans le poste convoité. Une campagne très vive a été menée contre le marabout de Koléa, qui a riposté pratiquement en fondant chez lui une école franco-arabe, qui ne saurait être coranique, puisque les enfants des deux religions sont assis sur les mêmes bancs, et qui a du succès.

C'est un peu jusqu'ici une effervescence de passions de cénacle, une tempête dans un verre d'eau, qui ne met pas en péril la tranquillité publique. Pourtant : « Repassez dans dix ans », disent les pessimistes. Il serait absurde en effet de ne pas accorder l'attention qui convient à des symptômes inquiétants.

LA FAMILLE

Outre la langue, une autre fonction de la religion fait cloison encore plus étanche, peut-être. C'est la famille, c'est-à-dire le statut de la femme.

En Algérie, les hommes des deux sociétés ont entre eux des relations fréquentes et cordiales; on se voit au café, au cercle, dans les commissions, dans les réunions d'affaires. Le préjugé de race ne joue pas parce que nous ne sommes pas en pays anglo-saxon, et pas davantage le préjugé religieux, parce que nous ne sommes pas en Espagne. Ces rapports cordiaux ne peuvent malheureusement pas se transformer en relations mondaines, parce qu'il faudrait la bonne volonté des femmes qui sont tout à fait réfractaires. Dans les rencontres fortuites de la rue, il arrive que la femme musulmane exaspérée, répond par des injures au dédain évident de la femme européenne. Il est bien possible que nos femmes n'aient pas pour leurs sœurs musulmanes la compréhension qui conviendrait; il faut avouer pourtant qu'elles sont excusables. Lorsqu'une d'elles a la curiosité de se faire recevoir dans un harem, ce qui ne lui est pas difficile, elle revient exaspérée : « Ce ne sont pas des femmes, ce sont des bébés, de petits animaux. » Non pas qu'elle ait été mal reçue, tant s'en faut. Mais elle a touché du doigt l'abîme entre la femme libre, cultivée, et de petits êtres charmants, impulsifs, cloîtrés dans la vie physique, soustraits à tous soucis, à toute connaissance, à la vie.

En Algérie, au rebours de ce qui se passe au Maroc et en Tunisie, les Musulmans n'ont pas de répugnance à la naturalisation française. Ils la sollicitent et ils l'obtiennent éventuellement. Ce mouvement pourtant n'est pas de grande conséquence.

Le Musulman qui sollicite la naturalisation accepte du même coup le code civil. Horrible impiété, puisqu'il renie ainsi le Coran, seul code civil divin du Musulman.

Sur l'impiété, le Musulman du xxe siècle, au moins le Musulman d'Algérie, passerait sans difficulté. Mais la famille du code civil n'est pas du tout celle du Coran. Plus de polygamie légale, plus de mariages de petites filles non nubiles au gré des familles, plus de partage des successions entre les mâles exclusivement, finie l'autorité absolue du père, du frère, du mari, sur les filles, les sœurs, les femmes. Ce sont de graves abdications. Le pire peut-être, car ici comme ailleurs l'éternel féminin est d'une importance souveraine, c'est que la femme du naturalisé est dans une situation fausse; entre les

menaces d'un double boycottage, elle n'est tout à fait chez elle ni dans la société musulmane, ni dans l'européenne.

Aussi les naturalisés restent en petit nombre, il s'en trouve parmi eux qui jugent avoir fait un marché de dupes et retournent à la pratique intégrale de la foi ancestrale.

C'est assurément la femme qui est l'obstacle essentiel à la fusion. Si l'on en doute qu'on considère le cas presque unique de mon ancien collègue Ben Sedira, auteur d'un dictionnaire très répandu. Ses nombreux enfants portent honorablement son nom dans l'Armée, dans l'Administration, au théâtre même, je crois; indiscernables au nom près d'enfants Durand ou Dupont. C'est que Ben Sedira, libre par hasard, dit-on, de toute attache dans la société musulmane, avait épousé une Française.

Ce fond de tableau se modifie peut-être un peu dans l'après-guerre. Tout le monde sait que Mustapha Kemal a imposé aux femmes turques l'émancipation, qui a fait de grands progrès spontanés parmi les femmes égyptiennes. Ce mouvement s'est-il propagé jusqu'en Algérie? Il semble tout de même que oui. Il n'y a encore que des indices, mais le mouvement paraît déclenché.

Un ami musulman me disait : « Je mettrai mes filles au lycée » Mais l'a-t-il fait réellement? L'osera-t-il?

« Ah! mon pauvre ami, disait un autre, dans un moment d'expansion, si vous saviez ce qui se passe dans nos familles. »

Il y a au moins une circonstance où un Européen curieux et averti peut constater ouvertement qu'il doit se passer quelque chose. Il suffit d'assister à une représentation de pièce arabe au théâtre municipal. Ce sont des pièces françaises traduites en arabe et adaptées, comme on en joue depuis longtemps en Orient. Pour le curieux Européen le spectacle est dans la salle. Il y a là un grand nombres de jeunes femmes musulmanes de bonne famille. Elle sont un très bon public. Sous les voiles fusent les fous rires, les petits cris, le caquetage joyeux. Elles sont d'autant plus contentes qu'elle sont en insurrection : des Musulmanes au théâtre! Quel scandale! Pour y venir chacune d'elles a dû déployer toutes ses ruses et toute son énergie. Même pour y venir matériellement. Car elles ne se fient pas au taxi : il a fallu trouver à s'entasser dans

l'automobile particulière d'un parent indulgent. Et dans l'intérieur du harem les vieilles dames, passionnément attachées au passé, gardiennes des vieilles traditions, sont furieuses, injurieuses; elles brandissent ce qui leur reste d'autorité.

« Nous verrons dans dix ans! » En effet, nous verrons quoi?

LA QUESTION JUIVE

Il est vrai que, si l'on est résolument optimiste, on peut aisément anticiper sur ce que nous verrons : il suffit de regarder ce qu'est devenue la société juive d'Algérie, petite numériquement, mais assurément indigène, — de bourgeoisie indigène.

Elle a passé tout entière, femmes comprises, à la Société occidentale.

Le décret Crémieux, qui date de 1871, et qui conférait aux juifs en bloc la qualite de citoyens français, a soulevé en son temps des colères dans le monde colon. La métropole a gardé le souvenir confus et indigné des journées antijuives, à la fin du XIXe siècle. Elle ne s'est pas rendu compte que c'était une réplique des jacqueries contemporaines déchaînées parmi les vignerons du Midi et de Champagne par la mévente du vin. Le viticulteur algérien endetté était entre les mains des juifs, le souvenir du décret Crémieux était encore frais, l'antisémitisme de Drumont, qui fut député d'Alger, fournissait une doctrine. Dès que le vin eut recommencé à se vendre, juifs et antijuifs se rejoignirent autour des tables de bridge.

L'incident a laissé confusément l'impression que l'Algérie est un bon terrain pour antijudaïsme et rien n'est plus faux en somme.

Au moment où nous sommes, dans la société musulmane, l'antijudaïsme de l'Allemagne hitlérienne, ou celui de Jérusalem, a pu faire naître un courant d'induction, bien faible. Le Musulman se vante d'être en religion bien plus tolérant que nous, et je crois volontiers qu'il a raison. Il méprise le juif, ou du moins il le couvre d'injures joviales. Mais il cohabite avec lui depuis toujours, et le juif lui est indispensable parce que le Musulman n'a pas le sens de l'argent. Le principal obstacle que rencontrent nos lois sur le crédit, c'est que le paysan musulman préfère ataviquement l'usurier juif à la banque et à la coopé-

rative. Dans les incidents de Constantine, c'est un zouave juif, nous dit-on, dont l'insolence a provoqué l'explosion populaire. Mais il faudrait être certain qu'il y a eu une explosion de haine spécialement antijuive.

En tout cas, en ce qui concerne les rapports des Français et des juifs algériens, le problème semble aussi résolu qu'un problème social peut l'être. Un père juif n'a, comme les nôtres, d'autre ambition pour son fils que de le préparer à nos concours les plus difficiles. Les élèves juifs sont les meilleurs du lycée. Si nous gardions un doute sur les capacités intellectuelles du Nord-Africain, les indigènes de religion juive ont levé ce doute. Ce qui est capital c'est que les filles suivent leurs frères au lycée et à l'université. La conséquence est que la société juive se mélange à l'européenne par relations mondaines, et par mariages.

Ce spectacle peut exciter l'animadversion du Musulman. C'est un sentiment dont l'administration tient compte en évitant de placer des Musulmans sous l'autorité d'un juif francisé. Dans certains cas, encore rares, le sentiment excité peut être l'émulation. On a entendu des bourgeois musulmans, dire en parlant des juifs : « Ils réussissent mieux que nous : si nous les imitions. »

Les ferments de troubles qui travaillent l'Algérie n'ont pas de rapport direct avec les juifs.

DANS LE PEUPLE. LE COMMUNISME

Ce qui précède s'applique à la bourgeoisie aisée, cultivée, facteur à coup sûr très important.

Le peuple des manouvriers, d'autre part, est travaillé par des influences qui ne viennent pas d'Orient, mais de chez nous. Tout le monde a vu à la terrasse de nos cafés circuler, entre les tables, des Algériens chargés de tapis, d'écharpes, de verroteries, d'un bazar oriental ambulant. Nos usines emploient un grand nombre d'ouvriers algériens, non seulement à Paris, mais en province. La poste s'est, dit-on, couverte de gloire en acheminant une lettre adressée à M. Mohammed, à la zizine des cinq chameaux : il fallait restituer le texte : à l'usine de Saint-Chamond. Les manouvriers nord-africains se rencontrent si fréquemment chez nous qu'il est né pour les désigner,

un terme d'argot : on dit les Sidis. C'est une masse flottante, qui fait la navette entre la France et l'Afrique du Nord.

Ils rapportent chez eux des germes d'évolution inquiétante, communistes, dit-on aujourd'hui; étant bien entendu qu'il ne s'agit pas de Karl Marx; les vieux noms d'anarchistes, nihilistes, seraient plus près de la réalité. Le Nord-Africain, par tout son atavisme, n'a pas besoin d'être fortement stimulé pour devenir un ennemi de l'autorité.

Presque tous les Sidis sont des Kabyles. Les montagnards berbères de la Kabylie surpeuplée ont toujours été les seuls Algériens à pratiquer l'émigration saisonnière. C'est en Kabylie en effet que les Sidis de retour au bercail causent des ravages.

Les administrateurs français leur doivent d'être en lutte avec des difficultés, irritantes plutôt que dangereuses, mais inconnues jadis. On cite un caïd indigène, excellent agent, dont le frère est communiste. Qu'on imagine les scènes de famille.

L'esprit de révolte ne se tourne pas seulement contre les agents de l'autorité française. Il s'exaspère au contact des vieilles autorités et des vieilles coutumes séculaires de l'organisation indigène.

Dans un café kabyle, un Sidi revenu de France boit chopine. Le représentant de la vieille foi, dans l'espèce le garde champêtre, le met à l'amende de vingt-cinq francs; ce qui est parfaitement correct. Mais voici qui est inouï : « Très bien, s'écrie le Sidi, voilà tes vingt-cinq francs, garçon! une autre chopine. » De chopine en chopine, et d'amende en amende, le Sidi très excité lance un coup de poing sur la table, et hurle : « Je f... le camp, je retourne en France, je ne remettrai jamais les pieds dans ce sale pays! ».

La Kabylie a été conquise en 1854 par le maréchal Randon, qui s'est engagé au nom de la France à respecter son droit coutumier (ses Kanouns), et son organisation démocratique de municipalités (ses djemâas). On n'a pas besoin de dire que l'engagement a été tenu.

Aujourd'hui, comme il y a des siècles, le père régit la famille, et les anciens régissent le djemâa, avec une autorité dure, naturellement égoïste.

Un jeune homme est amoureux d'une jeune fille : c'est son père qui épouse celle-ci, et qui impose au fils un autre choix.

Une fille enfant, conformément au Kanoun, est fiancée à un homme. A la nubilité le mariage ne peut pas être consommé : mais les droits légaux du fiancé subsistent. Voilà donc une fille condamnée au célibat, à moins qu'elle ne trouve l'argent nécessaire pour désintéresser le fiancé.

Des conflits du même ordre éclatent à propos d'une maison, d'un champ, d'un salaire.

Jadis la gérontocratie, consacrée par le temps, était acceptée sans discussion. Aujourd'hui la jeunesse, retour de France, est en insurrection morale contre les anciennes coutumes et leurs défenseurs.

Parfait, direz-vous, les promesses du maréchal Randon ne peuvent pas nous avoir liés pour l'éternité. Aidons l'organisation kabyle à se modifier. Plus facile à dire qu'à faire. Il est grave de mettre par terre un vieil édifice social qui a fait ses preuves, surtout quand on ne sait pas exactement quoi lui substituer.

LA PRESSE INDIGÈNE

Cette évolution en profondeur, qu'on devine plutôt qu'on ne la voit, dans la société indigène, se traduit en surface par quelques manifestations de parole et de plume.

A Paris surtout bien entendu. Dans une réunion organisée par la Ligue de Défense des Musulmans nord-africains, au 58 du boulevard de l'Hôpital, le 2 mars dernier, et présidée par M. Berthon on a entendu, disent les assistants, les cris de : « A bas la France ! » et « A la mer les Français »; 350 Sidis assistaient à cette réunion ce qui n'est pas une proportion énorme sur un chiffre total qui serait d'une centaine de mille. On ne sait pas si M. Berthon désire réellement jeter les Français à la mer.

Le parti communiste dans ses journaux parisiens et nord-africains, dans des tracts bilingues distribués clandestinement, dans des papillons collés aux murs, prodigue aux indigènes sa phraséologie ordinaire : « Obscurantisme, alcool, prostitution... chair à travail, chair à canon... tout le but de la colonisation... grandioses réalisations des travailleurs russes... impérialisme

français... indépendance de l'Algérie... soldats arabes, luttez... instauration du gouvernement soviétique des ouvriers et des paysans d'Algérie... etc... », expressément sous l'égide de la faucille et du marteau.

Cette propagande venue de Paris et de Moscou rejoint celle des nationalistes orientaux qui ont des journaux de langue arabe et française à Paris, au Caire, en Algérie. Le ton est naturellement très éloigné de Karl Marx. Il y a dans le Coran un puits Barhout, qui est une fosse immonde où sont jetés les infidèles. « Je suis allé en transe au puits Barhout, dit le rédacteur d'un de ces journaux, j'y ai vu Bonaparte, Bugeaud, Victor Hugo, Foch, Clemenceau. » Il est question dans un autre article « du rat Zaïrek qui rongera les mailles de notre filet ». Zaïrek se trouve être l'anagramme de Kaiser : car il y a à Berlin une association arabe de l'Afrique du Nord.

Cette floraison folliculaire particulièrement prospère dans le département de Constantine, voisine de la Tunisie, est toute récente, bien postérieure à la guerre; elle ne suffit pas à compromettre un édifice très solide; elle suffit à provoquer la réflexion des hommes responsables. Le premier devoir d'un chef est de prévoir le pire.

NOTRE DÉFENSE

On voit jouer en effet des réflexes défensifs de l'Administration. Le gouvernement général d'Algérie, par arrêté du 24 février 1934, a créé une commission, « en vue d'étudier les améliorations qui pourraient être apportées à la situation matérielle et morale des indigènes ». Intention excellente, évidemment.

On a senti un effort pour coordonner les réformes des trois administrations d'Algérie, du Maroc et de Tunisie. Des conférences ont lieu à date fixe entre les trois administrations.

On sent un désir de rattacher plus étroitement l'Afrique du Nord à Paris. On a souligné ceci, qui est juste. Au temps lointain où les officiers de bureaux arabes administraient l'Algérie, un temps qui a laissé aux indigènes des regrets, ces officiers avaient des aboutissants à Paris. Le Ministère de la Guerre,

auquel ils étaient rattachés, regorgeait, jusque dans les plus hauts grades, d'anciens officiers des bureaux arabes, qui avaient fait leur carrière en Algérie. Songez que le dernier gouverneur général qui ait parlé arabe, force énorme, fut le général Chanzy.

Les administrateurs algériens, les contrôleurs tunisiens et marocains ne sont pas inférieurs aux officiers de bureaux arabes. Mais aucune évolution normale de leur carrière ne les conduit au ministère parisien, dans des postes élevés, où leur expérience serait précieuse.

Dans un autre ordre d'idées, les cent mille sidis de France, lâchés dans un pays prodigieusement différent du leur, auraient besoin de conseils, qu'ils acceptent avec joie quand ils les trouvent, et par exemple, pendant un temps, aux usines de caoutchouc à Clermont-Ferrand. Le service chargé de les contrôler ne semble pas donner ce qu'on pourrait en attendre, non pas qu'on n'y dépense de grosses sommes. Mais les fonctionnaires métropolitains ne peuvent pas avoir la manière, l'instinct sûr.

Dans certains milieux on verrait avec faveur la création d'un secrétariat général d'Afrique du Nord, analogue à celui d'Alsace-Lorraine, et dont les dirigeants feraient la navette entre l'Afrique du Nord et Paris.

Ce qui semble manquer c'est une direction déterminée à suivre une idée. Un instinct permanent de défense est indispensable à coup sûr, mais il ne suffit pas.

L'Afrique du Nord a beau être, comme disent les Arabes, l'île du Maghreb : sur la planète rétrécie, il n'y a plus d'île moralement inaccessible. La Berbérie, étymologiquement la Barbarie, a beau être le pays traînard parmi les pays civilisés : elle n'échappe plus aux séismes des civilisations. Les influences planétaires y grêlent comme les rayons cosmiques des physiciens.

La mettre à l'abri. Si nous le pouvions nous ne nous en reconnaîtrions pas le droit. Le sens et la loi profonde de la colonisation, c'est la diffusion dans un pays retardataire des influences venues de pays plus avancés.

Évolution dangereuse quand elle se précipite. Nous le savons, du reste. Les Musulmans sortis de nos écoles deviennent automatiquement nos pires ennemis. Et c'est normal.

Dans les vieilles colonies à esclaves ce sont les métis qui ont été le ferment des insurrections. En Afrique du Nord, on ne le dit jamais parce qu'un fait négatif n'attire pas l'attention : il n'y a pas un seul métis avoué suivant la chair; tant est forte la cohésion de la famille musulmane. Mais les bacheliers sont les métis intellectuels. Ils souffrent, parce qu'ils sont suspendus entre les deux sociétés. Ils ne sont plus tout à fait semblables à leurs pères, et il ne dépend ni de nous ni d'eux qu'ils soient tout à fait semblables à nous.

Diriger cette évolution dans une voie autre que celle qui conduirait à l'explosion destructrice! Parbleu! mais de nos jours sous nos yeux, dans le compartiment connexe, profondément troublé lui aussi, de l'économie planétaire, des hommes intelligents et tout-puissants ne semblent pas trouver si facile de diriger les événements.

Pourtant on aurait peut-être fait quelque chose de grand si l'on trouvait pour l'Afrique du Nord tout entière la voie de son avenir propre : une raison d'être commune, une orientation où les deux sociétés, colons et indigènes, seraient entraînées par l'orgueil d'une grande tâche accomplie en commun, d'une grande conquête. Une idée-force à laquelle les difficultés de détail se subordonneraient. C'est ainsi que sont nés tous les patriotismes.

Notre tâche propre, qui est très grande, a été la création matérielle de l'Afrique du Nord; elle existait si peu avant nous qu'elle n'a pas de nom hors cette périphrase; quoiqu'elle forme pourtant bien un ensemble naturel, par la structure, le climat et les mœurs. Notre œuvre est achevée d'Agadir à Tunis. C'est un moment dangereux que celui ou un programme est rempli; parce que la stagnation n'est jamais possible, il faut progresser ou déchoir, c'est-à-dire se résigner à l'effondrement d'une œuvre qui ne nous survivrait pas.

L'Afrique du Nord, ses limites atteintes, est-elle condamnée à la stagnation? Existe-t-il une idée-force qui soit pour elle un but hors d'elle-même?

Ce qui me semble curieux, à moi du moins vieux colonial, c'est que cette idée-force existe, à mon sens, bien en évidence, et que si peu de gens la voient.

Elle est apparue le jour où le Maghreb a cessé d'être une

île parce que la cloison du Sahara a commencé à s'effriter. De l'autre côté de la cloison s'étend un grand monde noir, qui attend l'étincelle de vie. Et par un hasard heureux ce monde noir se trouve être lui aussi une colonie française.

Cette Afrique du Nord, qui garde de son passé une incohérence extraordinaire, blocs berbères et blocs arabes, citadins, paysans, petits et grands nomades, gens qui s'ignorent, se détestent, et qui n'ont pas encore la moindre idée d'une patrie commune, tous, tant qu'ils sont, colons et intellectuels Musulmans en tête, qu'arriverait-il si on les lançait à la conquête pacifique de la grande colonie noire, qui, tirerait de leur venue un grand bénéfice? Ne serons-nous pas curieux de l'essayer?

Il faudrait simplement le vouloir, c'est-à-dire avoir foi en l'avenir, une vertu à vrai dire peu commune chez nous. On a peine à croire cependant que nous laissions passer une pareille occasion de forcer le Destin.

E.-F. GAUTIER

CAMILLE

A Jean-Louis Vaudoyer.

J'étais venu à Venise avec l'intention de n'y rester que deux semaines, et si j'y prolongeai mon séjour, si même la pensée me prit d'y demeurer à jamais, ce ne fut pas que les études que j'y étais venu poursuivre sur l'œuvre de Vittore Carpaccio m'y retinssent indéfiniment, ni que je cédasse jusqu'à en perdre la notion du temps aux inévitables enchantements de la plus enchanteresse ville du monde. D'autres charmes m'y saisirent : je m'y trouvai aux prises, non avec la paresse ni la beauté, mais avec un esprit qui n'était pas celui des Doges, mais, plus puissant et plus inattendu, celui de Camille Desmoulins. En écrivant cette phrase, je réalise toute l'inconvenance de mon aventure. Je mesure les paradisiaques altitudes d'où je suis tombé. En vérité, c'est autre chose que j'avais espéré de Venise. Une rencontre, peut-être, mais pas celle-là. J'y étais arrivé dans les dispositions les plus parfaites; rien ne manquait : des études d'art auxquelles travailler et rêver sans hâte, une liberté totale du cœur et du cerveau, quelques souvenirs immédiats assez agréables, bref tout ce qu'il fallait pour savourer Venise jusqu'à sa dernière gorgée de glace parfumée, jusqu'à son dernier rayon de soleil sur la robe rose du Campanile. Et c'est bien dans cette atmosphère de délices que s'écoulèrent mes premières journées et mes premières nuits, et dans la compagnie de mon cher, cher Vittore Carpaccio, si grave, si familier en même temps, si pur, un vrai Vénitien, un homme du pays, attaché à la terre, attaché aux canaux et aux pierres qui, à travers les siècles, demeurent

le plus adorable ornement de cette terre, un homme toujours présent, un solide et vrai compagnon. Depuis, j'ai voulu le retrouver. Il n'est plus là, ou bien c'est moi qui suis absent.

J'entrais de temps à autre dans une boutique des Procuraties où l'on vendait des photographies et où je donnais à développer mes clichés. La jeune fille qui me servait n'avait pas attiré mon attention, jusqu'au jour où la conversation s'engagea. Sa voix me séduisit, une voix pleine, bien timbrée. Elle parlait assez correctement le français, mais alors la voix perdait de sa force; elle ne redevenait elle-même qu'en italien. Cette jeune personne était petite de taille, surtout par rapport à sa tête, dont une chevelure fournie augmentait le volume; les traits étaient nets et forts, les yeux grands, la bouche bien dessinée. Cependant, malgré tout ce qu'il y avait de décisif dans cet aspect et dans cette voix, je sentais en elle quelque chose de lointain et qui m'expliquait qu'au premier abord je ne lui eusse prêté aucune attention. J'essayai de me remémorer ma première entrée dans le magasin : était-ce bien la même jeune fille qui, alors, m'avait servi? Il me semblait que celle qu'à présent je voyais et entendais ne s'était formée que peu à peu, au cours de mes visites successives et qu'à présent seulement elle prenait corps et entrait dans la réalité. Mais c'était en moi-même que quelque chose de nouveau se formait, se fixait, commençait à m'intéresser. Carpaccio n'était plus seul.

Paola — c'était le nom de la jeune fille — ne manquait pas d'instruction. Elle connaissait les peintures dont elle vendait des reproductions et son goût en cette matière était même assez délicat. Elle connaissait Vittore Carpaccio et ne s'étonna point de se rencontrer avec lui dans mon cœur. Au reste, c'est peut-être plus aux peintres qu'aux peintures qu'elle s'intéressait, et aussi aux personnages peints. Je finis même par découvrir que peintre et personnages atteignaient pour elle à un certain degré de vie. Mais je ne distinguais pas clairement la part de candeur et celle de plaisanterie qu'elle apportait au jeu qui consistait à les faire vivre. « Mais ils vivent! » s'écria-t-elle un jour, et la conversation tomba sur le spiritisme. Elle m'apprit qu'elle passait la plupart de ses soirées chez des amis qui faisaient tourner les tables, et alors je compris ses larges

yeux obscurcis et sa voix sonore et soudain lassée. Je n'eus de cesse qu'elle m'invitât à une de ces soirées. Elle me donna l'adresse d'un palais situé sur un *campo*, de l'autre côté du canal, non loin des *Frari*. J'imaginai aussitôt une vieille demeure somptueuse et délabrée. Le soir venu, je trouvai l'appartement d'un vieux garçon provincial, avocat de son métier, et qui vivait parmi des meubles affreux. Autour de lui, sous une électricité criarde, caquetaient une dizaine de vieilles dames et de jeunes filles. Paola se leva et, criant plus fort que toutes ces femmes, vint à moi, me présenta au maître de la maison et, comme tous les sièges étaient pris, me fit asseoir sur le tabouret du piano. Elle-même s'assit sur un petit pouf à mes pieds, et, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, me demanda si j'avais trouvé facilement la maison, comment j'allais, si mes travaux avançaient. C'est alors, parmi tous ces grimaçants étrangers, que je vis combien elle m'était proche et que je n'avais qu'elle, non seulement à Venise, mais au monde.

« Paola, lui dis-je en l'appelant par son nom pour la première fois, je suis heureux, très heureux de vous voir. »

Un nouveau personnage entra, et j'eus peur de voir Paola se lever, aller à lui et me laisser seul, devant mon piano. Mais ce fut lui qui s'approcha d'elle pour la saluer et elle le regarda à peine. Il était jeune, et portait une cravate blanche, de grandes manchettes dures et une moustache démodée. On me le présenta comme un confrère du maître de la maison. Puis il alla rejoindre le groupe des hommes installés dans un coin de la salle et que, à cause du tumulte des femmes, je n'avais pas aperçus tout d'abord. Comme le nouvel arrivant et comme le maître de la maison lui-même, ils étaient, pour la plupart, noirs, lustrés, silencieux et m'offrirent des poignées de main souples et nerveuses. Le maître de la maison avait un rictus perpétuel qui découvrait ses dents blanches. C'était un homme d'environ cinquante ans et dont les cheveux gris faisaient ressortir le teint brun, les yeux sombres. Il portait, lui aussi, une cravate blanche étalée en forme de plastron, et son veston d'alpaga était couvert de pellicules.

Alors comme tout le monde était arrivé, on réclama Paola, et elle me quitta. Elle se plaça au milieu du salon avec un

sourire de grande vedette, et je compris que c'était elle le médium, c'était elle qui animait de son fluide personnel, de son génie secret, de son sang spirituel cette assemblée de fantoches. On apporta la table. Tout le monde se groupa autour. Je fus entraîné par le mouvement, assis devant la table entre le maître de la maison et une vieille demoiselle qui, vraisemblablement tenait une pension de famille pour Suisses ou pour Anglais. Je dus placer mes mains entre toutes ces mains huileuses et chargées de bagues et qui m'apparaissaient brusquement comme les mains mêmes de Venise, les mains que Venise m'avait toujours cachées et qu'elle me montrait enfin dans leur geste le plus âpre et le plus sordide. Apre et sordide m'apparut, derrière son masque, la vie italienne, sordide et provinciale, plate, désolée, toute confinée en petites histoires processives et n'ayant, pour se sauver, d'autres mystères que ceux des plus banales séances de spiritisme. Je regardai Paola. Sa tête, un peu grosse sur les épaules étroites, me sembla véritablement belle et faite pour un autre destin que celui de vendre des photographies dans la journée et de prodiguer, le soir, un peu de ses rêves. Elle était assise près du jeune homme aux moustaches démodées, qui tentait de caresser sa main du bout de son petit doigt. Mais elle, les yeux larges, les lèvres entrouvertes, n'appartenait déjà plus qu'au souffle de l'esprit prochain. On éteignit l'électricité; la pièce ne fut plus éclairée que par une veilleuse, et alors je me retrouvai à Venise, je reconnus sa lumière bleue, les meubles affreux disparurent et par les hautes fenêtres, je devinai la splendeur du ciel et l'ombre d'une église de style jésuite.

La platitude de la séance de spiritisme me ramena de l'autre côté du décor. Il y eut les plaisanteries habituelles, les quiproquos ordinaires, mais la joie éclata lorsque Camille Desmoulins se fit entrendre. Je compris que Camille Desmoulins était depuis longtemps l'esprit familier du groupe. Que, depuis longtemps il était le héros d'une sorte de roman à épisodes et qu'il avait pris Paola en affection, qu'il était son frère magnétique et que lorsque l'un des membres du groupe se trouvait travaillé de quelque doute ou de quelque inquiétude, il pouvait en toute confiance s'adresser à lui.

On le consultait sur les bons numéros des billets de loterie, sur les remèdes à prendre contre les rhumatismes. Son nom, prononcé à l'italienne ou au contraire avec une affectation de purisme français, résumait la connaissance moyenne que des étrangers peuvent avoir de l'histoire de France, toute une science légèrement plus étendue que la science primaire italienne. Les vieilles dames, surtout, qui, dans leur jeunesse, avaient voyagé en France et visité ses lieux historiques, étaient fières de leur familiarité avec Camille Desmoulins. Cette petite note de culture générale les flattait, et elles eussent été désolées de ne pouvoir dialoguer qu'avec des visiteurs aussi courants, aussi vulgaires que Dante ou Garibaldi. Moi, j'écoutais la voix de Paola devenue pressée, haletante, sèche, rapide et qui trahissait un corps et une âme entièrement possédés. Je me pris à souffrir. Ce qui m'étonnait surtout, c'est que personne de ces gens qui semblaient faire profession d'aimer Paola, par exemple son voisin qui, visiblement, se serrait contre elle et lui frôlait sans cesse la main, ni lui ni personne ne souffrissent de la voir ainsi leur échapper et, présente, ne plus appartenir pourtant qu'à un quelconque Camille Desmoulins. Ils semblaient au contraire éprouver de l'orgueil et de la joie à la prostituer, et ils se fussent empressés de la vendre au diable, si le diable, par le truchement de ce pied de table, l'avait réclamée. J'avais honte d'être là, honte de participer à cette cérémonie burlesque, honte de voir Paola si grave au milieu de tous ces plaisantins, si convaincue, si obéissante. Bientôt elle se leva, réclama du papier, et tendant l'oreille à la voix de l'invisible bien-aimé, se mit à écrire à toute vitesse des messages pour chacun des assistants. Elle écrivait à la lueur de la veilleuse, sans regarder son papier, et avec des gestes à la fois désordonnés et précis, des gestes qui n'étaient pas à elle et qui ressemblaient à ceux d'un singe savant. Cette comparaison s'imposa à moi, j'eus envie de crier d'horreur pour la rejeter, je détournai les yeux. Je ne pouvais plus voir Paola griffonnant ses billets et les répandant autour d'elle cependant qu'on se précipitait : « Et à moi? Que me dis-tu, Camille? » On appelait Camille Desmoulins par son petit nom, on le tutoyait, on lui disait des tendresses, les « très cher » et les très « illustre » roulaient

à ses pieds servilement, et Paola, grave, le buste droit, son beau visage illuminé d'amour et de ferveur, transmettait les conseils et les oracles à tous ces êtres qu'elle ne connaissait pas.

Moi aussi, j'avais disparu de sa pensée. « Ah! me dis-je, d'ici demain matin je ne pourrai plus vivre. Je ne pourrai qu'errer dans Venise, toute la nuit, jusqu'au moment où je te retrouverai dans ton magasin, Paola, enfin réveillée, revenue dans le monde que j'habite et où je t'ai rencontrée, parmi les photographies des tableaux qui existent en réalité, qui ont trouvé le seul moyen réel de survivre à la mort et auxquels je consacre mes études, mes soucis, toute mon attention d'homme éveillé, d'homme sérieux. Ah! Paola, Paola... » C'est avec ce ton de reproche et d'effroi que je l'abordai, le lendemain matin, dans sa boutique. A mon entrée, je ne pus tout de suite lui parler, car elle était occupée avec des clients, mais je patientai, préférant la voir entre les mains des clients qu'entre celles des fantômes. Enfin, elle vint à moi, et c'est alors que je lui jetai au visage et en hochant la tête ce : « Ah! Paola, Paola... » qui n'eut pas raison de son sourire confiant et naturel.

— Est-ce que cela vous a intéressé, hier soir? — me demanda-t-elle. Avec quelle simplicité elle me parlait, et quelle modestie! Elle ressemblait à une acrobate ou à une dompteuse qui, pour me plaire, aurait accompli son tour le plus périlleux. Et elle poursuivit :

— Ç'a été une soirée assez réussie. Camille s'est montré fort aimable. D'autres fois il est si méchant. Il ne veut rien dire, ou bien il fait de l'esprit aux dépens des assistants et se moque de leurs âges ou de leurs passés. C'est très désagréable pour moi. Mais vraiment, vous avez été content? Vous ne vous êtes pas ennuyé? Tant mieux! J'avais tellement peur que vous ne preniez pas cela au sérieux... Il y a des gens qui ne comprennent pas et que ces choses font rire. Mais vous n'êtes pas de ceux-là, n'est-ce pas?

Je découvrais en elle ce centre opaque, cette résistance étrange et irréductible qu'on appelle la foi. Toute sa vie médiocre d'employée de magasin m'apparaissait, une vie monotone et grise, mais illuminée de l'intérieur et dirigée dans une voie unique, qui n'était pas ma vie. Parbleu! Qu'étais-je

venu chercher à Venise? Le secret de Vittore Carpaccio, n'est-ce pas? Et non celui d'une petite employée de magasin qui se sentait inspirée par Camille Desmoulins. Mais je ne pouvais en prendre mon parti.

— Paola, — dis-je enfin, — je pense des choses contradictoires et incertaines, qu'il faudra que je vous expose quand nous aurons un peu de loisir. Voyez-vous...

— Ah! — s'écria-t-elle, — vous êtes un incrédule! C'est bien ce que je craignais. Mais je vous convaincrai. Oui, nous causerons autant qu'il le faudra!

Je l'interrompis :

— Paola, il ne s'agit pas de me convaincre ou de ne pas me convaincre. Je veux seulement vous dire combien je regrette de vous voir, vous, jouer ce jeu, vous prêter à ces...

Je voulais prendre l'air sévère et dédaigneux. Mais la colère me gagnait, et une jalousie atroce qui ne trouvait pas de termes assez durs pour s'exprimer. A mesure que je parlais je voyais, sur le visage de Paola, combien je la blessais. Je n'en continuais pas moins à redoubler de rage. Je ne m'arrêtai que lorsque je vis des larmes dans ses yeux.

— Pardon! — m'écriai-je. — Il est absurde de vous faire tant de peine à cause de Camille Desmoulins. Ce triste personnage ne mérite pas qu'on lui accorde tant d'importance.

— Si vous avez quelque sympathie pour moi, vous ne parlerez plus ainsi.

— Je ne parlerai plus ainsi de Camille Desmoulins? — criai-je en éclatant de rire. — De Camille Desmoulins? Voyons Paola, un tribun de pacotille! Un homme vraiment mal élevé! Qui montait sur les chaises, dans les squares!

— Je n'aime pas vos plaisanteries, — me dit Paola tristement.

Je convins que mes plaisanteries étaient idiotes. Mais la conversation était plus idiote encore. J'aurais voulu me briser la tête ou briser celle de Paola, cette grosse tête italienne si obstinée, si extravagante, et dans laquelle Camille Desmoulins faisait résonner ses bottes à l'écuyère et ses appels au peuple. C'est à partir de cette conversation que je commençai à mener, à travers Venise, une vie étrange et vagabonde. Je revoyais la Piazza, toute lisse, toute rose, les personnages de

Carpaccio suivant leur grave procession dans les mêmes lieux où à présent je perdais ma vie, et ceux qu'il montrait sur le Rialto, cependant que la Sainte-Croix guérissait un *indemoniato*. Que ne vivais-je dans un tableau de Carpaccio! Alors la Sainte-Croix, assurément, m'eût guéri. Je passais des heures entières à imaginer, tout seul, d'interminables discussions avec Paola. Et quand je me retrouvais en sa présence, la discussion tournait court et je ne savais plus que me répandre en invectives contre Camille Desmoulins. Ou plutôt contre Camille. Car ce n'était plus Camille Desmoulins, l'homme de la Révolution française, qui se dressait entre nous deux, mais Camille tout court, un être sans âge, sans histoire et sans style, mais qui pour Paola était doué d'une réalité irréfutable et qu'elle aimait avec une dévotion, une confiance, une profondeur véritablement mystiques, à la façon dont les religieuses se disent les épouses du Christ. Et réfléchissant sur moi-même et sur mon existence passée, il me revenait clairement à la mémoire que, à part quelques périodes de paix absolue et d'équilibre indifférent comme celle que j'avais connue à mon arrivée à Venise, j'avais presque toujours vécu dans cet état de jalousie et toujours souffert de rivaux invisibles. Toujours je m'étais attaqué à des femmes qui me cachaient des secrets, une singularité quelconque, un vice à quoi je ne pouvais participer, un prestige, ou une tare, ou un passé qu'il m'était impossible de comprendre et d'intégrer. Toutes les femmes que j'avais aimées avaient été d'anciennes criminelles, ou des malades, ou des lesbiennes, ou des fées, bref des créatures auprès desquelles j'avais vécu comme auprès d'étrangères en qui il fallait toujours que je trouvasse un point impénétrable. De ces femmes sur le corps desquelles tout à coup on découvre une marque, une cicatrice, un signe et à qui on demande : « Eh! qu'est-ce que cela? » Et alors elles rougissent et se troublent et vous supplient de ne pas les interroger plus avant : « Ah! si tu m'aimes, ne m'en demande pas plus long. — Mais c'est parce que je t'aime qu'il faut que je t'interroge jusqu'à plus soif. — Mais si je te livre mon secret, tout le charme va s'évanouir et tu me perdras. — Mais te posséder seulement ainsi, de cette façon qui n'est pas totale, c'est plus douloureux encore que de te perdre, et ce que je

poursuis justement, c'est ta perte, et ma perte avec ta perte. » Et dans mes rêves reparaissaient des animaux que j'avais aimés dans les jardins et les campagnes de mon enfance : un chien, une biche, et dont l'air secret et les caprices m'avaient torturé. Je les voyais plus capricieux encore qu'autrefois, ne cédant à mes caresses qu'avec des coquetteries infinies, puis s'échappant pour courir dans l'herbe et opposant à mes appels la plus sauvage indifférence. Un génie exotique et réfractaire habitait ces bêtes charmantes, pareil à ce cruel génie qui entraîne les femmes hors de nos atteintes et les font se retrouver entre elles à des assemblées, des cérémonies, des mystères qui nous demeurent interdits. « Mais, me disait Paola, rien de moi ne vous est interdit. Si vous le voulez, vous pouvez connaître Camille, l'aimer, recueillir ses conseils. Voyez : mes amis sont heureux de participer à l'affection qui nous unit, lui et moi. Elle ne leur cause aucun déplaisir. Au contraire ils ne lui demandent que des bienfaits. Si vous y consentiez, Camille vous aiderait dans vos travaux sur la peinture. Peut-être vous indiquerait-il une église ou un palais où se trouve un Carpaccio inconnu, et vous rentreriez couvert de gloire dans votre patrie. Eh! pourquoi Camille ne ferait-il pas cela pour vous? C'est votre compatriote enfin! » Au bout de trois séances, j'avais résolu de ne plus me rendre aux séances de spiritisme. Paola m'en faisait reproche. « Revenez! suppliait-elle. Vous faites de la peine à ces braves gens... Et à moi aussi... » ajoutait-elle en baissant la voix. Mais je ne pouvais me résoudre à la revoir dans cet état d'automatisme et d'assujettissement, la voix assourdie, les yeux égarés, et ses adorables mains, les seules mains de tout Venise qui ne me fussent pas étrangères accomplissant, blanches, innocentes et nues, des gestes stupides.

Plus je résistais aux propos et aux vœux de Paola, plus je les discutais, plus je les blasphémais, et plus je sentais que je lui devenais odieux, mais il m'était impossible de ne pas m'enfoncer toujours plus avant dans ces fondrières. Mes visites à la claire boutique des Procuraties étaient désormais pour Paloa autant d'outrages. Adossée à un coin de vitrine ou de comptoir, elle m'écoutait, les joues en feu, le regard chargé de haine, puis me quittait brusquement pour servir un client,

les mains tremblantes, un sourire crispé au coin des lèvres. Les photographies des chefs-d'œuvre de l'école vénitienne la regardaient aller et venir, toute contractée, toute composée, puis elle revenait à moi et à notre querelle. Je la quittais sur le mot le plus dur et le plus désespéré. Et je tombais dans un étonnement vertigineux à voir les gens se promener tranquillement sous les galeries et sur la Piazza, prendre des glaces, lire les journaux. Je pensais aux architectes, aux médecins, aux hommes politiques et je me disais : « Mais enfin, parmi ces gens, il en est bien un qui a découvert, ce matin même, que sa maîtresse le trompait, il en est bien un qui souffre à cause d'une femme et s'en va à ses affaires, le cœur broyé, et doit pourtant faire bonne mine à tout le monde, causer avec ses malades, avec ses clients, leur parler du beau temps et des vacances prochaines! Peut-être celui-là est-il un homme public, très célèbre et dont on voit le portrait dans les journaux à cause du discours qu'il vient de prononcer dans une circonstance difficile et combattue. Et une fois le discours achevé, parmi les applaudissements et les cris, la pensée poignante lui est revenue d'une femme qui s'appelle peut-être Paola, elle aussi. » Alors j'essayais de retourner à mon Carpaccio. J'allais revoir l'histoire de Sainte Ursule, la physionomie grave et paisible des ambassadeurs d'Angleterre et tous ces Vénitiens attachés à leur Venise, le même Venise où, à présent, je promenais mon obsession. « O Vittore! m'écriais-je, ne feras-tu rien contre cet esprit du mal, ce Camille affreux que je ne peux m'arracher de l'imagination? Suscite hors de leur toile tous ces honnêtes gentilshommes, fais-leur chasser l'étranger! Ils sont chez eux, ils sont heureux, ils ont tous les droits. Ils doivent venir à mon secours, car je suis leur ami, je les connais, je sais que d'eux au moins je n'ai rien à craindre. Et si c'était eux que j'avais rencontrés dans le cœur de Paola, je les aurais gentiment salués et nous aurions échangé des paroles familières. Tiens, c'est vous? Vous connaissez Paola? Charmante fille, n'est-ce pas? Ah! nous l'aimons beaucoup. Cela me fait plaisir, continuez. » Ainsi un jour dis-je à Paola :

— Chère Paola, si vous étiez inspirée par Vittore Carpaccio, je n'aurais rien à dire. Mais Camille Desmoulins!

— J'aime beaucoup Carpaccio, — me répondit Paola. —

Mais on ne choisit pas. Je n'ai appelé personne : c'est Camille Desmoulins qui est venu, et non Carpaccio. Que voulez-vous que j'y fasse?

— Je veux que vous cessiez ces pratiques. Elles détruisent votre santé, elles vous détruisent tout entière, elles vous arrachent à moi. Car je vous aime et je vous veux à moi, Paola!

— Si vous m'aimiez comme vous le dites, vous aimeriez aussi Camille.

— Aimer Camille! — m'exclamai-je en levant les bras au ciel.

Paola me regardait, de son regard droit et vaste, un regard d'enfant, un regard de biche, — une de ces biches qui figurent dans les vies de saints, qui jouent dans une action sacrée un rôle très important et à quoi elles ne comprennent rien, naturellement! Elle ne sont que des instruments, des symboles, et pourtant elles ont un tel regard, une grâce si merveilleuse! Mais, encore un coup, ce ne sont que des biches. Et tout à coup, hop! elles vous glissent entre les mains et vont se poster sur un rocher, comme des imbéciles! Car il faut être imbécile pour se poster sur des rochers. Ou bien il faut être une biche, rien qu'une biche.

L'été vint, et Venise, lisse et succulente, glissa vers une chaleur molle, épaisse et poisseuse. La nuit, elle bourdonnait d'étoiles et de moustiques. Les sérénades battaient leur plein. Un soir je retournai à la séance de spiritisme. On étouffait dans le salon de l'avocat, et tous ces messieurs spirites s'étaient mis en manche de chemise. Les femmes, jeunes et vieilles, portaient des robes de mousseline à pois et découvraient des bras maigres et mats. Les diamants des bagues étincelaient, les piailleries résonnaient, et Camille débitait des sottises si prétentieuses et si grotesques que je dus me boucher les oreilles, Et surtout fermer les yeux pour ne pas voir Paola s'absorber dans son sommeil, disparaître avec volupté, se rouler dans son vice avec une passion d'autant plus vive qu'elle me savait là et qu'elle s'offrait en spectacle à moi, à moi, son ennemi! Elle était plus belle que jamais, si pure, si délicate au milieu de ces perruches, si attirante que je me sentais prêt à céder. Je me prenais à préparer le discours suivant que je comptais lui réciter le lendemain matin, dans sa boutique : « Eh bien, Paola,

puisque vous ne pouvez vous passer de Camille, je consens à le garder avec nous dans notre intimité, dans notre ménage. Je vais vous épouser, et vous pourrez continuer à vous entretenir avec Camille, mais à une condition : nous serons seuls, désormais, vous et moi à faire tourner les tables. Nous ferons cela chez nous, sans témoins. Personne ne saura que vous êtes médium et que vous avez des relations avec ce Camille. Ainsi Camille sera l'ami de la maison, notre ami, mon ami à moi aussi. Mais personne ne connaîtra ce partage, personne ne connaîtra mon déshonneur, si déshonneur il y a dans ces ménages à trois où le troisième est un mort. » Ainsi fait-on, n'est-ce pas, avec une femme opiomane : on installe une fumerie chez soi et on lui défend d'aller chez les autres, là où l'on sait qu'elle s'étendra sur des divans et que, à travers leur béatitude, des coreligionnaires, des complices pourront la contempler, qui s'abandonne. Telle était la solution à laquelle je m'étais arrêté ce soir-là, mais j'étais ivre. Ivre de jalousie, d'impuissance, de désespoir : et dans ces moments-là on choisit l'éventualité la plus impossible, et on s'y arrête, et on lui prête une réalité formidable. Le matin venu je rejetai avec dégoût l'idée de cette défaite et de ce marché. Moi, accepter de vivre avec Paola et ce Camille en tiers? Pendant que nous serions à table, dans notre claire salle à manger, dans je ne sais quel pays clair, plus clair encore que Venise, et tandis que je regarderais Paola assise en face de moi et mangeant des fraises à la crème, tout à coup son regard deviendrait fixe et son assiette se mettrait à danser : Camille! Camille ferait irruption parmi nous pour raconter des balivernes. Et elle, alors, oubliant ses fraises, désertant notre dînette, me laissant planté là comme un invité indésirable, elle se mettrait à voguer à travers les espaces sidéraux, toute palpitante, toute tendue aux révélations de ce farceur! Un joli destin pour moi, vraiment!

Non, ce n'était point par la soumission que je pouvais résoudre mon mal. Ce qu'il fallait, au contraire, c'était me sauver. Mais, pour me sauver, je n'attendais plus qu'une de ces péripéties absurdes qui surviennent à la fin des histoires : l'entrée des troupes françaises à Venise, par exemple. Ou l'intervention soudaine d'un prêtre très savant et très bizarre qui exorciserait Paola et me la rendrait ou qui me

délivrerait d'elle. Car une princesse d'un des palais du Grand Canal, devenue amoureuse de moi, lui aurait inspiré cette tâche salutaire. Ou bien encore Carpaccio pourrait m'apparaître en rêve, suivi de tous ses personnages, y compris saint Georges, vainqueur du dragon. Et au nom de la critique d'art et au nom de la beauté et de la science imperturbables, cette troupe d'immortels me conjurait d'abandonner la vilaine petite employée de magasin qui ruinait mon repos et de revenir aux âpres et fortes joies de la recherche intellectuelle. J'étais là, à Venise, pour regarder les photographies, les seules photographies, toutes pures et abstraites, dégagées de la main douce qui me les montrait, de la voix étrange qui me les nommait et des soirées bouffonnes, insensées, atroces où j'étais allé me perdre au bout de cette main et de cette voix. Car la main et la voix étaient les plus menteuses des comédiennes. Et après avoir fait semblant de n'appartenir qu'au service des très saintes photographies elles s'en allaient, l'une faire tourner un guéridon, l'autre se faire le truchement d'un fantôme. Et en réalité, c'est alors qu'elles trouvaient leur véritable emploi. Carpaccio leur était bien indifférent : c'était le guéridon, c'était le fantôme qu'elles aimaient! Et quel fantôme, et quel guéridon! Un dérisoire fantôme, un guéridon de bazar, du goût le plus détestable!

Tels étaient les discours que, dans mon délire, je me tenais à moi-même, et cependant la situation ne changeait pas, empirait même. Paola s'obstinait toujours davantage dans ses relations avec Camille Desmoulins. Et ce vampire étendait en elle ses ravages, si bien que la transe, à présent, la saisissait en dehors des séances, à n'importe quel moment de la journée, et jusque dans la boutique. Oui, pendant que nous causions, ou plutôt pendant que nous nous torturions derrière un comptoir, en feuilletant des albums de photographies, tout à coup le visage de Paola se transformait, ses doigts se mettaient à marquer les coups sur le rebord du comptoir, fébrilement, à une vitesse extraordinaire, comme les doigts d'une pianiste exécutant un trille prodigieusement brillant. « Chut! » faisait-elle comme je voulais protester. Et elle me rejetait loin de cette communication que je m'efforçais grossièrement de troubler. Elle souriait, elle prenait un air

extatique, elle hochait la tête, approuvant les conseils du bien-aimé, promettant de les suivre. Puis elle retombait sur la terre, dans la boutique, près de moi, avec une telle expression de désenchantement et de mélancolie que ma rage éclatait. Je sortais en claquant la porte.

Un soir, j'étais dans la chambre de ma pension, assis à ma fenêtre et contemplant les lumières des gondoles qui sillonnaient le Grand Canal. J'avais essayé de travailler à Carpaccio, mais il m'avait vite fallu rejeter mes fiches dans leur boîte. Alors j'avais ouvert ma fenêtre, que j'avais tenue fermée à cause des moustiques, j'avais éteint la lumière et je demeurais là, dans l'obscurité, sans pensée et sans courage. Tout à coup le téléphone, qui reliait ma chambre avec le bureau de la pension, résonna. Une dame, me dit-on, désirait me voir. Je priai qu'on la fasse monter. La porte s'ouvrit, Paola entra.

— Paola! — m'écriai-je. — Elle vint à moi, près de la fenêtre, et à la lueur de la nuit, je vis que son visage était bouleversé.

— O cher! — murmura-t-elle. — Un malheur vous menace, quelque chose d'épouvantable. Comment je le sais? Mais par Camille. Oh! ne riez pas, ne vous fâchez pas... Tout cela est si terrible! Voyez au contraire combien Camille est bon. Il n'a aucune rancune contre vous. C'est lui qui m'a chargée de vous prévenir, c'est lui qui m'a envoyée.

Elle se montrait si angoissée qu'une sorte de crainte, étrange et lointaine, commença de me saisir. Je lui pris les mains, je la fis s'asseoir près de moi sur le rebord de la fenêtre. Elle demeura un instant silencieuse, puis, timidement :

— Vous n'auriez pas une petite table, ou un objet léger?...

Il y avait, dans un coin, un guéridon chargé de livres et de notes sur Carpaccio. Je le débarrassai et le poussai vers Paola.

— Allez, — fis-je avec un soupir résigné.

Et je posai moi-même mes mains sur le guéridon, près des chères mains de Paola. Et nous restâmes là tous les deux, face à face, écoutant notre respiration, communiant en un baiser d'une espèce nouvelle, un baiser obscur et magnétique. Alors le guéridon se prit à vaciller et Camille apparut entre

nous deux. Je sentis qu'il était là, puissant, incompréhensible, lourd de tous les secrets qu'il possédait sur Paola et sur moi-même. Et je puis avouer que je frissonnai de terreur. Paola l'interrogeait, la voix trouble, haletante. Et sous ma main le guéridon se soulevait, répondait à coups précipités. Il s'agissait de moi. Camille parlait de moi. De ma mère, qui était tombée subitement malade, dangereusement malade. Je devais partir tout de suite.

— Partez! Partez demain matin! — soupira Paola, angoissée.

— Ah! — criai-je en repoussant du pied le guéridon qui fit entendre un craquement plaintif. — Ceci est une ruse pour me séparer de vous, Paola...

— Et si c'était vrai? — me répondit Paola. — Si votre mère était vraiment malade?

La sueur coulait sur mon front, mes mains tremblaient. Au fond de moi-même je savais que cela était vrai, que ma mère était sûrement tombée malade. Au fond de moi-même j'étais déjà résolu à partir le lendemain matin.

— Paola, — murmurai-je, — je vais vous raccompagner chez vous.

Nous descendîmes, et je hélai une gondole. Nous voguâmes lentement, par les canaux sombres et étouffants, sans rien nous dire. Lorsque nous fûmes arrivés, je tendis la main à Paola pour l'aider à sauter sur le quai et c'est alors que je lui dis :

— Je partirai demain.

— *Auguri!* — me dit-elle, — et sur ce souhait nous nous quittâmes. Je partis le lendemain matin. J'arrivai à Paris, j'y trouvai ma mère mourante. Camille ne m'avait pas trompé.

A présent, ma mère était morte, enterrée, tout était fini. Je pleurais seul, dans ma chambre, affalé dans un fauteuil, écrasé de fatigue et de chagrin. Autour de moi, mes valises éventrées laissaient se répandre sur le sol des photographies de Carpaccio, des fiches couvertes de mon écriture... Je regardais avec ahurissement ces reliques de mon existence vénitienne dépouillées de leur vertu, et je répétais machinalement, comme pour me remémorer nettement de quoi il pouvait s'agir : « Carpaccio?... Vittore Carpaccio?... » Mais Carpaccio

avait disparu. C'est sans doute Camille Desmoulins qui l'avait dévoré.

Et lui, Camille Desmoulins? Camille? Camille et Paola? A l'enterrement de ma mère, j'avais retrouvé une jeune femme de mes amies, que je n'avais pas revue depuis plusieurs années et qui avait eu la gentille pensée de m'apporter ses condoléances. Elle m'avait longuement serré la main, elle avait murmuré : « Il faut nous revoir... Promettez-moi de me téléphoner bientôt, lorsque vous serez un peu remis... » Certes je reverrais Angèle. Elle était jolie, intelligente et elle avait un mari spéculateur en grains, comme il en faut aux femmes que l'on aime, et non un esprit. Je me levai et me dirigeai vers la fenêtre. Je regardai cette rue banale de Paris, les taxis, les magasins, les employées de magasin, les simples petites employées de magasin. Je répétai : « Paola!... » Puis comme mes regards étaient retombés sur les fiches couvertes de hiéroglyphes et de renvois, je pensai que jamais mon travail sur Carpaccio ne verrait le jour, qu'il me faudrait me mettre le plus tôt possible à des recherches sur Holbein ou sur Roger van der Weyden. « Oui, pensai-je, Roger van der Weyden... Voilà une question intéressante, un mystère qu'on n'a pas encore éclairci. »

JEAN CASSOU

LE 36e BATAILLON DE TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS

AU BOIS DES JUIFS (15 JUILLET 1918)

14 juillet, huit heures du soir... le crépuscule assombrit lentement les hauts taillis sous lesquels se cachent les tentes basses du 36e bataillon de tirailleurs sénégalais, campé au cœur de la forêt de Villers-Cotterets.

Soudain, les 3e et 4e compagnies reçoivent l'ordre de plier bagages. Le bruit court qu'on va utiliser nos deux unités pour une attaque : coup de main, participation à une action de plus grande envergure? Comme toujours en pareil cas, nous nous perdons en conjectures assez anxieuses.

Nos compagnies se rassemblent en colonne par quatre dans le jour finissant et nous partons à travers les grands bois.

Cheminement lent, interminable... la nuit est heureusement claire. Nous peinons sous la charge supplémentaire de vivres et de grenades dont on nous a écrasés. J'éprouve cependant ce vague désir, déjà ressenti en montant aux attaques; désir de voir cette marche épuisante se prolonger éternellement car, je le sais! au bout de tout cela les véritables désagréments de l'existence vont commencer à moins de trop vite finir...

Pour l'instant, je suis tout à mon humble tâche. Il faut d'abord que je sauve des risques du Conseil de guerre mon camarade Pelurson, chef de la 2e demi-section de la 4e section de la 4e compagnie (je commande la 1re demi-section).

Le sergent Pelurson vient d'être rétrogradé pour ivrognerie habituelle et en quelque sorte permanente. Il tenait naturellement une biture colossale quand il a fallu se mettre en route. La bouche pleine de paroles pâteuses, il célèbre à la fois, la crainte des juridictions militaires, les bienfaits du vin, sa mélancolie de remonter en ligne sous de modestes galons de laine. Chacun de ses pas semble devoir être le dernier. Le vieux sergent Bambara, Tienguissi Diarrassouba, vétéran des troupes noires, a chargé le sac de l'ivrogne par-dessus le sien. J'ai pris son fusil. Le caporal Tiécoura Coulibaly, colosse hilare et si bon enfant, porte à moitié, par ses bretelles d'équipement l'alcoolique flageolant qui grogne obstinément : « Tu bluffes Coucourdan! »

Pelurson, ce très primitif arverne, éprouve quand il est ivre les plus terribles difficultés à prononcer les noms bambaras d'où transformation de Tiécoura Coulibaly en Coucourdan.

Notre colonne arrête parfois son lourd piétinement : autour de nous, c'est la nuit chaude et parfumée où circulent de rudes relents nègres. Des rossignols chantent éperdument dans les fourrés, tandis que quelque part dans l'ouest une batterie tonne... Une brusque salve de mitrailleuse nous serre le cœur; déjà si près des lignes!

Arrêt : court conciliabule entre nos officiers sur un talus proche. La lune éclaire un vallon où gît un village tragiquement éventré : Corcy. Une voie ferrée s'enfonce à travers ces ruines. Par delà un cimetière bouleversé, une vapeur monte au-dessus d'un marécage au travers duquel se faufile le ruisseau de la Savière. Plus loin, se profilant sur le ciel, une ligne de collines boisées.

— Paraît que c'est là-haut qu'on va s'expliquer? — questionne Pelurson maintenant dégrisé. — Tu sais, ce truc-là ne m'intéresse pas!

— Peut-être toi regagner ton galon sergent? — suggère Tiécoura encourageant.

— Tu parles d'un gars à bosseler! — fulmine Pelurson, — non mais Coucourdan, t'as des visions. Moi j'en ai marre de monter à la rifflette et de me tabasser avec les Fridolins!

Un vol ralenti de balles perdues passa en chantant dans les

arbres. Les officiers rejoignaient leurs sections. J'entendis le lieutenant Carbuccia de la 3e compagnie murmurer en passant près de moi :

« Nous allons à la boucherie! »

Nous y allions en effet; et il a vu plus d'horreur qu'il ne l'imaginait. En ce qui le concerne il mourut à l'aube du 15 juillet, aussi doucement et proprement qu'un combattant peut décemment l'espérer.

Déployés en formation d'assaut, nous fîmes un changement de direction à droite et pénétrâmes sous une haute futaie hachée par la mitraille.

L'écœurant parfum des sèves qui coulaient par mille blessures nous assaillit à la gorge, mêlé à un douceâtre relent de pourriture. Nous nous couchâmes en tirailleurs en attendant l'aube.

Il y avait devant nous, dans les ruines de Corcy, sur les lisières de la forêt et dans le marécage, à cent mètres à peine, un mince cordon du 167e de ligne réduit à quarante hommes par compagnie.

Ce régiment ainsi que les 168e et 169e R. I. (division des Loups) tenaient le secteur depuis près de cinquante jours après avoir arrêté l'ennemi aux abords de la forêt...

Des rafales d'obus se mirent à tomber devant notre ligne en brisant les branches. La plupart s'écrasaient en « foirant », ce qui indiquait un arrosage de gaz.

Mais le terrain plongeait devant nous et les vapeurs empoisonnées ne montaient pas jusqu'à notre position. Autour de moi retentit le bruit grêle des pelles-bêches : mes hommes commençaient à creuser des trous individuels.

Soudain des ordres passèrent à voix basse. Nous nous levâmes pour obliquer à gauche, en ligne d'escouade par un, laissant sur place la 3e compagnie. J'aurais aimé être fixé sur ce que nous allions faire, mais aucun renseignement ne vint de la part de nos chefs. Une seule chose certaine : nous allions attaquer à la pointe du jour. Coup de main, attaque d'une certaine ampleur avec d'autres éléments : l'angoisse de cet inconnu nous serrait à la gorge[1].

1. Ce n'est qu'arrivés sur le terrain conquis que nous connûmes ce qui s'était passé. L'opération avait été simplement menée par nos deux compagnies séné-

Nous descendîmes vers les ruines de Corcy après avoir pris nos formations d'assaut : la 1re et la 4e section en tête, les 2e et 3e en soutien.

Nous nous arrêtâmes un instant à côté du dernier petit poste. Un bleu du 167e, jailli de son trou, nous regarda avec ébahissement, puis s'exclama à voix basse :

« Radinez les copains! Venez voir les Pieds Noirs qui vont foncer dans le brouillard à la badigoince! »

Un sergent court et râblé que je devais revoir le surlendemain, débris humain sans jambes, couché dans un trou plein d'eau nous déclara : « Vous allez prendre le bois, mais vous ne le garderez pas : on va vous sonner trop dur! Vous êtes complètement en saillant chez les Boches et pas d'abri pour échapper au tir croisé des mitrailleuses. Et aussi comme artillerie, qu'est-ce qu'ils vont vous passer les frères! »

Sur ces réconfortantes paroles, nous nous remîmes en route. Nous franchîmes la ligne française. Nous fûmes dans le « no mans land », une petite prairie parsemée de pommiers.

Une rafale d'obus arriva en sifflant, je me jetai à terre tandis que des lames d'acier passaient au-dessus de nos têtes avec des plaintes d'agonisants. A cinq pas derrière moi, Mocktar Seck gisait immobile et Samba Diallo pleurait son bras en lambeaux. Je le menaçai à voix basse : ses gémissements allaient nous valoir une giclée de balles. Le pauvre diable se tut, mais je l'entendais haleter de souffrance.

D'autres rafales de 105 tapèrent derrière notre dos. Nous n'étions pas repérés. C'était simplement le salut du matin.

Nous pénétrâmes un instant dans un petit cimetière. Toutes les dalles culbutées à côté de leurs fosses montraient que l'endroit avait servi d'abri. Nous attendîmes anxieusement le signal de l'attaque, tandis que les projectiles nous cherchaient dans l'ombre.

J'avais rejoint dans une fosse le lieutenant de Girons, mon chef de section. Le capitaine Charpentier se dressa devant nous, calme, trapu, énergique, le bouc en bataille :

galaises accompagnées de quelques guides du 167e R. I. Il s'agissait d'améliorer notre front en prenant le Bois des Juifs, observatoire que les Allemands possédaient sur nos positions et qui, nous le sûmes plus tard, était à enlever à tout prix, pour mener à bien l'attaque du 18 juillet sur ce secteur de la bataille.

« Voilà votre objectif : la gauche de la pente boisée, en face. Vous allez partir à l'instant avec votre section. Vous pousserez jusqu'au bout du bois et vous vous établirez sur la lisière en gardant bien votre gauche, car vous serez en saillant chez l'ennemi. Vous conserverez votre liaison avec la droite...

Un obus le courba tandis qu'il nous disait d'une voix sourde :

« En avant! »

La compagnie s'était levée dans un discret cliquetis de baïonnettes.

Nous partîmes au pas accéléré : à deux cents mètres, de l'autre côté de la Savière, le Bois des Juifs se dressait contre le ciel dans la nuit finissante. Je considérai notre faible troupe, il me sembla que nous n'arriverions jamais à conquérir cette position d'une défense facile. Aucune artillerie, par surcroît, ne venait appuyer notre assaut.

Nous nous glissâmes à travers les buissons et les roseaux du marécage. En passant devant une sorte de carrière, ma section y jeta ses sacs. Il fallait nous alléger pour escalader les pentes que garnissait l'ennemi. Nous ne devions jamais les revoir, ces sacs qui contenaient toute notre fortune, car dans la soirée un obus les détruisit.

Nous franchîmes un pont de bois jeté sur la Savière et nous nous aplatîmes derrière un rideau de verdure. Devant nous, un pré, long couloir de trente mètres de large constituait le fond du vallon qui séparait le bois des Juifs des pentes boisées, au bas desquelles s'accrochaient les compagnies du 167e de ligne.

A ma droite, dans le silence, un coup de feu éclata, éveillant soudain une furieuse fusillade, et, au fond du petit pré tranquille qui me séparait des pentes à conquérir, une mitrailleuse tendit sa lame d'acier. Il n'y avait que trente mètres à franchir mais combien d'entre nous pourraient passer!

Je fis préparer une grenade à chacun de mes noirs : nous nous élançâmes entre deux rafales. Cinq tirailleurs s'effondrèrent sur leurs fusils, dont le caporal de ma 1re escouade, le bon géant Fadiala Keïta.

Je me trouvai avec trois hommes au pied du bois et me blottis contre un roncier. Une grenade tomba à mes pieds.

Je vis grésiller sa mèche, mais, déjà je déguerpissais car je l'avais entendu jeter. Ses éclats passèrent en miaulant autour de moi, tandis qu'un Sénégalais chancelait atteint au jarret.

Notre position était précaire, mais l'ennemi qui se tenait à vingt mètres et au-dessus de nous était tout occupé pour l'instant à tirer sur le reste de la compagnie qui franchissait le ruisseau avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Je vis Fadiala Keïta et deux tirailleurs se traîner en geignant sur les coudes dans le petit pré, les jambes brisées.

Le reste de ma section me rejoignit et nous nous précipitâmes à travers les taillis après avoir accablé de grenades l'endroit où paraissait se tenir l'élément de tranchée ennemi.

Un long hululement d'angoisse retentit devant nous parmi le tonnerre de nos projectiles. Nous arrivâmes devant un parapet de tranchée où gisait un boche, la cuisse arrachée, la face sanglante. Deux fantassins se tenaient au fond de leur trou, collés au sol du visage, de la poitrine, du ventre. D'autres feldgrau s'enfuyaient lourdement à trente mètres. Bobodo Ouidraogo, mon ordonnance, coureur athlétique, nous dépassa à longues enjambées, malgré son chargement de pourvoyeur de fusil-mitrailleur. Il émettait ce long cri aigu que tous les noirs poussent à l'exercice dans leurs charges à la baïonnette. Un Allemand buta dans une souche et Bobodo qui n'était plus qu'à deux pas s'affala sur lui comme un fauve. Nous les dépassâmes tandis qu'ils restaient là l'un et l'autre immobiles, haletants, le boche épouvanté comme la souris sous la griffe du chat, Bobodo tournant vers moi ses yeux de biche inoffensive.

— Lui pas connaît bien pas de gymnastique! — nous cria-t-il!

— Toi qui connaîs trop bien! — lui répondis-je. — Tout à l'heure, toi laisser lui fout le camp en arrière, toi rejoindre ton section!

Déployés en tirailleurs, nous avancions : à notre droite s'alignait toute la 3e compagnie, je remarquai seulement qu'aucune artillerie ne nous appuyait. Peut-être était-ce mieux ainsi : l'effet de surprise avait réussi. Nous n'avions pour ainsi dire, rencontré aucune résistance. Mais déjà, des

lignes allemandes, toute une farandole de fusées montait dans le ciel réclamant le barrage.

Brusquement, un monde de féroces sifflements nous enveloppa, deux ou trois mitrailleuses se réveillaient dans un vacarme assourdissant.

Le lieutenant Carbuccia de la 3e compagnie à côté de qui je cheminais momentanément, s'assit sur une corde de bois et me dit avec un sourire un peu inquiet : « Je crois que je suis blessé au ventre : pas grand'chose! » Il blanchit et s'effondra; mort!

Nous nous étions tous collés au sol; le bois était dense, garni de grands et beaux fûts, malgré la coupe qui avait eu lieu l'année précédente. En effet, les bas taillis avaient tout juste un an et nombre de stères de chauffage restaient encore sur le terrain.

Je vis passer près de moi, un des éclaireurs volontaires du 167e R. I. qui avait guidé la 3e compagnie dans son attaque. Il allait, titubant en aveugle, les mains tendues, le cuir chevelu complètement arraché et pendant sur son cou avec une partie de ses joues. Il descendait vers l'arrière sans une plainte, hallucinant d'horreur!

Nous repartîmes de l'avant, nous coulant d'arbre en arbre. Bakary Keïta, mon meilleur fusil-mitrailleur, s'affala soudain sur une souche, l'air las, indifférent. Je vis un mince filet de sang couler de sa poitrine. Il était traversé de part en part.

— Pose équipement et pars en arrière, — lui criai-je. Il jeta sur moi ses yeux sombres.

— Moi foutu! Moi content gagner grand repos avec camarades!

Le bois semblait vide, mais sur nous commençaient à pleuvoir obus et torpilles, tandis que la rage des mitrailleuses ne se calmait pas. L'ennemi balayait la futaie en aveugle, cependant son tir était meurtrier, car les abris faisaient défaut. Il n'y avait guère que les gros arbres et ces stères de bois facilement traversés par les balles pour nous dissimuler.

A ma gauche, parallèlement à la direction où nous progressions s'étendait le petit ravin herbeux. Sur l'autre versant boisé, des hommes bougèrent. Nous ignorions où passait

exactement la ligne française et le cœur nous battit d'espérance à la pensée que nous avions là, pas très loin, des poilus du 167e R. I. Une rafale de balles venant de cette direction cingla les branches : elle coucha à trois pas H. de Girons. Ces êtres étaient donc des boches! Par bonheur, je pus défiler avec les hommes qui m'entouraient derrière une légère levée de terre. Il y avait là de petits abris creusés par les Allemands, nous nous y jetâmes.

A quelques pas, le pauvre Girons, mon compagnon de deux ans de guerre déjà, se tordait, le corps parfois brusquement dressé en arc. Je vis l'irréparable déchirement de cette face si familière de jovial compagnon. A côté de moi, Maïssa Babou, son ordonnance, contemplait cette agonie, naïf, interdit. Les balles cinglaient le sol autour du mourant; soudain un projectile miséricordieux l'acheva.

Plus loin, Bobodo Ouidraogo, agonisait, allongé dans la position du tireur couché. Le brave garçon nous avait rejoint après la capture de son prisonnier. Mon cœur se serra en voyant mourir ce bon serviteur, d'une humeur toujours égale et qui avait pour moi une affection touchante.

L'artillerie balayait sévèrement le bois; son tir se fit soudain plus dense sur le secteur que j'occupais. Je me jetai un instant avec Tétrel, mon caporal sapeur, dans un trou carré de cinq mètres de côté, creusé par l'ennemi pour je ne sais quel usage. Je remarquai que Tétrel, solide paysan normand, seul de nous tous, n'avait pas quitté son sac sur lequel s'accumulaient des outils de pionnier. Autour de nous, les obus arrivaient par rafales écrasant les branches; des cailloux retombèrent en tintant sur nos casques. Une odeur de poudre allemande, de feuilles écrasées et de terre retournée baignait le brouillard de fumée dense qui nous environnait.

— Ces gars-là ont juré de nous amocher — hurla Tétrel. — Et nos artiflots, qu'est-ce qu'ils foutent, ils roupillent!

— Mon vieux, ce trou-là doit être un repère, mettons les voiles.

Un 155 précédé de sa puissante foulée s'était écrasé au bord de notre abri, nous recouvrant de terre. Je fis faire à mes hommes cinquante mètres en avant. La fumée était devenue si dense qu'il était impossible de voir ce qui se pas-

sait à soixante pas. Je n'apercevais plus les autres sections à ma droite. Je me demandai avec inquiétude où leur ligne passait : il ne fallait pas que l'ennemi s'infiltrât derrière notre dos pour nous cueillir.

Je confiai mes musettes à Tétrel pour m'alléger et je criai à mes noirs que j'allais me rendre compte de la position du reste de la compagnie de façon à reprendre la liaison avec elle.

Je partis en avant, tout en obliquant sur ma droite et je m'aperçus que cent mètres à peine nous séparaient de la limite du bois. Plus loin s'étendaient des champs de blé mûr que je devinais confusément.

Soudain, à la lisière de la futaie, j'aperçus des fantassins. Ils se glissaient derrière les hêtres... A mes pieds, une voix implorante me fit tressaillir...

— Toi pas aller plus loin, sarsent, tout le monde lui parti!

Je vis un sergent noir de la 3e compagnie qui se dissimulait sous un petit chêne fracassé. Il tendit vers moi ses deux bras :

— Sersent, toi emmener moi, moi deux zambes y a cassé!

— Oui, camarade, moi venir chercher toi, tout à l'heure avec tirailleurs, toi trop lourd pour moi!

Le blessé était un pesant colosse d'un mètre quatre-vingt-dix et c'était à peine si j'aurais pu le soulever.

— A tout à l'heure, mon vieux! — répétais-je. — Je voyais toujours là-bas, cinq ou six hommes qui s'agitaient. Ils n'avaient pas de capote et, je ne sais comment, l'idée absurde me vint que ce devaient être des chasseurs à pied. Je n'en avais pourtant pas vu dans le secteur.

J'avançai avec précaution, malgré les objurgations du sergent qui m'annonçait que j'allais me jeter dans les boches. Tout à coup, à travers la fumée je distinguai le lourd casque allemand, que leurs possesseurs avaient garni de feuilles vertes pour être moins visibles. J'étais à quarante pas; l'ennemi m'aperçut au même moment et j'entendis une rauque exclamation. Je me sauvai à une vitesse folle, tandis qu'une volée de balles ricochait autour de moi. Je passai en trombe devant le malheureux sergent noir : mes yeux croisèrent son regard plein de désespoir. Je me retrouvai au milieu de ma section où je contai haletant ma mésaventure.

Je laissai une escouade sous les ordres de Pelurson pour surveiller le versant du bois et, obliquant à droite dans le taillis, je retrouvai la liaison avec le reste de la compagnie. Nous commençâmes à organiser notre défense, aménageant péniblement des trous individuels dans les entonnoirs d'obus et parmi les stères de bois.

Avec une obstination rageuse, les mitrailleuses fouillaient notre position. De grosses torpilles froissaient violemment le feuillage avant d'ébranler le sol sous leurs explosions. Autour de nous, des débris jaillissaient dans de noirs nuages.

Huit heures... devant notre ligne, de longs sifflements retentirent. Ce son humain dans le cataclysme où seul régnait le cri du métal me serra le cœur... On entendit alors une clameur : « Forwaerts! Forwaerts! » Toute une ligne d'Allemands s'élançaient sur nous.

— Zut! si c'est comme ça, je ne joue plus, — déclara à côté de moi le Rouge-gorge; — et si le capitaine me demandait mon avis, je te lui dirais : « Mettons les voiles! »

Ce disant, il avait dressé son fusil mitrailleur sur une corde et commençait à tirer. Sur toute notre ligne retentit une fusillade, grêle d'abord, puis de plus en plus vigoureuse. Les V. B. se mirent à distribuer follement leurs petits obus qui rebondissaient de fût en fût avant d'éclater. Nous vîmes des assaillants buter et tomber, le nez en avant. Allions-nous arrêter l'ennemi qui progressait malgré ses pertes? Une voix vigoureuse, celle du capitaine Charpentier lança à travers le vacarme.

— En avant, coupe-coupe!

Le commandement vola de bouche en bouche sur toute la ligne. Les guermas de ma section aussitôt s'élancèrent avec des hurlements aigus. A ma droite, je vis partir les lieutenants Baïdi Diallo et Abdul Kahn, suivis d'une dizaine d'hommes. Ils n'avaient pas fait vingt pas que les Allemands pris de panique, opéraient une retraite précipitée. Notre contre-attaque n'avait été menée cependant que par un petit nombre de tirailleurs. Beaucoup d'entre eux étaient restés sur place, prostrés par la peur, abrutis par la fatigue; enfin, les fusils-mitrailleurs n'avaient pas quitté leurs armes, non plus que les tireurs de V. B.

Nous ne continuâmes pas la poursuite, d'autant plus que quelques maladroits affolés, parmi ceux qui étaient restés sur place, nous envoyaient des balles dans le dos. Nous passâmes devant un Allemand qui gisait sur les reins, la face sanglante, le crâne fendu, reniflant atrocement. J'eus un instant l'intention d'aller chercher le sergent noir aux jambes cassées. C'était un Malinké et deux hommes de sa race se tenaient à côté de moi. Nous partîmes en nous baissant dans la direction où il gisait. Nous n'avions pas fait dix pas qu'un des tirailleurs recevait une balle dans le côté. Je dus le ramener aidé de son camarade; il ne fallait plus songer à sauver le malheureux sous-officier noir. Nous trouvâmes derrière une souche un Allemand immobile, râlant, son paquet de pansement à moitié déroulé, dans une de ses mains crispées. Il n'ouvrit même pas les yeux à notre passage.

Je vis de loin, dans une éclaircie, le vieux légionnaire alsacien Aberkorn, vétéran du bataillon, sergent à la 3e compagnie : dressé de toute sa hauteur il envoyait des coups de fusil à travers les arbres, invectivant l'ennemi en petit nègre pour émoustiller ses tirailleurs. On entendait à travers le tumulte du combat.

« Dimi-tour bande dé cochons malades! Salopards! Fout moi le camp sauvages! Kakala! forobo soli! etc., etc... »

Allongés sur l'humus, près de nos trous individuels, nous éprouvâmes l'orgueil d'avoir mis en fuite l'ennemi. « Alors Tiécoura, t'as-vu si les Fridolins se sont déguisés en courant d'air! » disait Tétrel au caporal noir étendu près de lui. Les plaintes de nos blessés se répondaient au long de notre position.

J'appris que le lieutenant commandant notre 2e section avait été tué, alors qu'il tirait debout derrière un chêne d'une épaisseur insuffisante pour le protéger. Follenfant, sergent à sa section, me suggéra qu'un tirailleur avait pu se venger de lui à la faveur du désordre de l'attaque. Il était dur et antipathique, mais cependant la chose me parut incroyable.

Notre répit, hélas, ne dura pas. Les obus commencèrent à pleuvoir. Une rumeur se propagea : « Alerte aux gaz! »

Nous plaçâmes nos masques et ce fut pour nous l'enfer contemplé derrière une plaque obscure de mica. La mort nous

environna sous nos étouffantes cagoules de pénitents. A chaque instant, un obus éclatait dans un écroulement de tombereau de ferrailles accompagné d'une vertigineuse vibration d'élytres de métal. Les projectiles à gaz nous enveloppèrent d'un dense brouillard, au travers duquel erraient les vagissements de nouveau-nés des blessés, étouffés sous leurs masques. Un tirailleur se jeta à côté de mon trou, cherchant de l'épaule à m'en déloger; mais aussitôt ses forces décrurent, il arracha son masque pour respirer. J'entendis le grondement râlant d'une plaie de poitrine; il s'allongea près de moi et mourut, griffant le sol de ses ongles.

Haut dans le ciel, les 210 passaient avec de puissantes foulées pour s'écraser derrière nos positions sur Corcy.

D'autres obus à trajectoire tendue fonçaient pendant cent mètres à travers la cime des arbres, avec la fureur tumultueuse d'un rapide traversant une gare. Parfois un arbre entier se couchait dans un fracas gigantesque et des paquets de branches montaient lourdement dans le ciel. Une soif atroce nous sécha le gosier, mais dès que nous soulevions nos masques dans l'espoir fou de respirer un peu d'air frais, une brûlante, une écœurante odeur de fumée empoisonnée et de sèves écrasées nous emplissait la bouche. Nous baignions dans une mer d'ypérite et de chlore. Vers midi, le bombardement sans cesser de faire rage sur l'arrière, s'arrêta sur notre secteur. Le tragique sifflement retentit à nouveau du fond des lignes allemandes. Des ombres se glissèrent dans les vagues de fumée.

Je pointai vers le ciel mon pistolet de signalisation et trois feux blancs montèrent, réclamant le barrage. Sur toute notre position, le même signal jeta ses fleurs étincelantes au-dessus des feuillages. Le Rouge-gorge sortit de son trou et arracha son masque : « V'là le guignol qui recommence! » me cria-t-il. Il reprit derrière sa vieille souche, sa position dangereuse, mais qui lui avait si bien réussi. Aussitôt son arme claqua d'un son net et clair. Il jura contre Samba Taraoré qui ne lui passait pas ses chargeurs assez vite. Nous avions tous enlevé nos masques, car nous ne voulions pas mourir dans la nuit, sans nous défendre. Une fusillade frénétique retentit sur notre position. J'avais accumulé à mes pieds un petit tas d'obus

V. B. et, armé d'un tromblon, je commençai à les distribuer à travers les arbres.

Cependant, nous attendions avec une sorte de ferveur ardente les claquantes rafales des 75 sur l'attaque ennemie. Hélas! notre artillerie se tut obstinément; seuls quatre coups de 105 s'écrasèrent à cent cinquante mètres devant notre ligne.

Je vis Baïdi Diallo, notre ancien adjudant, sous-lieutenant depuis trois jours, passer lentement au long des groupes de tirailleurs. Il allait dédaigneux, invulnérable, tantôt coléreux et tantôt indulgent, abaissant un fusil de sa canne, soulevant un derrière du pied. Il saisit un lebel et, vigoureusement campé sur ses jambes, se mit à tirer. Il y eut soudain à sa place, un monstrueux nuage noir, comme si un sac de suie eût éclaté sur lui. Ce fut comme un enlèvement, une destruction fulgurante. On ne revit plus jamais le nommé Baïdi Diallo, fils de chef Toucouleur, nommé la veille sous-lieutenant après quinze ans de loyaux services et aimé de toute sa compagnie.

L'ardeur des Allemands avait vite molli en voyant que nous étions décidés à défendre notre position. Leur attaque se borna à une simple démonstration en avant de nos lignes. Nos yeux brûlés cherchèrent en vain leurs silhouettes soudain évanouies à travers la fumée, au long des arbres. Tout était brusquement rentré dans l'ordre. Nous suffoquions, nos paupières ruisselaient de larmes; je criai à mes voisins de remettre leurs masques, mais il était encore plus pénible de les garder. Par bonheur un vent violent s'était levé, chassant sur les Boches les vapeurs empoisonnées : l'atmosphère s'épura.

Les obus se remirent à pleuvoir sur nous et derrière notre dos, sur Corcy et dans les marais de la Savière. Les Allemands devaient tirer sur les ruines du village avec du 88 car la trajectoire des projectiles était très tendue. Ils passaient par groupes à travers les cimes feuillues des chênes dans une clameur d'ouragan et un fracas formidable de branches cassées, dominée parfois par un éclatement. Nous apercevions en nous retournant, la vallée où Corcy semblait bouillir comme une cuve, sous des tourbillons de fumées blanches et jaunes.

Un bruit courut d'homme en homme : le lieutenant Rieu, commandant la 1re section, était grièvement blessé : deux tirailleurs venaient de le traîner vers l'arrière.

Il y eut une accalmie vers les quinze heures. Nous mourions de soif, mais depuis longtemps notre provision d'eau était épuisée. Nous ne pouvions toucher à nos vivres : la senteur écœurante de la poudre, de l'ypérite, des sèves ruisselant des arbres fauchés nous soulevait le cœur. Je commandai à deux tirailleurs de récolter les bidons et d'aller les remplir à l'arrière dans les marais.

Je me mis à parcourir le front de ma compagnie pour me rendre compte de la situation. Nous venions d'éprouver de grosses pertes. Le sous-lieutenant Abdul Kahn, appartenant à notre voisine la 3e compagnie, autrefois sergent à ma section, était mort en galvanisant ses hommes, lors de la deuxième contre-attaque. Nommé officier quelques jours auparavant, en même temps que Baïdi Diallo, jamais ce noir splendide ne connaîtrait le naïf bonheur de promener ses magnifiques bottes jaunes entre les cases du village natal. Je cherchai l'endroit où Baïdi Diallo s'était évanoui dans l'éclatement d'une grosse torpille. Je ne découvris qu'un trou noirci au bord duquel traînait son prestigieux gri-gri des jours d'attaque; la queue de vache qu'il attachait à son poignet au moment des coups durs. Il connaissait la vanité de ce fétiche, mais ses hommes le croyaient invulnérable quand il l'arborait. Il ne manquait donc jamais de le mettre en évidence pour augmenter leur confiance en lui. Maintenant, cette chose gisait mutilée, dérisoire, symbole de la vanité des amulettes africaines. Non loin de là, Mocktar Seck et Kediouf Diouf se tenaient consternés, la poitrine chargée des scapulaires de cuir dont ils sentaient désormais la faiblesse devant tant de dangers. A côté d'eux gisait mort, un de nos Européens. Il était couché sur le nez, mais je reconnus Tétrel, à cause de son sac posé contre son cadavre. J'ai déjà dit que seul, il s'était encombré de ce pesant fardeau. Je me rappelai alors la scie qu'il nous chantait si souvent, sans se douter qu'elle contenait son destin :

Je vais casser ma pipe
Oui... adieu toute l'équipe!
Hé, les poteaux, faut défendre ce bois-là,
Ne vous dégonflez pas!
Foutez les Boches en bas!!!

Une partie de notre effectif était déjà mort ou hors de combat. Des hommes crispaient les paupières comme s'ils avaient du poivre dans les yeux. Tandis que je circulais, ployé en deux, une torpille éclata à quelques pas; elle blessa au ventre l'adjudant européen qui inspectait la situation comme moi.

Je me précipitai vers lui. Il était devenu blanc comme un suaire : « Qu'est-ce qu'ils m'ont mis les frères! » murmura-t-il. Il se plaignait doucement. Je l'étendis sur le dos et, pour être plus sûr d'une exécution rapide, j'allai querir moi-même des brancardiers. J'en trouvai deux, à cent cinquante mètres en arrière qui revenaient du poste de secours. Je vis avec plaisir que notre ligne de soutien était garnie par une compagnie du 167e R. I. qui avait franchi le marais et se tenait à la lisière du bois. Ma paire de brancardiers noirs était exténuée. J'eus grand mal à les traîner jusqu'à notre première ligne. L'adjudant était de plus en plus pâle. Je le chargeai avec des précautions infinies. Poussant des gémissements d'enfant, il me supplia de l'accompagner jusqu'aux deuxièmes positions, car il craignait que les brancardiers ne se débarrassent de lui dans le premier trou rencontré. Crainte fondée! ce petit homme rageur était antipathique aux tirailleurs qu'il traitait avec un dédain brutal. J'avais personnellement souffert de son despotisme, mais ce fut sans aucune pensée amère que je lui dis : « Vous avez raison mon adjudant! Sans moi, pas de brancardiers et sans ma présence, les brancardiers vous jetteraient à bas! » Nous passâmes avec le blessé devant un cadavre horrible en qui je reconnus avec stupeur P...

Le pauvre ami, mortellement blessé, s'était traîné là et y était resté. Il se trouvait déjà, effrayamment gonflé; les yeux jaillis des orbites, ternes, gros comme des œufs de poule; les lèvres noires. Je me détournai de l'affreuse contemplation de ce doux garçon qui avait, il y a quelques heures à peine, une mince figure, étrange, fragile, féminine et lassée. Je ne songeai pas à prendre ses papiers. Dans la nuit une torpille volatilisa son corps. Par la suite, P... fut officiellement compté comme disparu, malgré mon témoignage et celui de ses hommes.

A l'instant où je me retrouvai sur la ligne de mes tirailleurs, une mitraillette allemande entra en action. Elle était postée sur la pente boisée, dont le vallon herbeux nous séparait sur notre gauche. Les tirailleurs qui circulaient imprudemment se terrèrent aussitôt ou se cachèrent derrière des stères de bois. Ces derniers abris étaient hélas, précaires! Trois Yollofs, dont l'immense Sounkarou Diallo, furent atteints aux fesses, avec un ensemble curieux, car je les vis porter les mains en cet endroit de leur individu comme un seul homme. Les trois blessés se sauvèrent en bondissant comiquement à quatre pattes, comme d'énormes grenouilles. Je me surpris à rire stupidement, malgré le tragique de cette situation désespérée, malgré les balles qui frappaient un chêne à quelques pas de moi. Il fallait déloger cette mitraillette dont j'apercevais par intervalles les servants avec ma jumelle. Je rampai jusqu'auprès du Rouge-gorge, la forte tête, l'antimilitariste et l'antipatriote de la compagnie. Je lui passai les jumelles.

« Gaffe les Fridolins; ils sont mal abrités comme nous derrière des piles de bois; tâche de leur en coller une dans le portrait! »

Le Rouge-gorge avait une arme juste, par extraordinaire, car les fusils-mitrailleurs, en général, ne péchaient pas par excès de précision. Il était surtout excellent tireur. Il fit quelques pas à travers bois pour trouver une position favorable à son tir et se coucha à découvert avec, comme serveur le vieux sergent Tienguissi Diarrassouba toujours impassible. Il vida deux, trois, quatre chargeurs. Nous eûmes le plaisir de voir s'enfuir à travers les buissons, les servants de la mitraillette.

En rejoignant son abri, le Rouge-gorge fut étendu raide d'une balle dans la nuque. Ainsi finit celui qu'on appelait d'un doux nom d'oiseau, parce qu'il avait juré de casser la figure au premier qui le surnommerait Poil de Carotte ou le Rouquin. Le vieux Tienguissi eut la joue sillonnée par un coup de feu. Son sang coulait avec force. Il se contenta néanmoins du pansement que je lui fis et resta avec nous.

Je comptai les vides de la compagnie; les quatre chefs de section étaient morts ou hors de combat; je ne voyais pas le

capitaine, ni son fourrier ni son agent de liaison. Habituellement, notre chef circulait activement au milieu de nous, nous encourageant et nous dirigeant. Qu'était-il devenu? S'il était mort ou évacué, le commandement de la compagnie me revenait, avec sous mes ordres, comme cadres blancs, deux sergents plus jeunes en grade, Pelurson, deux pionniers, un caporal de la Réunion.

Je partis, en me courbant, à la recherche du capitaine et à force de fouiller le bois, je découvris un élément de tranchée qui contenait un abri léger. J'aperçus deux paires de jambes qui sortaient de celui-ci, et reconnus les bottes du lieutenant commandant notre voisine, la 3e compagnie.

— Où est le capitaine Charpentier? — criai-je.

La deuxième paire de bottes s'agita : c'était lui.

Je me trouvai en face des deux commandants de compagnie qui semblaient anéantis. Je résumai les pertes de la compagnie, dont les chefs de section et Baïdi Diallo. Un soupir échappa au capitaine :

« Nous sommes perdus! »

Cet homme si brave savait-il que son heure était venue? Il n'acceptait qu'avec accablement son destin, lui que j'avais vu toujours plein d'un sang-froid héroïque.

Sur notre tête passaient en trombe les obus qui allaient se fracasser sur Corcy, dont les ruines n'étaient qu'une éruption tonnante. A côté de nous, un Soussou de la 2e section gémissait, lamentablement brûlé par l'ypérite.

Il y avait peu de choses à tirer du capitaine; je continuai mon chemin jusqu'à la ligne de soutien du 167e R. I. Le bois était jalonné de morts; notre conquête était payée par tous ces tas noirs sur lesquels s'acharnaient les mouches coléreuses.

Le capitaine commandant la ligne de soutien et faisant fonction de chef du Nème bataillon, se tenait debout devant l'abri que ses pionniers venaient de lui creuser. Il m'apparut comme l'image du courage calme. Armé de sa jumelle, il inspectait le terrain, dédaigneux de l'enfer déchaîné autour de nous, sans paraître redouter une seconde que notre frêle rideau de Sénégalais ne fût emporté d'un instant à l'autre.

Je lui rendis compte de notre situation, à quatre-vingts

mètres environ de la lisière nord du bois. Je lui contai les deux tentatives allemandes brisées. Il en avait suivi les péripéties, prêt à contre-attaquer avec ses effectifs décimés par quarante jours de première ligne, si nous avions flanché. Je précisai nos pertes et lui fis part de nos faibles chances de tenir devant un assaut vigoureusement mené.

La consigne, me répondit-il, était de s'accrocher coûte que coûte, à cette position très importante pour le développement d'opérations futures. D'ailleurs en cas de nouvelles attaques, nous n'avions qu'à demander le barrage d'artillerie pour être supérieurement servis.

Cette affirmation était toute gratuite, car notre artillerie, qui voulait garder sa puissance secrète en vue de l'offensive du 18 juillet, restait obstinément muette. Au cours des terribles heures qui allaient s'écouler, nous allions maudire son silence, maudire la consigne qui nous obligeait à nous cramponner pour mourir, sur cette butte boisée dont l'importance stratégique nous échappait. Nous ne comprîmes que plus tard. Le bois des Juifs était pour l'ennemi un merveilleux observatoire, d'où il aurait découvert nos concentrations de troupes. Il fallait le lui interdire et, si notre artillerie se taisait pour l'instant, c'était afin de mieux se déchaîner trois jours plus tard.

Le capitaine Charpentier nous rejoignit : il avait toujours cet air accablé qui lui composait un visage nouveau. Il parla cependant, très calme, avec le commandant du secteur. Il me dit que maintenant, le commandement du 1er peloton de la compagnie me revenait. Follenfant prenait celui du second. Il affirma à son collègue qu'on pouvait compter sur moi pour maintenir la compagnie sur ses positions, au cas où lui-même serait mis hors de cause. Je fus fort touché de cette confiance. Je rejoignis ma ligne de tirailleurs : je ne devais plus jamais revoir le capitaine Charpentier qui avait été pendant deux ans mon chef bienveillant.

Le bombardement sur Corcy continuait et des obus à ypérite recommençaient à tomber à travers le bois. Je retrouvai au long des taillis, en gagnant ma place, tous les morts de l'attaque du matin et ceux qui, blessés, étaient tombés pour ne plus se relever, en se traînant vers l'arrière.

Un grand avion ennemi apparut à faible altitude. Il décri-

vait au-dessus de nous des cercles concentriques, cherchant manifestement à nous voir, à travers les arbres, clairsemés par endroits. Au lieu de nous tenir tranquilles, nous déchaînâmes sur lui le tir vain de nos lebels. Il descendit très bas, si bas que nous commençâmes à lui envoyer des V. B. Accomplissant une dernière boucle, il survola notre ligne en laissant choir sur nous des fusées de signalisation.

Alors une fois encore, l'artillerie allemande nous arrosa de tous ses feux. Des 105 fusants accoururent par troupes, plaquant sur le ciel leurs tonnants nuages noirs, fracassant les branches au-dessus de nos têtes. Les obus percutants soulevaient autour de nous un tourbillon de terre et de débris. Une pile de bois s'éparpilla avec fracas et une plainte horrible s'éleva, modulant l'expression d'une douleur surhumaine, à travers le tonnerre du métal déchaîné. Le petit caporal Modi Oouri Taraoré s'était traîné à quelques pas de moi, j'entendais le susurrement d'une plaie pulmonaire chanter par intervalles dans sa poitrine. Il tendit vers moi une figure constellée de sang et de terre, où se concentrait un espoir naïvement enfantin : « Sersent, dis l'infirmier, lui qui veni! » « Tout à l'heure! colle-toi dans un trou », lui criai-je. « Toi bien tranquille, toi gagné hôpital! » Je vis qu'avant cinq minutes ce ne serait plus qu'un cadavre.

Sur nos arrières le bataillon du 167e se faisait copieusement arroser. Soudain, Andarelli, l'agent de liaison du capitaine, se jeta dans mon trou. Il cria :

— Le vieux et le fourrier sont morts : un obus en plein dans notre sape. Je ne sais pas comment il m'a loupé!

Je répétai effondré :

— Charpentier mort!

— Oui, mon vieux : les deux jambes broyées! Il a crié : « Ma femme! Mes enfants! » puis s'est effondré raide. Disley est sorti avec moi : il me tendait à travers la fumée ses bras arrachés. Il me criait : « Idiot, serre-moi donc les coudes avec une bande, une courroie, sans ça je suis foutu! » Son sang ruisselait de ses manches en lambeaux. Tout d'un coup il est tombé le nez en avant!

— Ils vont attaquer une fois de plus, — dis-je : — Allons-nous tenir?

— Je m'en fous!

— Va demander au commandant du 167e d'envoyer une section pour soutenir notre gauche. Il n'y a plus personne. Les boches pourraient se glisser par là. Et reviens dis, vieux! Tu n'es pas de trop ici!

— Tu as parié de me faire bousiller! — grogna Andarelli en s'élançant à travers le barrage. Il revient quelques minutes après. Je vis sur la gauche une mince troupe de fantassins se glisser à travers les éclatements. C'était donc ça, la section demandée! — Je songeai aussitôt que le 167e avait des compagnies réduites à cinquante hommes et que, dans ce cas, une section en comprenait à peine dix. Et puis, plusieurs avaient pu déjà se faire démolir depuis quelques heures...

Je me glissai vers eux, tantôt à quatre pattes et tantôt sur le ventre :

— La situation n'a rien de champêtre, les copains!

— Ma vieille, si tu voyais ce qu'on se fait sonner en bas : on ne sera pas plus mal ici!

Je reconnus le petit sergent râblé qui m'avait interpellé la veille dans l'ombre.

— C'est la troisième fois que je grimpe ici, — continua-t-il, — et, d'après la tournure que prennent les événements, probablement la dernière!

A ce moment, de denses rafales de mitrailleuses se déchaînèrent. Les trilles d'un sifflet et des hurrahs sauvages furent hachés par le fracas de la mitraille. Le sang me reflua au cœur. Je me traînai vers le caporal guerma, Nouhoun Kaouri, le plus décidé des survivants.

— Attention, Nouhoun; si toi pas arrêter boches, nous foutus!

Mes pauvres tirailleurs s'étaient à demi redressés. Je voyais leurs faces grises de poussière, balafrées de sueur, anxieuses, résolues. Les grenadiers en bras de chemises attendaient. Nouhoun plein d'une sombre ardeur pointa son fusil-mitrailleur qui fut presque aussitôt enrayé. Il avait heureusement sous la main celui du « Rouge-gorge », gardé précieusement par lui en cas de nécessité.

J'entendis tout à coup sur la ligne tenue par ma compagnie quatre fusils-mitrailleurs en action. J'identifiais bien

l'arme du petit groupe du 167e mais je ne pouvais comprendre qui servait les autres, tous leurs tireurs étants morts ou blessés.

C'est alors que j'aperçus le vieux Tienguissi qui tirait, la figure enveloppée dans son pansement. Le petit Mamadou lui passait rapidement les chargeurs. Il me sembla que la quatrième arme automatique était servie par Andarelli.

Une troupe dense d'ennemis s'avançait à travers les arbres avec la volonté de nous anéantir. Une mitraillette maniée par l'un d'eux tout en marchant, nous déchira le tympan de sa brusque rafale. Le cri « Forwaerts, Forwaerts! » vola au long des fumées rousses, renaissant sans cesse à travers le fracas de la bataille. Je crus que c'était la fin. « Aux grenades! », hurlai-je. Notre faible ligne se dressa debout. Nous avions quelques lanceurs incomparables, Nouhoun Kaouri, Aldiouma Tyrissé, Tiemaba Kamé. Un barrage d'explosions sonna brutalement les arrivants à cinquante mètres. Les grenadiers boches n'arrivaient pas à portée du lancement. Quelques grenades à manche tombèrent à trente pas devant notre défense.

A ce moment, je vis Mamadou Fofana qui n'avait cessé de tirer debout contre un chêne, tomber sur les genoux en lâchant son fusil. Et je vis aussi le grand Tiécoura Coulibaly, le joyeux caporal qui tout à l'heure vociférait un furieux défi barbare en sabrant l'air de son coupe-coupe, vomir le sang à quatre pattes. Cependant la vague ennemie refluait vers ses positions de départ, laissant sur le terrain des morts et des blessés clamant leur détresse. La plainte des nôtres montait dans la fumée avec la leur.

Pelurson passa devant moi, un bras pendant, sanguinolent. Il était sans casque. Il se baissa pour prendre celui de Tiécoura qui avait achevé de mourir et reconnut soudain son ami noir.

« Pauvre vieux Coucourdan. Les vaches qui me l'ont bousillé! » gronda-t-il, et il s'éloigna vers l'arrière en jurant, refusant mon aide pour un pansement sommaire.

Je sentis peser sur moi une noire détresse. Mes chefs étaient morts : je restais seul pour commander les survivants de la compagnie avec, comme seconds, les sergents Follenfant et Florin, moins anciens en grade.

Le bombardement continuait à harceler nos arrières. Les minutes coulèrent avec une lenteur mortelle et sur nous pesait la crainte d'un nouvel assaut. Ma compagnie qui avait attaqué le matin avec cent quatre-vingts hommes et tous ses cadres complets comprenait maintenant à peine quarante combattants. Le crépuscule descendit lentement, tandis que quelques obusiers s'obstinaient à écraser le bois.

Je me glissai sur le front de la 3e compagnie : elle avait soutenu comme nous un rude assaut. Il lui restait deux officiers et un adjudant. Ses pertes étaient moins cruelles que les nôtres. Elle n'avait pas eu à subir le feu des mitrailleuses postées sur les pentes qui flanquaient notre gauche. Les tirailleurs avaient aussi trouvé quelques bons abris creusés en terre.

La nuit s'étendit, opaque. Nous entendions le départ et l'arrivée des projectiles qui s'acharnaient sur notre défense. Les minutes passèrent, emplies par la peur souveraine. Il me semblait que chacune de ces masses de fer que j'entendais descendre du ciel en hurlant, fût pour le trou où je me tassais contre le petit caporal réunionnais. Les lourds éclats de métal retombaient autour de nous avec des débris de branches.

Je parcourus encore le front de ma compagnie. Je n'avais pas de boussole, et, si je n'avais pas eu de points de repère, je me serais égaré au bout de dix pas : de trop grands vides existaient entre les groupes de tirailleurs. Mais j'avais tellement pris possession du terrain au cours de cette horrible journée que je me dirigeais malgré une obscurité d'encre.

Aucune section ne restait constituée. Follenfant avait pris le commandement de six survivants de la première. Florin veillait à la seconde avec les deux pionniers européens, deux bleus natifs de Puteaux, qui se comportaient fort bien pour leur baptême du feu. Tiécoura Diarrassouba se tenait à la troisième et Andarelli à la quatrième avec le jeune réunionnais.

Je demandai à Nouhoun Kaouri de garnir tous les chargeurs de fusils-mitrailleurs épars sur notre ligne et lui expliquai :

— Toi tirer tout le temps avec fusil-mitrailleur, partout sur front compagnie. Ca y en a manière pour « c....r » boche.

Comme ça, lui croire nous gagner renfort. Si toi pas faire ça, lui penser nous foutu, lui pas peur, lui attaquer, nous tous gagné prisonniers!

Nouhoun Kaouri fit signe à ses deux « petits frères » guerma, Amadou Yacouma et Maïssa Babou, qui restaient encore parmi les vivants. Tant que dura la nuit, ils se traînèrent, les vêtements en lambeaux, au long de notre faible ligne, de la 1re à la 4e section, envoyant à l'ennemi de brèves rafales. Les tirailleurs valides leur tendaient au passage, les chargeurs qu'ils venaient de garnir. Vers minuit, Maïssa Babou eut un bras traversé.

Entre deux éclatements de marmites, j'allais de Follenfant à Andarelli. A mon passage, des chuchotements montaient de l'ombre :

— C'est toi sersent?

— Oui, mon vieux!

— Alors, nous jamais gagner relève. Nous tous rester ici jusque y a mort complète!

— Nous relevé demain matin. Commandant 167e lui qui dire moi. Lui beaucoup content 4e compagnie, parce que boche, pas moyen passer!

— Nous très contents lui aussi, mais pourquoi canon français lui pas tirer?

— Grand chef toubab, lui seul qui connaît! — déclarais-je.

— Toujours quand nous envoyer fusée pour clamer barrage, canon français lui beaucoup tirer. Aujourd'hui rien! Ça trop mauvais!

Il y avait vingt-quatre heures que nous vivions sur cette butte boisée où l'acier était maître, brassant la matière humaine d'un rythme impitoyable, vingt-quatre heures que vous vivions dans la peur et le sang, parmi un monde féroce de fumées, de tonnerres et de sifflements.

Les obus continuaient à tomber autour de nous ou à fracasser les branches avant d'aller s'écraser sur Corcy.

L'aube lentement, commença à pâlir.

Je me recroquevillais dans un trou avec Andarelli. Il me racontait avec une obstination de maniaque qu'il voulait y laisser un bras, qu'il donnerait généreusement au moins tout un bras, pour ne plus revoir cela. Il évoquait avec ferveur les

étapes de l'évacuation, l'hôpital. Je l'écoutais; c'était toute la misère du fantassin, qui s'exprimait par la voix rude de ce Corse, tandis que la mort semblait s'annoncer pour nous deux, à chaque arrivée grondante de projectiles. Il y avait entre mes groupes de tirailleurs des vides de quarante mètres, gardés par des cadavres ou des agonisants achevant de râler. Le trou que j'occupais avec Andarelli était situé dans le fond du ravin séparant le bois des Juifs des pentes occupées par l'ennemi. Nous nous étions glissés à cet endroit pour éviter une surprise, craignant une infiltration à travers ce terrain inoccupé.

Soudain, il se passa une affreuse chose : les épaules d'Andarelli, contre lesquelles je me tassais se mirent à frémir convulsivement, tandis qu'il poussait une plainte pitoyable et brève. A quelques centimètres de mes yeux, je vis sa figure de centurion romain se dissoudre, fondre en une bouillie rouge, sous les coups d'une pioche invisible qui faisait gicler son sang et m'aveuglait de terre. En même temps, j'entendis le brutal claquement d'une mitrailleuse postée sur l'autre versant du vallon. Elle accomplisait sa besogne en aveugle, tiraillant sur notre ligne sans nous voir, car l'obscurité était encore épaisse. Nous nous trouvions sur la trajectoire de son tir. Notre trou était si peu profond que nos épaules en dépassaient les bords : les tireurs ennemis occupant sur la colline voisine une position légèrement dominante avaient tué mon compagnon sans s'en douter, comme un lièvre au gîte.

Ce meurtre à quelques lignes de ma figure me jeta dans une terreur panique. Je me dressai d'un bond : dans la même seconde, deux torpilles s'écrasèrent derrière mon dos, faisant hurler quelqu'un dans la nuit finissante. Une chose énorme ronfla en passant contre moi et faucha à quelques pas un baliveau. Je me mis à fuir en avant pour échapper à ces feux conjugués. Pendant soixante mètres peut-être, je courus à perdre haleine; soudain je butai et tombai lourdement.

Je restai là, haletant, allongé sans un mouvement pendant une minute. J'avais peine à retrouver mes esprits. Puis, une grande angoisse m'envahit. Combien de temps avais-je couru? Ne m'étais-je pas jeté tout près de l'ennemi, j'écoutai anxieux, cherchant à percevoir un murmure, un bruit

d'armes ou de pas, entre deux éclatements. Rien! J'allais repartir vers l'arrière ployé en deux, quand un craquement de bois mort me figea sur place.

A quelques pas, des hommes glissaient vers moi dans l'aube trouble. Je comptai huit Allemands. Ils avançaient dans une direction parallèle à notre front. En tête marchaient deux solides gaillards tenant leur fusil à deux mains prêts à faire feu. Derrière eux venaient des soldats portant une mitrailleuse et des chargeurs. Un gradé fermait la marche. Peut-être voulaient-ils profiter de la demi-obscurité qui régnait encore pour franchir le ravin et s'établir sur la crête à notre gauche. Peut-être encore, cherchaient-ils à occuper un élément de tranchée tout près de notre ligne?

Une seconde durant, je ne pus faire un mouvement. Je les vis par la pensée, se jetant sur moi, me traînant vers leurs positions. Peut-être pensai-je aussi que les deux éclaireurs, le doigt sur la gâchette, allaient tout bonnement m'envoyer une double décharge à travers le corps. Puis, un grand élan intérieur me souleva : je levai mon fusil et à quinze pas je tirai l'homme de tête, qui tomba à genoux en râlant.

Je me dressai aussitôt et avec une rage décuplée par le sentiment que je jouais mon va-tout, je hurlai :

« Halte-là! Camarade! »

Ma voix enrouée par la fatigue, me sembla sonner étrangement faible et peu convaincante pour intimider cet ennemi nombreux. Les sept hommes, à mon coup de fusil, s'étaient arrêtés, fous de stupeur. Or, à mon commandement, ils me regardèrent, laissèrent tomber armes, munitions et se précipitèrent vers moi.

La joie fulgura à travers mes veines, une vigueur frénétique brusquement m'irradia, la rosée du matin toute saturée de fumée me parut grisante : « Camarades! » hurlais-je en leur faisant signe de lever les bras, puis en les mettant précipitamment en joue. « Jette ton revolver! » criai-je au lieutenant qui gardait l'arme à sa ceinture.

L'officier me tendit son browning et dit en français : « Prenez Monsieur. » Ses six hommes les bras levés me regardaient, pleins de crainte. Puis ils fouillèrent des yeux, la touffe d'où j'avais surgi. Évidemment, ils ne me croyaient

pas seul quand ils s'étaient rendus. Ils n'avaient qu'à courir à leur armes où à se jeter sur moi : sans leur laisser le temps de succomber à cette tentation, je leur désignai la direction de Corcy en commandant impérieusement :

« Schnell! »

Il fallait d'autant plus rapidement vider les lieux, que des coups de fusil partaient de notre ligne alertée par le bruit que nous faisions.

Les sept gaillards foncèrent au grand galop, me surclassant nettement dans le match de vitesse que j'entamai avec eux. Ils eurent le tort de ne pas garder leurs mains en l'air au moment où ils tombèrent sur Mamadou Kamara qui, abruti de fatigue ne les avait pas vus venir. Le noir ne les aperçut qu'au moment où ils allaient marcher sur lui. Il se leva d'un bond et, avec une énergie décuplée par la terreur, décocha un magnifique revers de coupe-coupe à l'un deux. Son arme hacha une musette et n'entama que légèrement la peau de l'Allemand. Je criai : « Arrête Mamadou, ça y en a prisonniers! »

Sa figure bouleversée par la colère et la certitude de ses proches fins dernières, se détendit, stupéfaite. Un immense sourire dilata sa face. Deux tirailleurs postés à trente pas accoururent lourdement. Cependant, mes sept Fridolins, horrifiés par l'aspect du coupe-coupe, continuaient à toute allure leur fuite vers l'arrière. Je partis à leur suite après avoir crié à Mamadou et à Si Ouattara de me suivre. Je craignais de les voir descendre le ravin qui n'était pas gardé. Ils auraient pu de là rejoindre leurs lignes en courant le risque de mes coups de fusil, risque peu grave car j'étais trop essoufflé pour tirer juste. Ils n'en firent rien et se jetèrent dans la direction du P. C. du capitaine commandant le bataillon du 167e R. I. Un groupe de fantassins les arrêta et m'aida à les conduire à leur chef.

Le capitaine me fit raconter brièvement ma capture. Il interrogea le lieutenant et les hommes qui répondirent d'abondance. Un fourrier prenait des notes.

Le capitaine réclama des renseignements sur l'état de mon unité puis déclara :

— Pour l'instant, je ne crains pas de contre-attaque.

» Vos prisonniers me confirment dans mon opinion. D'une minute à l'autre j'attends les deux compagnies fraîches de votre bataillon qui doivent vous relever ainsi que la compagnie Doreon.

» Ces deux unités reprendront la totalité du bois. Je vais envoyer au sergent Follenfant un coureur pour lui dire de rassembler ce qui reste de vos hommes quand les sections auront franchi la ligne qu'ils occupent. Je les garderai en réserve. Vous, conduisez vos prisonniers au P. C. de la brigade avec vos deux tirailleurs. Vous allez partir, dès que les deux compagnies arriveront. Voici en outre un mot à remettre au plus tôt au P. C. de la brigade.

On entendit sur les pentes descendant vers la Savière le piétinement multiplié d'une troupe.

Les deux compagnies apparurent déployées en formation d'assaut, à effectif complet. Elles nous dépassèrent et, sans s'arrêter, s'éloignèrent vers l'ennemi.

Tandis que mitrailleuses, fusils, grenades donnaient soudain à pleine voix, je pris le chemin de l'arrière avec mes sept prisonniers encadrés de Mamadou et de Si Ouattara. Nous fîmes les premiers pas à une allure confortable, mais brusquement, les Allemands aperçurent les fusées des leurs réclamant le barrage. Pris d'une panique folle, mais justifiée, ils partirent dans un galop impétueux que je n'arrivais pas à refréner. « Langsam! Langsam! » hurlai-je; mon cri était docilement répété par chacun des sept boches courant en file indienne, échelonnés selon la qualité de leurs poumons. Ils n'en continuaient pas moins à agiter les jambes de plus belle.

Le barrage allemand se déchaîna. Les obus arrivaient par rafales dans le marais que nous longions par un étroit sentier. Il ne fallait pas songer à emprunter l'itinéraire suivi la veille pour l'attaque du bois des Juifs.

Mes prisonniers semblaient parfaitement savoir où ils allaient. Ils bondissaient malgré nos imprécations à vingt mètres devant nous. Épuisés par les trente heures qui venaient de s'écouler nous n'étions pas de force à les arrêter. Ils continuaient à fuir le long du marais, où naissaient de brusques geysers d'eau, parmi des odeurs de vase éventrée. Je commençais à craindre qu'ils ne nous conduisissent astucieusement

dans leurs lignes par un point du front dégarni. Hors d'haleine j'envoyai une balle dans leur direction. Mon geste répété par Mamadou les arrêta enfin. Le lieutenant courut à moi, plié en deux : « Venez vite, les mitrailleurs allemands vont tirer! » Des balles claquèrent autour de nous, mais tirées par de simples fusils. Je laissai repartir mes boches, car je voyais, au bout du sentier, s'agiter quelques poilus français.

Ceux-ci arrêtèrent brutalement les « Fridolins » au pied de la pente boisée dominant les marais. Il y avait peu de jours qu'ils occupaient la base de cette colline, car non loin d'eux se tenait accroupi un Allemand colossal d'un noir de goudron; un être de cauchemar! L'homme était mort, les mains crispées sur le garrot avec lequel il avait cherché à arrêter le sang de sa blessure. L'épouvante et la souffrance figées sur cette face de trépassé étaient indicibles.

Mes boches furent copieusement injuriés pour la galopade forcenée à laquelle ils m'avaient obligé. Le lieutenant hasarda qu'il m'avait peut-être sauvé la vie en me forçant à courir sous les balles et les obus. Je lui affirmai qu'il avait bien failli perdre la sienne, car j'étais décidé à épuiser sur lui les cartouches de mon magasin, si ce jeu s'était prolongé.

Je repris haleine, tandis que les poilus blaguaient les Fritz et risquaient des plaisanteries de très mauvais goût sur la parenté de mes deux noirs et du « macchabée » en goudron. Les Teutons écoutaient avec une grave stupeur les galéjades de ces ennemis gouailleurs, auxquelles ils ne comprenaient d'ailleurs rien. Abîme entre deux races! De toute évidence, la gaîté de ces hommes aventurés au pied de cette butte tragique et sur qui pesaient quarante-huit mois de guerre, cette gaîté était quelque chose d'énorme et qui les dépassait.

Je me fis indiquer le meilleur moyen de poursuivre vers l'arrière et repartis le long du marais. De place en place, un maigre groupe de poilus nous interpellait.

— Grouillez-vous en passant le pont! — nous jeta un cabot du 167e — ou gare l'amochage!

Mes prisonniers préférèrent plonger dans la Savière avec de l'eau jusqu'au ventre. Je passai le pont en vitesse, salué par une bande bien pointée. Elle avait cependant une seconde de retard.

A ce moment, l'artillerie allemande faisait un tir d'interdiction sur les ruines de Corcy; particulièrement aux abords de la gare. Il y avait cent mètres dangereux à franchir, après lesquels nous serions dans la tranchée du chemin de fer : là c'était la sécurité garantie.

Je remarquai immédiatement qu'une salve de quatre obus arrivait toutes les quinze secondes au point précis où nous devions obligatoirement passer. Il fallait donc partir dès l'éclatement d'une rafale, foncer au milieu d'un tourbillon de poussière et de brique pilée, de façon à se retrouver derrière le remblai avant la rafale suivante.

Je me rapprochai aussi près que possible du pilonnage et ayant rassemblé mon groupe, j'exposai mon plan : partir à toute vitesse entre deux salves.

Je considérai avec crainte cette éruption déchaînée. A chaque explosion le mur, contre lequel nous étions collés, tremblait. Un hangar de tôle gémissait comme une harpe; les éclats d'acier passaient avec furie au-dessus de nos têtes, mais il n'y avait pas d'autre parti à prendre que celui que j'avais arrêté.

Ayant choisi un instant qui me parut favorable, je bondis. Seul, un Allemand s'élança à ma suite. Je revins précipitamment vers mes hommes et les invectivai furieusement. L'un d'eux pleurait à gros sanglots.

Finalement, je fis traverser le barrage à Mamadou, puis j'expédiai mes prisonniers deux par deux, secondé par Si Ouattara. Nous prîmes le pleureur en dernier, chacun par une main et passâmes sains et saufs dans la fournaise fumante où nous enjambâmes un soldat d'infanterie fraîchement déchiqueté.

Mes Allemands nous attendaient affalés sur l'herbe avec Mamadou qui les contemplait le sourcil agressif.

— Maintenant toi bien tranquille : fini courir! — ordonna-t-il au lieutenant.

Nous repartîmes le long de la tranchée de chemin de fer. Tout en avançant j'interrogeai l'officier. Peu fier de s'être laissé pincer par un homme seul, avec un groupe de combattants, il me déclara qu'il était Suisse et pacifiste. « Au reste, ajouta ce petit homme mielleux, la guerre va se terminer très vite. Nous entreprenons entre Reims et Villers-Cotterets

une offensive formidable. En huit jours, la victoire allemande sera un fait accompli!

— Je vous félicite, lieutenant, de pouvoir encore couper dans de tels bobards, — répondis-je.

L'officier me demanda encore si ce n'était pas moi qui était venu seul, la veille au matin, presque dans leurs lignes.

Je répondis affirmativement : il en resta rêveur.

— Dire qu'avec un peu d'habileté, nous vous laissions approcher sans nous montrer. Et c'est moi qui aurais eu la veine de capturer un Français!

Philosophe, il ajouta le vieux cliché :

— Je suis courageux, mais non téméraire et, tout compte fait, j'aime mieux être ici!

Nous arrivâmes au P. C. de la brigade. C'était au cœur de la forêt, un pavillon de chasse se mirant dans un étang.

Un très élégant capitaine de cavalerie, adjoint au général, cueillit mes prisonniers et les emmena d'un air triomphant, avec le billet que m'avait confié le capitaine du 167e. J'allai mendier à la cuisine du général une boule de pain et un quart de vin. L'eau de l'étang arrosa nos boîtes de singe. Nous n'avions rien mangé depuis trente-cinq heures. Inconsciemment, nous sombrâmes dans le sommeil...

. . . . . .

Dans la nuit qui suivit, nos compagnies furent relevées au bois des Juifs.

La journée du 17 se passa à reformer une compagnie avec les débris de quatre anciennes. Le lieutenant Talliès, bien que blessé, en prit le commandement...

Le 18, à trois heures du matin, nous cheminions vers les premières lignes, car nous allions attaquer au lever du jour avec l'armée Mangin, en direction d'Oulchy-le-Château.

RAOUL DESJARDINS

LES PLAIES INTÉRIEURES[1]

La porte en était vieille comme toutes celles de la maison, et si le panneau était encore solide, les jointures bâillaient et les gonds étaient branlants. Elle poussa le verrou intérieur, non sans peine, car il était rouillé, et, sentant brusquement alors fondre sur elle une fatigue épuisante, la tête tournoyant d'un mouvement irrésistible, elle appuya le front contre le bois et ferma les yeux.

Elle les rouvrit bien vite. Le pas lourd et précipité de Detrérieux retentissait dans le couloir. Et aussitôt le martèlement des poings contre le noyer de la porte commença. Au comble de la fureur, l'homme ne savait même plus ce qu'il voulait. Il était emporté par un instinct bestial, terrible comme un désir de viol.

Cette scène dura une demi-heure peut-être. Et l'homme heurtait toujours en haletant et en bégayant des insultes. Le panneau tenait bon, les gonds ne lâchaient pas. Laure, l'esprit totalement vide, affaissée contre le mur, ne savait pas si elle attendait seulement qu'il renonçât à son dessein, ou si elle se résignait aux coups dont il la frapperait, quand la porte céderait enfin. Un instant vint où le bruit cessa. Elle entendit les pas s'éloigner à travers le vestibule; puis se rapprocher et s'écarter définitivement.

Le silence retomba. Un bruit régulier, comme celui d'une pendule, retentissait sourd, patient, dans la chambre. Laure s'aperçut que c'était le battement de son cœur.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août.

Au bout d'un long moment, elle chercha sa valise, serra les courroies, enfila son manteau. Elle allait ouvrir la porte, déjà elle avait fait jouer le verrou, quand elle entendit de nouveau les pas qui revenaient. Elle enfonça violemment ses dents dans ses lèvres, suspendue d'attention. C'était lui, mais il approchait cette fois plus doucement, en cherchant à ne pas faire de bruit. Elle ferma les yeux, attendit. Est-ce que l'abominable scène allait recommencer? Elle ne se sentait plus le courage de la supporter. Sa valise, son parapluie à la main (elle avait oublié de les poser), elle resta immobile, dans une expectative douloureuse.

Elle l'entendit venir tout près de la porte, et sa voix grasse et forte qu'il cherchait à étouffer, traversa le panneau.

— Laure!

Elle ne répondit pas.

— Laure, tu es encore là?

Elle entendit le cliquetis de la poignée qu'il essayait de faire jouer. Mais elle avait tourné la clef.

— Réponds-moi. Es-tu là?

Et comme elle restait silencieuse.

— Je ne te ferai pas de mal. Ouvre-moi, ouvre-moi, te dis-je. Je veux seulement te parler.

Elle n'avait pas besoin de le voir. Elle avait compris. Elle savait qu'il devait avoir ses regards luisants, ces regards qu'elle haïssait. Elle se sentait soudain plus menacée qu'une heure avant, quand il ébranlait la porte de ses coups. Elle comprenait de toute son intuition féminine, le sens de la comédie immonde qu'il avait jouée. Elle l'avait toujours su, pensa-t-elle. Et elle se dit : « Dès qu'il se sera éloigné, fuir. »

Il répétait ses paroles confuses, ses promesses, ses explications. Elle l'entendait respirer fortement, comme halète une bête.

— Ouvre-moi donc, — finit-il par crier, repris par la colère. — Pimbèche, mijaurée, ouvre-moi... Je te chasserai demain... tu entends, si tu n'ouvres pas tout de suite.

Silence. Et toujours ce battement sourd du cœur.

Enfin, se lassant, il jeta dans la porte un grand coup de pied, et s'éloigna, lourd, faisant craquer le parquet sous ses pas.

Laure l'entendit fermer violemment la porte de sa chambre.

L'oreille au guet, elle laissa couler les minutes. Puis décidée, elle s'échappa.

***

La fraîcheur la saisit, tandis que, assise sur la borne, à l'entrée de la grande allée, elle reconstituait lambeau par lambeau, les scènes rapides de cette journée. Le manteau qu'elle avait enfilé était bien mince. « Que ferai-je cet hiver? » se demanda-t-elle, car elle savait qu'elle ne reviendrait jamais à Barterand.

Elle tourna la tête vers l'avenue des platanes : l'ombre y régnait opaque, hostile. La route, plus claire, lui parut accueillante. Elle se leva, s'en alla.

A quelques pas du château s'ouvre la gorge qui mène de la combe de Saint-Pierre à la vallée du Rhône : très étroite, désolée, percée par les glaciers à travers les monts de Musin. Une seule maison, auberge de rouliers, se montre sur deux lieues de chemin. Des lacs aux eaux noires y stagnent, l'un au milieu, l'autre à l'endroit où elle bifurque et ouvre une voie directe vers le nord. Ce coin sauvage a vu des crimes et des combats : des sarcophages de pierre datant du moyen âge s'y trouvent encore au bord de la route. Ce n'était pas un lieu où une jeune fille, autre que Laure Malaussène, eût accepté de passer seule, en pleine nuit d'automne. Mais elle avait l'habitude des silences et de l'obscurité de la forêt.

Sans hésiter elle avança et au bout de peu de temps, elle se trouva engagée dans la gorge. Elle marchait vite, bien que sa robe d'alpaga la gênât car elle était longue et peu large. Il ne faisait pas trop froid, la marche la réchauffait. Elle ne se rendait pas compte que, pour réaliser le projet qu'elle avait forgé, elle aurait plus de cinq heures de route à faire, et que les très petites gênes qu'elle ressentait dès le début ne tarderaient pas à devenir souffrances : les baleines du corset, trop raides, serraient sa poitrine, une bottine frottait contre un orteil; la valise, qu'elle n'avait pas beaucoup mieux équilibrée, penchait tantôt en avant, tantôt en arrière, suivant la façon dont elle la prenait; et la légère douleur au ventre qu'elle connaissait bien, s'accentuait avec l'effort. Elle avançait.

Elle ne pensait à rien : elle était tout entière tendue vers le seul désir de fuir. A chaque pas qui l'éloignait du château, elle se sentait un peu plus délivrée. Le silence de la nuit apportait du calme à ses nerfs, et au tumulte intérieur, au tournoiement qu'elle avait connu les heures précédentes, succédait un état de vacuité et de songe. La première pensée consciente qui lui vint fut qu'elle n'avait pas mangé, qu'elle avait faim. Mais cet appétit n'était pas si impérieux qu'elle dût se décider à frapper à la porte des Ducloz, les aubergistes de la gorge : ils dormaient d'ailleurs, toutes fenêtres éteintes; et, au surplus, ils n'eussent pas manqué de donner l'éveil.

Elle obliqua vers la gauche et, quittant la grande route, qui fait un crochet vers le sud, s'engagea dans le chemin médiocre qui suit le lac de Barterand. C'est une eau noire, immobile; elle envahit presque toute la vallée, ne laissant pas d'espace aux prairies, à peine un étroit terre-plein pour le passage. Le silence de la nuit pesait dans cette cluse étroite. Seul l'écho qu'éveillait le bruit des pas de Laure y répondait par un faible battement. Elle eut alors, pour la première fois, un sentiment de gêne. Un nuage cachait la lune; le lac, au delà des roseaux qui hachuraient ses bords, ne se montrait que par un très léger reflet de métal. Elle se remit à marcher, accélérant même sa course, presque à son insu. Elle n'avait pas peur, mais elle était, quand même, quelque peu oppressée. Il lui tardait d'être sortie de la gorge et d'avoir atteint la vallée du Rhône, où l'horizon s'élargit.

En approchant du bout du lac, elle entendit un grondement sourd, régulier, qui lui parvenait de très loin, dans la nuit. On aurait dit un souffle d'animal. Elle réfléchit, cherchant à comprendre. Le souvenir lui jaillit dans l'esprit : les moulins de Leyzieu. A la sortie de la gorge, sur la plaine, les meuniers se sont installés pour utiliser le lac, réservoir naturel. Ce bruit familier, dès l'instant qu'elle l'avait identifié, lui tenait compagnie. C'était une présence humaine, une présence à laquelle elle savait bien qu'elle ne demanderait pas secours, mais qui lui prouvait qu'elle n'était plus seule, désespérée, dans le grand silence de la nature indifférente. Sur la route, à côté des moulins, tout près d'un calvaire qu'une mission avait dressé, elle s'arrêta de nouveau un instant.

Le son d'une cloche lui parvint d'un village voisin. Elle compta : minuit déjà. Elle ne se sentait point envie de dormir, mais, au contraire, dans tout son esprit, une lucidité, une aisance parfaites. La plaine, en dessous d'elle, était emplie d'un brouillard léger qui, dissimulant le fond, ne laissait apparaître que le sommet de ces buttes rocheuses, qui la parsèment, et que, dans le pays, on nomme des mollards. Cette vallée du Rhône est un pays splendide, mais désolé. Le fleuve qui coule au pied du Mont du Chat et de la chaîne de Lépine, a comblé toute la plaine d'alluvions humides, de terres marécageuses coupées par les alignements des peupliers. De-ci, de-là, les mollards mettent une tache sombre dans cette immensité de couleur neutre, portant un château ou un groupe de fermes. Au loin les chaînes alpines se profilent sur l'horizon.

Pour aller vers Culoz, où elle trouverait une gare, Laure devait traverser toute la plaine. Suivre la route? Elle fait un grand détour. Elle savait qu'en descendant à Leyzieu, par le chemin raide, le long du ruisseau des moulins, elle gagnerait du temps. Elle s'y engagea. C'était un raccourci malaisé, aux gros blocs irréguliers. Appuyée sur le mince parapluie, soulevant avec effort sa valise, elle descendit. Enfin elle fut dans la plaine, sur un sentier un peu boueux mais plat. Une odeur âcre flottait au ras du sol, mêlée au brouillard : elle la reconnut, celle de la blache qu'on brûle, en automne, dans toute la campagne. Elle ne voyait que le chemin, des peupliers, des saules; à dix mètres en avant elle ne distinguait plus rien. Elle marchait, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle risquait sans cesse de s'égarer, d'augmenter la distance au lieu de l'abréger. Elle ne connaissait que très mal ce chemin. Revenir en arrière? Reprendre la route? Non, elle avançait. Au bout d'une heure, elle avait franchi le Seran, petite rivière qui va se jeter au Rhône. Elle avait suivi de longues lignes de peupliers qui semblaient veiller sur la route; elle entendait, très sourd, très loin, mais cependant assez net pour qu'elle l'identifiât, le roulement du fleuve, comme un tambour étouffé. Le froid humide qui montait de la terre la pénétrait, ses membres s'engourdissaient peu à peu. Il lui fallut s'arrêter de loin en loin pour reposer son bras que la valise harassait. Elle se sentait, malgré toute sa force, épuisée au moral comme au

physique. Elle pensa : « J'aurais dû rester... » Mais aussitôt tout son être protesta. Non, elle avait bien fait de fuir. Elle avait bien fait. Elle ressaisit sa valise et repartit.

Cent mètres plus loin, elle s'arrêta encore. Sa figure était crispée par le froid. Son pied lui faisait mal, blessé par la chaussure. Le corset l'étouffait; elle respirait court dans cet air humide, dans cette odeur désagréable d'herbe brûlée. Et le sang qui la travaillait l'obligeait à porter la main à son flanc, à l'appuyer fortement, pour calmer la sourde douleur qui la poignait. Elle aurait voulu pouvoir s'étendre, un instant, un seul instant, sur un lit très doux, très profond, fermer les yeux, goûter quelques secondes, seulement, les bienfaits de l'oubli et du sommeil.

En même temps, le désir impérieux, lancinant de continuer sa marche, d'arriver au but, de ne pas renoncer à son dessein. Elle repartit encore. Le chemin devint mauvais. De grandes flaques d'eau l'obligeaient à marcher sur les bords. Ses bottines enfoncèrent dans une terre humide, elle sauta, glissa sur la boue, se retint malaisément. Elle s'immobilisa, découragée. Il lui semblait que sa vie dût finir là, dans cette nuit glacée, dans la solitude d'un marécage hostile et puant. Elle aurait voulu formuler un appel, un appel muet à un souvenir, à un être qui lui eût donné un peu de consolation. Sa mère... ah non. Son père... pitié, Pia... elle haussa les épaules. Elle était seule. Dans la vie, comme dans ce marais. Son existence n'avait vraiment aucun sens. Mais, gardant encore de la lucidité et du courage, elle pensa : « Il est heureux que ce chemin ne soit pas au bord du Rhône ». Ainsi cette tentation lui était épargnée.

Elle posa sa valise sur un tronc d'arbre, s'assit à côté; courbée, elle souffrait moins. Elle appuya son menton dans ses paumes. Elle ne voyait rien, qu'un morceau de marais couvert de roseaux et une brume légère qui y glissait.

Lasse et surexcitée à la fois, il lui semblait entendre dans le silence des menaces confuses, des incantations inquiétantes. Peu à peu, cela devint précis, elle reconnut des phrases. Se les chantait-elle à elle-même (car elle les savait par cœur)? était-ce une hallucination?

Amour et sang, un homme qui t'aime,
Or et pouvoir, mais ton cœur saigne,
Coupe et bâtons, la mort qui rôde
Espoir, remords, longue est la route.

Et en même temps, dans l'ombre grise, un visage se forma, sortit du néant et de la nuit. Elle ne pouvait pas bouger; elle devait rester là, immobile, les coudes aux genoux, le menton aux paumes, les yeux fixes, regardant au fond de l'ombre, une face ricanante qui sortait des roseaux. Des prunelles ardentes la fixaient, des phrases qu'elle ne comprenait pas, des syllabes rythmées, tournaient autour d'elle, comme des insectes. La certitude se forgeait en elle que tout cela concernait sa vie, sa vie à elle, Laure Malaussène, ce qu'elle devrait connaître, subir, souffrir, tout. Et toujours, obstinée, l'incantation inoubliable : *Amour et sang...*

C'était à la foire de Saint-Pierre-Sengelin qu'elle l'avait entendue. La femme, une vieille au teint noir, portait un frontal de cuivre et deux plaques d'oreille en émail polychrome. Laure et Pia lui avaient tendu leurs deux sous, par jeu, un peu troublées cependant sans se le dire. La gitane avait étalé, sur le petit banc couvert d'un tapis crasseux, ses cartes aux figures étranges. Elle avait commencé à les aligner d'un geste machinal. Puis soudain, regardant Laure, dans les yeux, avec une force de pénétration singulière, elle s'était mise à chantonner, sur un air de rauque mélopée, les quelques mots de sa confuse prophétie. Un grand silence était tombé entre elles, puis l'orphéon du manège voisin avait éclaté en fracas de cuivres. La femme, rejetant ses tarots, avait saisi les mains de Laure et, les tenant devant elles, paumes ouvertes, les avait examinées. Surprise, le cœur battant, Laure n'avait pas osé les arracher aux deux pattes sèches qui les pétrissaient. De longues, très longues minutes, elle avait attendu, sans mot dire; enfin la vieille sorcière, desserrant son étreinte avait relevé la tête et de nouveau son regard avait fouillé Laure. Puis grommelant quelques mots dans une langue mystérieuse, elle s'était levée, avait jeté aux deux jeunes filles les sous qu'elles lui avaient donnés, et, cassée, le menton en avant, elle était rentrée dans sa roulotte sans cesser de marmotter.

Chaque fois que Laure repensait à cette scène elle éprouvait une sorte d'oppression. Elle avait beau se dire : « Cette vieille était folle... », il lui semblait que ces mots, cet étonnement, ces regards, tout cela participait à une réalité supérieure, dont elle ne savait rien, mais à laquelle sa destinée était liée.

Ce fut une heure d'envoûte : peut-être dormit-elle quelque peu, épuisée de peur et de lassitude; peut-être cette hallucination ne dura-t-elle que quelques secondes. Elle n'aurait pas pu le dire, elle ne se rendit même pas compte de la force qui la remit en route, qui lui permit de ressaisir sa valise, de s'appuyer sur son parapluie dont la pointe acérée s'enfonçait dans le sol trop mou. Elle dut passer dans des hameaux, au pied d'un château perdu, dans la plaine, sur sa colline. Elle dut traverser des canaux de drainage, regagner la route, tourner vers la droite. Mais elle ne sut pas comment elle avait fait tout cela. Et plus tard quand elle s'efforça de se souvenir de ces heures, elle ne put jamais retrouver que des impressions très simples : celle de la douleur qui la brûlait au pied, au ventre, au sein; celle d'une grande ankylose de la nuque et du cou, et la vision, toujours précise, comme un rêve prémonitoire, du visage de la bohémienne, sortant des ombres de la nuit. Ce n'était même plus un visage, simplement un contour, un ovale dont la vieillesse n'avait pas détruit la pureté; et dans ce schéma mytérieux, deux yeux durs, deux courtes flammes, qui ne cessaient de la surveiller.

Elle reprit conscience d'elle quand le petit jour apparut. Elle était dans la plaine des marais de Lavours. L'effet de brouillard y était étrange. Le sol était tout enseveli sous un voile gris ténu, mais dès qu'elle se trouvait sur une des petites bosses que gravit la route, elle voyait, de cette nappe de brume, sortir les peupliers, en longue file, de loin en loin, et les collines rondes parsemées dans la plaine. Plus haut, une deuxième couche de brouillard dense empêchait de voir les montagnes d'alentour. Ainsi la plaine semblait encore plus vaste, illimitée.

Le jour sourdait lentement, sale et gris, — et cependant réconfortant. Laure avança plus vite. Son bras à demi déboîté par l'effort, était brûlant. Tout son corps était douloureux, épuisé; elle n'avait plus aucune pensée consciente que celle d'avancer. Et elle n'éprouva jamais de joie plus boulever-

sante que celle d'entendre, dans l'air calme du matin, encore bien faible, mais si consolant, pourtant, si amical, le sifflet répété d'une locomotive qui manœuvrait en gare.

II

SAINTE-MECHTILDE

— Jouez encore, mademoiselle, — dit d'une voix implorante Marguerite Balanès. — Nous n'irons pas en cour...

Laure Malaussène pivota sur le tabouret, et, d'un long regard, parcourut le groupe des jeunes filles. Elle examina les visages, où l'émotion était apparente, sourit à la petite Laure de Sernoz, qui, en extase, demeurait immobile; mais, étalant sur les touches le long tapis de feutre brodé et refermant le couvercle d'ébène :

— Non, mes petites, — dit-elle. — Mademoiselle Jérébel serait mécontente. Allez jouer aux grâces, maintenant.

Il se fit un bref tumulte de protestation. Déjà Laure était debout, défripait, d'un geste machinal, les plis de sa jupe, et, suivant l'usage, récitait à mi-voix un *Ave Maria.*

Dociles, les dix enfants répondirent : *Santa Maria, Mater Dei*... et, la prière achevée, se signèrent. Marceline Balanès, la cadette, sortit la dernière. Au lieu de baisser modestement les yeux, comme il était de règle, elle les leva au contraire vers Laure, et leurs regards se croisèrent. Le visage de la jeune fille n'était pas régulier, le front était étroit sous les lourds cheveux noirs, et les orbites cernées creusaient une double marque inquiétante; mais il se dégageait de cette figure un charme d'intelligence et de passion. Laure retint Marceline par le bras.

— C'est beau, n'est-ce pas?

— Ah, mademoiselle, il me semble entendre les soupirs de l'enfer, — répondit à mi-voix l'adolescente.

Laure sourit. Oui, c'était cela : une insidieuse, une pathétique tentation. Ne plus se sentir vivre dans cette patiente existence, mais, dangereusement, se laisser emporter. Depuis toujours, la musique donnait à Laure une impression sensuelle de vie intense et passionnée.

— Marceline, — répondit-elle... et se dominant :

— Ne soyez pas si exaltée, je vous en prie. La vie, ce n'est pas ce que vous en attendez.

— Savez-vous ce que j'en attends, mademoiselle? Pas plus que vous, en tout cas.

Laure sentit son visage s'empourprer, mais, songeant qu'elle-même avait souhaité, entre elle et ses plus grandes élèves, ce ton d'audacieuse confidence, se força à sourire et dit en plaisantant :

— Quelle philosophie, Marceline!

Elles étaient dans le préau. La cour était pleine de petites filles qui s'amusaient. Elles portaient toutes un uniforme bleu marine d'allure presque monacale, mais qu'égayait un col de piqué blanc. Les jupes étaient longues, même chez les plus jeunes. En travers du corsage, un ruban de couleur indiquait la classe dont elles faisaient partie; une croix portée sur la poitrine signalait les plus méritantes.

— Celles-là en attendent peut-être autre chose, n'est-ce pas? — reprit la jeune fille, de cette voix un peu rauque qui était un de ses étranges charmes.

Et, s'arrêtant devant une fenêtre :

— Elles se marieront et auront beaucoup d'enfants... — ajouta-t-elle comme si elle achevait de réciter un conte de fées.

— Vous ne voulez pas vous marier, Marceline?

Elle ne répondit pas, mais, au bout d'un instant :

— Est-ce que vous croyez au bonheur, mademoiselle?

Laure détourna la tête. Décidément, il ne fallait plus laisser s'engager de conversations entre elle et cette petite Balanès. Cette façon de toucher, d'instinct, les plaies vives... Mais ce n'était qu'une gamine, en somme. Lui avouerait-elle sa blessure?

Marceline continuait, sans attendre de réponse :

— Moi, je n'y crois pas. Ou plutôt, je crois qu'il vient au petit bonheur, la manne dans le désert. C'est-à-dire sans avoir rien fait pour cela. Comme si Dieu devait, nécessairement, leur distribuer à manger!

— N'êtes-vous pas heureuse, chez vous?

— Marguerite est heureuse... — répondit-elle, d'un ton

ambigu. — Moi..., je crois que je ne suis pas faite pour le bonheur. Quand tout se dispose pour me rendre heureuse, je me sens désespérée. Mais lorsque tout va mal, lorsque les autres souffrent autour de moi, je sens alors quelque chose qui ressemble à de la joie.

— Vous êtes atroce, Marceline, — murmura Laure.

Elles gardèrent un moment le silence. Puis, écartant les bras, la tête renversée :

— Encore deux ans. C'est immense, deux ans, quand on attend sa libération. Je ne vis pas, ici, voyez-vous, je me prépare à vivre : c'est délicieux et exaspérant. Je ne sais pas encore ce qui se passera pour moi, mais tout sera préférable à ces journées-ci, à ces semaines toujours pareilles. Je veux vivre, moi !

Laure ne répondit pas. Quel besoin cette fille satanique avait-elle de lui parler ainsi? Elle fut sur le point d'user d'autorité, de punir : mais elle recula devant cette trahison ridicule. Elle se força à sourire et dit, d'un ton léger :

— Vous lisez trop de romans, ma petite.

La jeune fille se mit à rire.

— C'est vous qui me dites cela, mademoiselle?

Et, plus grave :

— Il n'y a pourtant qu'à vous que je puisse avouer mes pensées. Je sais bien que vous comprenez. N'est-ce pas, mademoiselle, que vous me comprenez?

Et, répétant l'interrogation, elle se penchait en avant, sa voix se faisait douce, elle serrait fortement le bras de Laure.

— Je vous en prie, si mademoiselle Jérébel vous voyait...

— Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée... — dit avec pompe l'étrange fille, en imitant à merveille la voix de la directrice. Et, sans rien ajouter, elle s'éloigna sous le préau de son long pas saccadé.

***

L'Institution Sainte-Mechtilde était sur le promenoir, belle allée plantée de quatre rangs de marronniers et de platanes. La pension comprenait tout un ensemble de constructions qui ne laissait pas d'être impressionnant.

Quand on entrait dans l'établissement, l'impression de solennité guindée persistait. Les couloirs froids, les salles au plafond haut, le cloître d'entrée étroit et sombre, signifiaient la même autorité monacale. La cour de récréation seule, ensoleillée, offrait une apparence moins morose.

De la fenêtre de son bureau, excellent poste d'observation, mademoiselle Jérébel surveillait cette cour. Laure Malaussène apparut au perron du préau et descendit les marches. Le soleil illuminait de reflets feu sa chevelure rousse.

« Mardi. Elle n'a plus classe avant onze heures », pensa la directrice. (Elle savait l'emploi du temps par cœur.)

C'était une grande femme maigre : visage parcheminé, lèvres pâles. Un air de douceur calme qui sentait la composition. Vêtue de noir, mais suivant discrètement la mode. Elle tenait à la main deux petits livres plats, reliés d'une peau dure, dont on ne l'avait jamais vue se servir autrement que pour les heurter l'un contre l'autre, en claquettes, afin de rappeler une élève à l'observation de la discipline.

A côté d'elle, l'abbé Pérouze regardait aussi le distrayant spectacle de la cour où deux cents fillettes mettaient de l'animation. Les grandes tournaient par groupes de quatre ou cinq, se tenant par la taille. Les plus jeunes couraient, faisaient des rondes.

— Eh bien, chère mademoiselle, ma protégée vous donne-t-elle toujours satisfaction?

Mademoiselle Jérébel sembla hésiter à répondre. Au même instant Laure, que tous deux suivaient du regard, s'arrêta au pied du grand perron qu'on appellait l'escalier d'honneur : au sommet des cinq marches, une autre jeune femme venait d'apparaître, assez forte, blonde. Laure et elle se serrèrent les mains et demeurèrent à parler, les doigts de Laure redressaient à petits coups la guimpe blanche de son interlocutrice.

— Je n'ai rien à lui reprocher, — dit mademoiselle Jérébel.

— C'est l'essentiel... — répondit un peu vite l'abbé.

— Oui, monsieur le Chanoine, l'essentiel. Mais pas tout. C'est un professeur excellent. En musique, en belles-lettres, je n'ai pas ici la pareille. Je n'en reçois que des compliments.

— Alors, bien chère amie, gardez les compliments et ne cherchez pas autre chose...

— Mais si, mais si, monsieur le Chanoine...

A ce moment, un petit groupe se noua dans un coin de la cour, où il semblait qu'on parlât avec animation. Autour de Marceline Balanès, évidemment. Laure tourna la tête, aperçut le rassemblement, s'en approcha. La directrice et l'abbé n'entendirent pas ce qu'elle dit, mais dès que Laure eut parlé, aussitôt le groupe se disloqua.

— Vous voyez, — dit mademoiselle Jérébel qui avait suivi la scène sans mot dire. — Son autorité est grande... presque trop grande. Souvent ce n'est pas de l'autorité...

— Mais vous voulez une mariée trop belle! — dit l'aumônier en riant à demi. — Si ce n'est plus de l'autorité, qu'est-donc?

La directrice réfléchit un instant :

— De la complicité? — dit-elle, feignant de proposer ce mot par jeu.

L'abbé ne répondit pas. Il le pensait depuis quelque temps. Le danger était que mademoiselle Jérébel devînt jalouse...

— Je la connais bien, croyez-en un vieux prêtre qui sait ce qu'il y a de bon dans les âmes...

— Mais je n'ai pas dit qu'il y eût en elle du mauvais... Entrez! — ajouta-t-elle en réponse à un coup discret frappé contre la porte.

Laure Malaussène surgit sur le seuil, et s'inclina en une révérence cérémonieuse, encore qu'un peu raide.

— Bonjour, monsieur l'aumônier, — dit-elle avec un sourire.

— Bonjour, mon enfant. Il y longtemps que je ne vous ai vue. M'oublieriez-vous, Laure? Mon vieil harmonium ne vous tente plus?

Elle ne répondit pas tout de suite, attendant que mademoiselle Jérébel parlât, s'il lui semblait bon. Après un silence :

— J'irai quand vous voudrez, monsieur le Chanoine. Je venais demander, madame, — continua-t-elle, en se tournant vers la directrice, — si vous me permettiez de surveiller l'exercice de la retraite.

— Irène ne doit-elle pas le surveiller? — demanda mademoiselle Jérébel.

— Je désirerais la remplacer. Elle a une course à faire.

— N'aurait-elle pas pu m'en informer elle-même?

Laure esquissa un sourire. Irène affronter mademoiselle Jérébel... La directrice comprit, mais dit seulement :

— Elle sera de retour à dix heures, en tout cas.

Laure sortit.

— Voilà un incident caractéristique, — dit la directrice. — Il s'en produit vingt par semaine. Pour les élèves, pour ses collègues, elle est... comment m'exprimer?... Si je vous disais qu'elle est une seconde directrice, vous me croiriez jalouse, Dieu sait que je ne le suis pas... (et le ton de mademoiselle Jérébel devenait un peu dédaigneux). Elle a une autorité singulière, voilà la vérité. Partout où elle passe, elle imprime sa marque.

— C'est une femme forte selon l'Évangile... — dit l'abbé.

— Oui, mais cette force, j'ai le sentiment qu'elle peut la mettre au service du mal comme au service du bien, et que ce sera la même force, la même violence...

— N'est-ce pas un jugement téméraire, ma chère amie?...

— Je ne juge pas, — se hâta de dire mademoiselle Jérébel. — Je me laisse seulement aller à vous faire part d'une intuition... que je souhaite de tout cœur de voir rester toujours fausse.

— Elle a été si malheureuse, n'oubliez pas. Elle est seule au monde; personne ne la protège. Si Dieu l'a douée d'une nature forte, d'un caractère énergique, n'est-ce pas une chance pour elle qui ne peut compter que sur elle seule?

— Je ne dis pas non, monseigneur Indulgence, — répondit mademoiselle Jérébel en souriant de ses lèvres pâles. — Et vous savez que j'aime Laure, que j'ai pour elle une estime, une affection... Mais ce que je redoute, c'est cette violence sans emploi que je sens en elle. Quand elle entre en contact avec certains êtres, on dirait qu'elle les soulève au-dessus d'eux-mêmes. Voyez ce qu'elle a fait d'Irène...

— Oui, c'est ma pénitente, — dit l'abbé, et je ne vois rien que du bon...

— Certainement. Mais cette tension, cette exaltation qu'elle communique presque à son insu! Tenez, Marceline Balanès, ou même la petite Marie Juvanard. Ces rebelles, elle trouve les mots qui les touchent. Cela nous est parfois bien utile, mais que voulez-vous, cela n'est pas de tout repos!

Et la directrice affecta de rire.

— Mais il faut détester les tièdes, ma chère directrice, — dit l'abbé en levant drôlement les mains. — C'est en toutes lettres dans l'Écriture.

— Même si les violents sont violents dans le mal...

— Ne me faites pas dire... — s'écria en riant le vieux prêtre. Puis redevenant grave : — Et peut-être oui... même s'ils sont d'abord violents dans le mal. Il n'y a rien à attendre des âmes ensommeillées, de celles qui font le bien, ou croient le faire par abstention. Un cœur brûlant, même si parfois il nous déconcerte, a d'autres ressources. Dieu choisit volontiers ses saints parmi les grands pécheurs, jamais parmi les tièdes, parmi ceux qui ne risquent rien.

Il y eut un silence. La directrice baissait les yeux sur d'obscures pensées.

— Je ne suis pas indiscrète... — interrogea-t-elle enfin. — Laure Malaussène se confesse-t-elle à vous, monsieur le Chanoine?

Il eut une imperceptible hésitation.

— Non, — dit-il. — Et je n'y tiens pas.

***

Notre vie est faite d'oublis. De longues années passent, ne laissant en nous nulle trace, obscurcies de brume et d'ennui, et parfois quelques instants, parmi tant d'autres, brillent en nous d'une éclatante lumière, jalonnant mystérieusement le cours de nos destins.

Il y avait plus de deux ans que Laure Malaussène était à Sainte-Mechtilde, et les trente mois avaient passé avec promptitude. L'uniformité minutieuse des jours, dans ce pensionnat bien réglé, effaçait les semaines, les trimestres avec une vitesse étrange. Pourtant comme les longues journées de ces années si courtes lui avaient paru monotones! Comme Marceline avait vu juste et fait saigner la plaie!

« Cette odeur d'encens me fatigue, comme autrefois, pensait Laure, cependant que, assise au banc de surveillance, elle écoutait distraite les phrases de l'aumônier. Comme tout est pareil. Suis-je redevenue pensionnaire? Toute ma vie coulera-t-elle donc ainsi? »

Il lui semblait souvent qu'elle avait renoué avec son existence antérieure, celle qu'elle avait connue avant Barterand, au couvent de la Visitation. La vie était peut-être plus douce chez les sœurs que sous la férule de mademoiselle Jérébel, l'atmosphère plus familiale. Mais c'était la même régularité implacable, reproduisant, de semaine en semaine, d'identiques événements. Certains jours Laure pensait que tout était bien ainsi, que peu à peu elle s'endormirait dans cette torpeur. Mais d'autres fois...

Alors, en elle, éclatait comme un orage de l'âme. Une force soudaine s'emparait de son être, le bouleversait, l'arrachait à sa norme quotidienne; une force tempétueuse qu'elle ne dominait pas. Tout en elle était soulevé, porté par une lame de fond; une ivresse singulière s'emparait d'elle, comme si le sentiment de sa vie, se faisant miracle, lui était devenu évident. Si elle avait pu exprimer ce qu'elle éprouvait, elle aurait dit sans doute qu'en ces instants elle se sentait comptable de sa propre existence. A plusieurs reprises, car elle devinait le danger de cette violence sans emploi, elle avait cru l'orienter vers un mysticisme. Pascal, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse d'Avila étaient alors ses lectures préférées. Elle répétait les phrases brûlantes avec une ivresse quasi sensuelle, elle en était bouleversée, et supportant malaisément de goûter seule cette exaltation, la communiquait à son amie, cette douce et paisible Irène, dont elle pétrissait le caractère comme une cire. C'était alors que le feu de son regard rendait soucieuse mademoiselle Jérébel.

Mais ces enivrements mystiques n'étaient que l'apparence dont se masquait l'immense frénésie de vivre qui l'habitait. Certains jours, quand elle se promenait dans la belle campagne qui entoure Saint-Pierre-Sengelin, il lui semblait qu'elle n'avait pas de plus grand désir que de s'étendre à même le sol, de saisir, la face contre terre, toute cette force de vie éparse autour d'elle. Le sang, dans ses artères, rythmait la cadence même du monde, la pulsation irrésistible du destin. Cette alternance d'exaltation et de découragement laissait au plus profond d'elle une inquiétude qu'elle n'aurait pu définir mais que le vieux chanoine Pérouze avait parfaitement devinée.

Tout dans sa vie, avait, en apparence, réuni le présent au passé, et cependant tout était différent. Les dix-huit mois qui s'étaient écoulés à Barterand avaient presque disparu de sa mémoire, ou plutôt il n'en était resté qu'un ou deux souvenirs violemment éclairés dans une pénombre d'oubli. Pour le reste... Pia n'était plus qu'un reflet dans une eau immobile. Et cette Laure qu'elle revoyait dans son souvenir, une petite pensionnaire, bien lointaine, qui ne lui était plus rien. Mais là n'était pas l'essentiel.

Ce qui, en elle, restait inoubliable, blessure que rien ne viendrait jamais cicatriser, que le moindre choc ferait saigner encore, c'était le souvenir de l'injustice et de la honte. La scène atroce avait introduit dans sa vie le sens du mal, et elle en avait été bouleversée. Comme un bois qui a joué et auquel rien ne rendra plus jamais sa rectitude, son âme même avait été voilée. Jamais elle n'oublierait cet instant où elle avait compris qu'il existait dans le monde des forces, qui, innocente, pouvaient l'atteindre et la jeter à terre. Plusieurs fois déjà, auparavant, songeant à ce qui s'était passé entre son père et sa mère, elle avait eu l'impression de pénétrer dans des cercles où rôdent de lourdes menaces. Et soudain c'était devenu pour elle une réalité dramatique : elle ne se remettrait jamais de cet ébranlement.

Elle se revoyait, ombre hagarde, dans les marais, errant à demi folle. Elle retrouvait en elle les points douloureux de son corps meurtri, de cette chair atteinte autant que son âme. Injuste, injuste! le mot lui revenait aux lèvres, quand elle se souvenait, et dans un déchirement toujours nouveau. Ainsi il ne suffisait pas d'ignorer le mal! Ainsi les simples lois qu'on lui avait jadis apprises au couvent n'étaient pas assez solides pour la protéger des atteintes! Elle savait, maintenant, que dans cette nuit où elle avait fui, quelque chose en elle s'était achevé, qui était sans doute sa jeunesse, et qu'elle avait depuis lors possédé cette connaissance du bien et du mal, qui est la suprême misère.

Même la vie de Sainte-Mechtilde ne pouvait faire que cela fût oublié; dans dix ans, dans quinze ans, peut-être... Non, jamais, jamais. Elle murmurait cette affirmation désespérée; elle la mâchait avec une âpre joie. Il lui semblait qu'elle

avait une revanche à prendre, à se venger, fût-ce sur des innocents.

Des détails de sa fuite, elle ne se souvenait plus guère. Elle se revoyait dans la gare de Culoz, comptant la monnaie qu'elle avait dans la bourse cousue à son jupon, regardant le tableau où étaient marqués les prix des billets pour les stations proches, et, comme dans un rêve, se décidant pour Virieu. Pourquoi Virieu? Elle n'y avait pourtant pas été heureuse, dans sa jeunesse; revoir la maison, ce seuil d'où son père lui avait dit adieu avant de partir pour mourir, et peut-être des gens qui la reconnaîtraient, tout aurait dû lui paraître pénible. Sans doute fut-elle poussée, malgré sa fierté, par un obscur désir d'être soutenue par ses souvenirs, de ne plus se trouver seule.

Un train maussade, au petit jour, la déposa dans ce triste pays : la vallée est si étroite que le matin y naît sans soleil. Un vent glacé coula entre les épaules de la voyageuse. Elle erra dans les rues mal éveillées, traînant, jusqu'à l'église où elle se réfugia, son épuisement et sa stupeur. Elle s'était endormie sur une chaise...

« L'odeur d'encens comme dans l'église de Virieu. Combien d'heures y ai-je sommeillé? Ce sacristain qui était penché sur moi, me croyant à demi morte. Et le curé qui me forçait à manger, à boire du café brûlant... »

Dans son malheur, une chance : le curé, nouveau dans la paroisse, était un ami de l'abbé Pérouze, et en apprenant qu'elle avait été à la Visitation, sans la questionner davantage, lui avait donné son appui. Trois jours plus tard, Laure partait rejoindre le vieux prêtre.

Il avait été longtemps aumônier de la Visitation où cette fille passionnée l'avait intéressé. Le ton dont il lui avait dit, quand elle était entrée chez lui : « Ma pauvre enfant, qu'y a-t-il donc? », toute la douceur du monde avait pénétré en elle avec ces mots. Elle s'était laissée tomber sur le prie-Dieu de tapisserie, et elle avait longuement pleuré. Elle avait expliqué ensuite tout, tout ce qu'elle avait compris, tout ce qu'elle avait fait. Et le vieux prêtre la relevant, répondant à cette phrase qu'elle avait jetée comme un cri : « Je suis seule! je suis toute seule! »

« Non, avait-il dit, je ne vous abandonnerai pas. »

Puis se penchant plus bas encore, sa tête aux cheveux blancs frisés et clairsemés, touchant presque la magnifique chevelure rousse :

— Mais il ne faut pas douter de la Providence. Voyez, elle vous a menée par la main jusqu'à moi.

« Oui, pensait Laure, sans lui... »

Et cependant, cela ne l'apaisait point. Il restait en elle, malgré tout, le sentiment que la balance n'avait pas été égale, que tout ne serait pas effacé parce que l'abbé était bon et l'avait protégée.

Le chanoine Joannès Pérouze était alors aumônier de Sainte-Mechtilde, en même temps que conseiller officieux de Monseigneur. Grâce à lui Laure était entrée comme maîtresse au pensionnat. C'était le havre, pour elle, le salut. Cependant elle ne s'était pas réjouie, et, toute reconnaissante qu'elle fût à M. Pérouze, se sentait insatisfaite. Était-ce pour reprendre cette existence de nonne qu'elle avait fui par la gorge dans la nuit? Mais elle se souvenait de la faiblesse qu'elle avait sentie en elle, lorsque, à bout de souffle, elle avait dû s'arrêter dans le marais, et, encore accablée, elle acceptait.

Six heures : lever. Six heures et demie : toilette. Sept heures : la messe, ces matins d'hiver dans la chapelle humide! Sept heures et demie : le déjeuner au réfectoire, où flottait l'odeur de l'huile de foie de morue brune qu'on faisait prendre à toutes les élèves sans distinction (une pastille de menthe était allouée à chacune, pour effacer un peu le goût affreux). Et à huit heures, la grande cloche, qui appelait les externes de la ville et emplissait les couloirs du mouvement des rangs. Chaque jour, le lendemain, la veille; rien de changé.

***

— As-tu lu *Mensonges*? — demanda Laure à Irène, quand elles eurent quitté la petite salle à manger où elles prenaient leurs repas avec trois de leurs vieilles collègues.

— Non... — répondit-elle en hésitant.

— Mais tu ne lis donc rien? Dépêche-toi, il faudra que tu rendes ce roman à ta cousine.

— Oh, je ne crois pas qu'elle le lise. Elle veut l'avoir chez elle parce qu'il est à la mode à Paris.

Irène parlait d'un ton indolent, charmant, un peu mou, comme était molle toute sa personne, trop blonde, trop blanche, fade.

« Je la pousse, je la force à se hausser, pensait Laure, tandis que, avec grâce, son amie s'installait dans un fauteuil, arrangeant harmonieusement les plis de sa jupe modeste. Et je sens que c'est moi qui la soutiens... »

— Je ne comprends pas que tu ne te donnes pas plus à ce que tu lis. Un roman, mais c'est une vie dans laquelle on pénètre, d'autres êtres qu'on touche, qu'on sent palpiter. Cela me fait l'effet de regarder par les fenêtres éclairées, le soir dans la rue des Barres ou la Grand-Rue.

— Moi je préfère la poésie. « Un soir t'en souviens-tu, nous ramions en silence... »

— Non, nous *voguions*. Tu cites de travers.

Irène éclata de rire :

— Ça m'est égal.

Laure la regarda. Mais oui, elle avait raison. Il était très bien que cela lui fût égal. Et souriant à son tour, elle reprit, un peu douloureuse :

— J'aime tant le roman parce que je sais que la vie ne me réserve rien de semblable. Je ne serai pas malheureuse comme Allénore, nul Adolphe ne m'aimera. Toi tu aimes la poésie, parce que tu sais que ta vie sera différente. Tu es faite pour qu'on t'aime, tu as encore quelques parents, tu n'es pas, comme moi, oubliée par Dieu sur ce petit coin de terre où règne Jézabel.

Elle le sentait si bien : le charme d'Irène n'était pas de ceux qui doivent se flétrir entre les quatre murs d'un pensionnat sévère. Mais comme elle aurait voulu que son amie protestât, lui assurât qu'elle demeurerait...

Visiblement gênée, Irène Saugey changea de conversation.

— Que te racontait donc Marceline Balanès?... Je vous ai vues ensemble dans le préau.

Laure posa sur elle des regards durs.

— Tu n'aimes pas Marceline Balanès... C'est une fille étrange. Elle m'attire, elle m'inquiète un peu.

— Tu aimes ce qui te fait peur, Laure. Je te l'ai souvent dit. Ah! pourquoi tant désirer ce qui est difficile, tant soulever?...

— Toi, tu ne soulèves rien.

Décidément, un mauvais jour. Pourquoi, à chaque détour de la conversation, un heurt se produisait-il? Elle le savait, mais ne voulait rien dire. L'absence d'Irène, ce matin, son air embarrassé qu'elle dissimulait mal : il fallait tirer au clair cette énigme.

— Écoute donc, ma chérie, — dit Laure en sautant à terre et en s'approchant d'elle : — je suis un peu soucieuse. Tu n'es pas comme tous les jours.

— Mais si, — répondit la jeune fille, mollement.

— Tu n'as pas été peinée... que je te dise... que tu pensais à... à te marier, par exemple. Je sais bien que nous nous aimons, que notre vie, comme cela, dans cette maison... Et tu sais, je lui pardonne tout, à Sainte-Mechtilde, puisque c'est grâce à elle que je t'ai rencontrée. Mais qu'as-tu?

Irène, soudain, s'était pris la tête entre les mains et pleurait.

Elle fut longtemps sans pouvoir lui arracher une parole. Irène sanglotait, convulsivement, ployée sur le fauteuil.

— Qu'y a-t-il? est-ce moi? — murmurait Laure avec des mots de tendresse. — Je n'ai pas voulu...

Mais, brusquement, s'écartant, elle se leva, alla à la fenêtre, tapota contre les vitres. Elle avait pressenti la vérité. Au bout de quelques instants, elle éclata de rire, toute seule; l'air qu'elle frappait contre le carreau, c'était ce fameux quadrille de Métra que ressassait toujours la pauvre Pia. Se retournant alors :

— Dis-le-moi donc, Irène, ce sera plus simple. Tu vas te marier?

Elle fit « oui » de la tête.

— Mais pourquoi ne pas me l'avoir annoncé plus tôt, mon petit, — reprit Laure d'un ton froid, où une certaine violence contenue mettait comme un éclat de métal. — J'ai toujours, oui toujours (elle appuya le mot avec force) pensé que tu te marierais. Tu ne lis pas de romans, toi!

Après un silence :

— Et qui est-ce? — demanda-t-elle d'un ton impérieux.

— Jacques Malessert.

Elle réfléchit un instant. Le nom ne lui était pas inconnu. Les Malessert de Prérieux, sans doute.

— Est-ce celui qui a quitté l'armée? — demanda-t-elle.

— Oui, — répliqua Irène. Et aussitôt elle se hâta d'ajouter : — Mais son bras est entièrement remis maintenant. Il sera un peu raide toute sa vie, mais il n'en souffre pas...

Laure n'écoutait plus les explications verbeuses de son amie. Elle réfléchissait. Mais oui, comme c'était naturel! Elle s'en rendait parfaitement compte. Irène échappait à son influence. Son mariage, une fuite. Elle ne se révoltait pas, elle avait même fait sans doute un effort, mais elle était maintenant essoufflée. Et dire qu'elle avait passé des heures à lire avec elle saint Jean de la Croix et les extraits de la vie de sainte Thérèse : de l'essoufflement, de l'essoufflement! Et elle laissa éclater son rire dur.

Irène, désorientée, la regardait en achevant d'étancher ses larmes.

— Ne te moque pas de moi, Laure, je t'en prie. C'est parce que j'avais peur de toi que je n'ai pas osé t'en parler plus tôt. Tu es si sévère... tu es si... extraordinaire. Tu n'es pas une amie comme les autres. Tu viendras quand même nous voir à Cressin, pendant les vacances, n'est-ce pas?

— A Cressin...?

— Oui, les parents de Jacques lui donnent la maison.

Cressin est un petit village perché au bord de la vallée du Rhône, de l'autre côté du chaînon de Barterand, non loin de la gorge et du lac sinistre.

— Je ne sais pas, — dit Laure, — c'est un pays que j'ai en horreur.

En parlant, elle s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit et demeura accoudée, silencieuse, regardant le paysage. Entre les monts de Musin et ceux de Parves, elle voyait, distincte, la trouée de Barterand, la route de sa fuite. Au delà, les montagnes plus lointaines, le Charvaz, la Dent du Chat, plus loin encore les Bauges, le Semnoz, et, comme un nuage, la cime neigeuse du Mont Blanc. En avant la plaine verte et riche, étalée au soleil de mai, parfumée de lilas, égayée de maisons. Que lui faisaient ce calme, cette vision agréable? Elle se retourna, et d'un ton méprisant :

— J'irai te voir, mais oui, ma chérie. Tu me présenteras ton mari — et elle n'y tint plus, elle ajouta : « Vous serez heureux et vous aurez beaucoup d'enfants. »

Elle avait dit cela avec la même intonation que Marceline Balanès, et satisfaite de son ironie :

— Je suis sûre, — reprit-elle plus doucement, — que tu seras très heureuse. Tu as tout ce qu'il faut pour cela.

— Jacques est si bon. Tu ne sais pas comme il peut être doux avec moi...

— Où le rencontres-tu?

— Chez ma cousine Orgeval.

Et elle continua, gauchement :

— Mais, tu sais, toi aussi, nous te trouverons un mari. Cela me sera facile, une fois que je serai...

— Merci, — dit Laure, dédaigneuse. — Je crois que je me marierai jamais. Dans dix ans, tu me donneras tes filles : elles seront dans la classe des roses...

***

En surveillant l'étude du soir, Laure réfléchissait. Elle ne pouvait pas s'empêcher d'être triste, et se reprochait cette tristesse comme une déchéance.

« Mais je le savais, qu'elle n'était pas ce que j'imaginais. Tout cela n'a rien que de très naturel. Déjà Pia, que je transfigurais. Irène, que j'ai portée trop haut. Ma pauvre fille, quand te décideras-tu à prendre les êtres pour ce qu'ils sont, et non pour ce que tu les voudrais? Cette vie sans risques, la vie d'Irène, est-ce le bonheur, le vrai bonheur? Non, plutôt céder à tout, me jeter dans la flamme... »

— Mademoiselle Balanès, je vous en prie, ne vous levez pas sans cesse. Vous dérangez tout le monde. Achevez donc votre composition française.

« Oui, il fallait avertir cette petite Marceline aussi. Ne plus connaître personne, m'enfoncer dans la monotonie de l'existence, m'efforcer d'aimer cette vie, cette classe qui sent le pétrole et le vieux bois. »

Elle se leva, fit quelques pas dans la salle, se pencha sur la petite Juvanard qui suçait son porte-plume, ne trouvant pas

la moindre idée sur le sujet proposé : « Exposez ce qu'éprouva Bernadette Soubirous quand... » — « *Et cætera*... pensa Laure, cette Salperrat est stupide de donner des devoirs pareils à des gamines de treize ans. »

Et, passant devant la petite glace qui était fixée au mur, entre les deux fenêtres, d'un geste machinal, elle releva son chignon. Son image lui sourit, mais aussitôt :

« A quoi bon? Pour rien? (Le cours de ses pensées la ramenait toujours à ce désespoir secret.) Ah, plutôt n'importe quoi. »

Parfois, il lui arrivait d'imaginer qu'un homme passerait dans sa vie, la bouleverserait, y introduirait un changement à la fois atroce et merveilleux. Le visage de la bohémienne, inoubliable, reparaissait alors dans sa mémoire : c'était le visage d'une destinée terrible, qu'elle acceptait. Qu'avait-elle voulu dire? Ah! si sa volonté était en jeu, si cela dépendait d'elle. Mais cela, quoi? Elle ne savait. Elle savait seulement, et de façon confuse, que la vie lui devait une revanche.

« C'est bien la dernière fois... » dit-elle à mi-voix.

Plusieurs élèves levèrent la tête. Le son de sa propre voix l'ayant tirée de sa torpeur, Laure Malaussène laissa tomber le livre qu'elle avait feint de lire, et parcourut des yeux la classe. Les têtes se courbèrent aussitôt sur les cahiers : la blancheur du papier réfléchissait aux visages une lueur nacrée.

Seule Marceline Balanès demeurait, front levé, les yeux tournés vers Laure, l'examinant avec une calme audace. Leurs regards se croisèrent. Laure hésita un instant. Marceline? Elle allait se sentir si seule, Irène mariée. Une voix intérieure lui cria un refus. Elle décida de tenir désormais Marceline à distance.

— Mademoiselle Balanès — et comme la bonne Marguerite levait la tête, soudain tourmentée, elle précisa : ... Marceline... pourquoi ne travaillez-vous pas? C'est la seconde observation que je suis contrainte de vous faire en dix minutes. Je vous marque, à regret, deux mauvais points de conduite.

III

A l'ombre du saule, la chaleur était encore trop forte, insupportable. De la plaine humide montait, en cette lourde

après-midi d'août une moiteur amère. Laure laissa retomber la main qui tenait son livre. Elle écarta les bras, se leva, fit quelques pas, et, sortant du jardin, traversa la route où nul être humain ne passait.

L'église, à l'extrémité d'un court chemin, silencieusement veillait sur la plaine. Laure s'assit sur le mur bas qui cernait la terrasse, et, malgré le dur soleil, demeura immobile. A ses pieds, la vallée s'étalait, large, puissante. Dans la splendeur crue de cette journée d'été, elle ne rappelait plus en rien ce qu'elle avait été, la nuit où Laure, éperdue, l'avait traversée. Un silence tremblant s'étendait sur tout ce paysage. Laure, sensible à la grandeur du spectacle, sentait céder son ennui.

Trois semaines déjà qu'elle était à Cressin. Elle avait accepté l'invitation d'Irène. Elle se le reprochait.

Un sifflotement aigu et vulgaire lui parvint, dans le songe vague où elle s'engourdissait. C'était Claudius, l'ordonnance de Jacques Malessert qui reprenait, avec une obstination implacable, le refrain de *En R'venant de la R'vue*. Dérangée, mais sans acrimonie, Laure se leva, en appuyant les paumes aux pierres chaudes du mur.

Elle sauta les trois marches du perron qui précédait la chapelle, retraversa la route et poussa le portail du jardin, qui grinça.

Pourquoi était-elle venue? Elle le savait bien. Elle était si lasse du pensionnat, de cette morne, de cette épuisante répétition! L'an passé, bien qu'Irène l'eût déjà invitée, elle avait refusé avec une pudeur ombrageuse. Orgueil? Mauvais sentiments? Elle n'avait pas voulu assister au bonheur de son amie, la voir triomphante dans le cadre de cette maison cossue et satisfaite. Elle avait aussi voulu lui prouver qu'elle était indépendante, libre de son sort : c'était peut-être le sentiment le plus fort qu'il y eût alors en elle.

Cependant elle avait souffert. Irène partie, Marceline écartée, elle avait soigneusement accompli ce repli devant tous les êtres dont elle s'était assigné la tâche en un jour de détresse.

Pendant les vacances même, elle était restée à Sainte Mechtilde, gardant quatre fillettes dont les parents habitaient hors d'Europe. Ainsi toujours liée à cette pension, à ce petit monde

fermé, elle avait vécu ramassée sur elle-même, douce, patiente, mais attentive à ne rien engager de son cœur. Il lui semblait souvent que sa vraie vie devait se dérouler sur un plan imaginaire, auquel les vivants n'avaient point accès et où seul rôdait, confuse menace, l'ange de la révolte et du désespoir.

Elle traversait le parc, s'arrêtait sous un sapin : l'ombre même y était étouffante. Un cri d'enfant lui parvint, par une fenêtre du premier étage.

« Philippe vient de se réveiller... » se dit-elle, et elle pensa : « Des enfants à moi? jamais? il est bien laid, tout rouge, sanglé dans sa peau trop étroite, avec cette minuscule bouche baveuse. Si cependant... » Et sa pensée même disparut, fit place à une indistincte, à une inconsciente aspiration qui montait en elle, vers l'image d'un petit être, aussi laid, aussi ridicule que Philippe, qui serait d'elle, qu'elle aimerait.

Elle haussa brutalement les épaules : à quoi bon tant rêver? Seule, elle serait seule, encore et toujours seule.

« A quoi bon? » Elle faisait effort pour ne pas céder au désespoir qui l'usait. Il lui restait son courage. Claudius sifflait toujours : « Il n'y a que lui d'heureux », se dit-elle.

Heureux, Jacques et Irène l'étaient-ils? Oui, sans doute, oui en apparence. Un ménage uni. Ils vivaient, côte à côte, attentifs l'un à l'autre. Il n'y avait entre eux ni heurt, ni dissonance : peut-être parce qu'il n'y avait ni contact ni accord. « Et ce sera ainsi dans dix ans, vingt ans, cinquante ans... Noces d'argent, noces d'or... » Ah, c'était risible à force d'être le bonheur! Elle pensait, d'ailleurs que, quant à elle, elle n'aurait pas été heureuse avec Jacques. Non qu'il ne fût doux, prévenant, poli, peut-être parce qu'il était tout cela, et à l'excès. Intelligent? Oui. Sensible? Oui encore. Que lui manquait-il? Elle n'aurait pu le dire. Une certaine façon d'adhérer à l'existence, de mordre à même. Elle avait cependant du plaisir à parler avec lui : il lui semblait qu'il recherchait sa conversation. Chaque fois qu'il le pouvait, il l'entreprenait sur un livre, sur une œuvre musicale, l'interrogeait, l'écoutait. Elle en avait été d'abord fière, un peu, mais bien vite s'était sentie insatisfaite. « Je sais ce qui lui fait défaut, se disait-elle. Il manque de ton. »

Irène avait changé. Ou plutôt, elle était redevenue telle que

jadis, avant l'arrivée de Laure à Sainte-Mechtilde. Sans doute ses deux grossesses, trop rapprochées, étaient-elles cause de son empâtement physique, signe trop révélateur de son affadissement moral. Il n'y avait pas si longtemps encore, se disait Laure, elle s'enthousiasmait pour un texte de Pascal. Était-ce donc cela, le bonheur, cet ensevelissement dans le confort, la routine, l'oubli, dans cet égoïsme candide et niais des jeunes mères?

Inquiète, déconcertée, comme chaque fois que sa pensée s'attardait sur de tels sujets. Laure roula les épaules, de son geste coutumier, et fuyant la chaleur de la route, poussa la grille du jardin.

***

Le salon, au moins, était frais : une immense pièce d'ombre, de silence et de solennité. Une odeur un peu fade y flottait : confitures dans un placard, sachets de lavande au fond des cache-pots d'opaline? Laure entrebâilla les volets, laissa couler un filet de jour et se hâta de refermer la fenêtre.

Elle s'approcha du piano, un bel instrument neuf, un peu dur, qu'on ne travaillait guère. Puisque Philippe était éveillé, il était permis de jouer. Un classeur à musique, d'ébène vernie, contenait, minutieusement rangés, des recueils de morceaux et des partitions d'opéras. Le tout neuf, trop respecté.

Elle se courba, lut les titres. Études? valses? elle se décida pour les valses.

D'un doigt sûr elle ouvrit le recueil. C'était la valse en *la mineur* qu'elle préférait : elle avait lu que Chopin la chérissait lui-même, cette œuvre de sa jeunesse. Elle en aimait, à travers le tourbillonnement audacieux du rythme, la passion contenue, cette gravité qui mêle, aux grâces d'une soirée de bal, on ne sait quelle ombre pathétique semblable à celle du destin. Elle achevait le morceau quand la porte du salon s'ouvrit.

— Mais tu es dans la nuit! — s'écria Irène.

Et elle ouvrit les volets des deux fenêtres. Un jour cru entra.

— Il y a longtemps que je n'ai pas joué ces valses...

En fait, d'ailleurs, même à Sainte-Mechtilde, les valses de Chopin eussent excédé ses forces.

Laure s'arrêta, laissa les mains sur le clavier, regarda la jeune femme. Elle portait, bien que ce fût l'après-midi, une camisole de percale négligée.

— Tu ne joues plus guère? — demanda Laure.

— Comment veux-tu...? Jacques cependant me le demande souvent. Il aime beaucoup la musique. Il est bien plus fort que moi. Tu lui fais plaisir, tu sais, quand tu joues. Moi, je n'ai plus le temps. Je ne lis même plus. Toi, je t'admire! Tu restes toujours la même, toujours ardente, toujours pleine du désir de comprendre, de connaître. Si tu savais...

Les yeux de Laure eurent un éclat dur.

— Mais je sais, — dit-elle sèchement, blessée soudain par la cruauté involontaire de la jeune femme.

Irène ne remarqua pas le ton dont les mots étaient dits.

— Je t'assure que non. Tous ces soins qu'on donne à ces petits êtres, ces besognes matérielles, qui paraissent vulgaires, rebutantes, tu ne sais pas combien elles sont belles, de quel cœur on les fait quand ce sont....

— Je comprends très bien, ma chérie, dit Laure, en effleurant du bout du doigt le clavier, en une chromatique rapide : — et c'est toi qui as raison. Tu as choisi la meilleure part.

Elle était sur le point d'ajouter : « Mais chacune ne peut pas la choisir. » Elle n'osa pas. Elle gardait à Irène une affection sentimentale, purement sentimentale certes, qu'elle ne cherchait point à déraciner.

Son amie ressortie — quelque soin urgent l'appelait, — Laure, restée seule, reprit le cahier des valses, puis changeant d'avis, celui des *Études*. Peu à peu la musique la ressaisit, elle oublia.

Elle achevait l'étude en mi majeur, et se sentait apaisée, tant ces pages musicales rendent un son inimitable de sérénité presque religieuse. La dernière note frappée, elle demeura immobile, laissant les harmoniques se dissoudre dans le silence. Soudain, se sentant observée, elle releva la tête. A l'autre bout du salon, Jacques Malessert écoutait.

— Comme vous avez joué cela, mademoiselle, — dit-il d'une voix basse et émue. — C'est l'étude en mi, n'est-ce pas?

— Oui, — répondit-elle, un peu mausade.

Ils ne dirent rien. Cela devint gênant, très vite.

Heureusement Irène qui, du balcon, avait aperçu son mari sur la route, ouvrit la porte du salon, son fils sur le bras.

— Tu es là, Jacques...

Et aussitôt :

— N'est-ce pas que Laure joue *divinement*, — ajouta-t-elle d'un ton un peu précieux.

Laure s'était levée et l'avait rejointe près de la porte.

— Eh bien, — demanda-t-elle, — le petit prince a bien mangé?

— Oh! pas encore, — répondit Irène en riant — ce n'est pas son heure; tu as encore beaucoup à apprendre!

Immobile à quelques pas, Jacques Malessert regardait le groupe. A côté de Laure, comme Irène paraissait vieillie! Quelque chose en elle, s'était fané : dans tout le corps se montrait la lourdeur de la maturité, la poitrine était déformée, les joues étaient pleines à l'excès. Et, il y avait, dans l'attitude même, on ne savait quel abandon, quelle déroute de la coquetterie et du soin. Avec Laure quel contraste! Elle avait vingt-cinq ans, comme Irène, mais c'était pour elle l'instant d'une totale splendeur. Le teint était clair, irrigué d'un sang vif; la lourde chevelure rousse en soulignait l'éclat. La poitrine, haute et mince, les épaules droites, et cette attache exquise des membres au tronc, tout participait à parfaire cette pure statue. Et la moindre de ses attitudes était pleine de grâce.

***

Laure et Jacques descendaient le chemin qui rejoint la gorge du Lit au Roi. Le soir venait. La touffeur de l'air cédait. Une lueur verte s'insinuait au long de l'horizon montagneux.

C'était Irène qui les avait poussés à sortir ensemble, avant le dîner : ce n'était pas la première fois qu'avec une inconscience touchante, elle s'appliquait à les rapprocher. D'ailleurs, depuis ses grossesses, devenue paresseuse, elle n'accompagnait plus Jacques dans ses longues promenades à pied.

Devant une ferme, un paysan leur dit bonsoir, en les examinant avec curiosité. Jacques s'arrêta pour lui parler. Laure continua la route. Cent mètres plus loin, elle s'assit sur un tronc

d'arbre : Jacques quitta le paysan, se mit à courir pour la rejoindre. Elle le regarda. Son bras blessé tressautait dans la course, à demi paralysé, plié en deux. « Aussi peu officier que possible » se dit Laure.

Il lui sourit en la rejoignant.

— Il a un de ses enfants malades : le médecin dit que c'est peut-être l'influenza. Vous savez, ce mal qui répand la terreur...

Elle ne s'y trompait point : ce n'était pas pour se renseigner sur la santé du petit Buloz que Jacques Malessert s'était arrêté, mais par une sorte de timidité qu'il avait éprouvée sous les regards du paysan.

— De quoi parlions-nous? ah oui, de Chopin. C'est un si grand maître... Avez-vous lu le livre du comte Wodzinski, *les Trois Romans de Frédéric Chopin*? C'est très émouvant, je vous assure. On sent tellement qu'il a mis dans sa musique tout ce que l'existence, il le savait, ne lui permettrait pas de réaliser.

« C'est curieux, se disait Laure, il dit toujours des choses intéressantes, et cependant, il manque à sa conversation je ne sais quoi, et ce que je ne sais quoi qui me permettrait de l'admirer. »

— Tournons-nous par là? — demanda-t-il quand ils arrivèrent à l'entrée de la gorge.

— Non. Si vous voulez, allons plutôt vers le Rhône.

Ils obliquèrent à gauche, descendirent vers les marais.

L'odeur amère y flottait, l'odeur des plantes décomposées dans les ruisseaux à demi secs, l'odeur de l'eau qui ne court plus vivante. Le chemin devint glissant, en pente. Jacques se retourna, tendit la main gauche à Laure : mais il avait mal assuré son équilibre, ce fut elle qui le retint. Il sourit.

— Vous êtes leste.

Elle marcha quelques instants en silence. Depuis qu'ils suivaient ce sentier dans les herbes jaunes, elle retrouvait en elle des souvenirs qu'elle eût souhaités défunts. Ils revenaient, l'assaillant, aidés par l'odeur forte des marais, des roseaux, par cette touffeur oppressante de l'air qui lui engourdissait le front d'une légère migraine. Cela ne ressemblait pas à ce qu'elle avait connu, dans la nuit inoubliable, c'était même totalement différent. Mais quelque chose cependant demeurait

de semblable. Elle se répéta à elle-même : « Je n'aurais pas dû... je n'aurais pas dû... » Venir à Cressin? faire cette promenade?

Laure se força à dire quelque chose.

— Irène aime-t-elle ce pays?

Jacques hésita :

— Oui, je crois qu'elle l'aime... Mais, au fond, il lui est indifférent. Elle ne sait pas ce que c'est aimer une terre, lui être attaché par des fibres sensibles. Et vous, l'aimez-vous?

Elle répondit, à mi-voix :

— Il me fait horreur.

Il s'arrêta, décontenancé. Ils se trouvèrent l'un en face de l'autre, immobiles, se regardant.

Et brusquement oubliant l'homme qu'elle avait en face d'elle, parlant comme à sa propre conscience, Laure se laissa aller à une confidence. Il y avait trop longtemps qu'elle vivait seule avec elle-même.

— Comprenez-moi, — dit-elle de cette voix intense qu'elle prenait quand sa sensibilité la dominait, — comprenez-moi : ce pays ne peut pas m'être indifférent. Ces marais, ces roseaux, cette terre immense et stérile, je voudrais n'y voir comme vous qu'un champ où promener mon âme. Pour vous, c'est cela : le réceptacle de votre solitude. Vous aimez ce pays comme vous aimez votre âme. Vous y êtes heureux dans votre tristesse idéale et... et votre petite vie calme de Cressin.

Elle avait jeté ces derniers mots presque douloureusement, et, avant qu'il eût pu parler, reprenait :

— Non, non, ne me dites pas que je me trompe. C'est vous qui avez certainement raison. Vous vous êtes fait la vie que vous aimez. La mienne... ce n'est pas cela. Je suis seule, toute seule. Je n'ai rien à attendre des années qui peuvent venir, sinon qu'elles me raidissent, m'enlaidissent, me tuent. Je ne vis que pour l'attente, d'une vie qui ne sera pas. Votre méditation, votre « culte du moi » comme vous dites, cela n'est possible que lorsque le bonheur n'est pas en jeu. Vous pouvez aussi être un peu anarchiste, vous défendez Ravachol et Vaillant, mais cela n'empêche pas que votre père est magistrat, et que... (elle éclata de rire)... et que vous vivez de vos rentes!

Il baissait la tête, si interloqué qu'il ne trouvait rien à répondre :

— Pardonnez-moi, — dit Laure en faisant un effort pour retrouver son calme, — c'est Chopin qui m'a mis les nerfs en pelote...

Elle fit semblant de badiner, mais le ton grinçait.

— Non. C'est plutôt le pays, — reprit-elle. — Est-ce qu'Irène vous a déjà raconté...?

— Quoi? — demanda-t-il, la voix étranglée.

— Mais... cette plaine... ce pays... et moi?

— Elle m'a dit que vous aviez traversé la plaine, un soir, quand vous aviez quitté Barterand. Ah! ce Detrérieux!

— Laissez-le... Oui, pour Irène, cela doit être à peu près cela : j'ai traversé ce pays, un soir, pour aller prendre un train...

Elle éclata de nouveau de son rire violent.

— Pauvre Irène. Je lui ai bien souvent expliqué, à Sainte-Mechtilde. Je croyais qu'elle avait un peu compris. Oui, je l'ai traversé... Mais c'était la nuit, une nuit abominable, comprenez-vous? J'avais vingt ans. J'étais encore une enfant. Mais, dans cette nuit-là, j'ai découvert ce qu'était vivre. Les marais sentaient comme aujourd'hui, je me suis perdue, je ne savais plus où j'étais, ni où j'allais. C'était comme un cauchemar dans lequel je me débattais et dont je sentais qu'il n'aurait jamais de fin... Il n'est peut-être pas fini encore. J'ai appris, cette nuit-là, ce qu'est le mal. Comprenez-vous? J'avais été chassée injustement; je ne comprenais même pas très bien ce qu'on me reprochait. Mais cela n'était rien, cette injustice là était peu de chose. Elle m'avait atteinte, mais pas encore trop profond. Ce qui était atroce, c'était de savoir que si j'avais voulu, si j'avais consenti, tout aurait été fini, je n'aurais plus eu cet homme contre moi, ni Thierry, ni personne. Je n'ai pas voulu, je n'ai pas voulu. Quand il parlait en chuchotant devant ma porte, je me sentais toute rebellée contre lui : s'il était entré, je lui aurais crevé les yeux. Le mal, c'était cela, c'était cette sensation horrible de me sentir proie, d'être le lot du marchandage. Où était donc le juste, le bien, si *cela* suffisait à faire tout oublier? Comprenez-vous?

Elle le regarda, sembla brusquement échapper à son rêve, et ajouta d'une voix très douce :

— Mais non, mon pauvre ami, vous ne pouvez pas savoir. Je parle hébreu devant vous. Je suis folle. Ce sont les odeurs

des marais qui m'ont grisée sans doute. Ne cherchez pas trop à me comprendre.

— Si, — dit-il, très gravement (il était, à la vérité, fort ému), — j'ai compris. Irène m'a assez parlé de cette triste histoire pour que je devine, ma pauvre... (il hésita) ma pauvre Laure (c'était la première fois qu'il employait le prénom) comme je vous plains! C'est abominable de rencontrer le mal sur la route à vingt ans.

Elle le regardait. Et lui, avait-il connu le mal? savait-il ce que cela voulait dire? elle ne le pensait pas.

Il continuait.

— Ce qu'il y a de beau, en vous, c'est cela, cette force, cette grandeur tragique. Vous vivez au ton le plus haut. Je m'y efforce, mais vous, c'est naturel.

— Je n'ai pas à m'en louer, — répondit-elle, amère. — J'aimerais beaucoup mieux être comme Irène, ne me soucier que de mes deux poupons, de leurs langes, de leurs pesées. Elle au moins est heureuse...

— Ne dites pas cela! — s'écria Jacques avec violence.

— Mais si, — répéta-t-elle, — j'aimerais être comme elle.

— Vous ne vous rendez pas compte, — reprit-il, la voix sourde. — J'aurais voulu vous connaître avant...

Elle s'arrêta net, le dévisagea.

— Non, taisez-vous. Je ne veux pas que vous parliez ainsi. Vous n'avez pas le droit. Irène vous aime, elle est votre femme. Je ne suis rien qu'une pauvre fille qui passe et qui, parce qu'elle a lu trois ou quatre livres, vous étonne.

— Non, non, — protesta-t-il avec une force assez inattendue chez lui. — Ce n'est pas vrai. Vous ne savez pas ce que représente pour moi votre passage à Cressin. Avant, je ne vous avais vue que trois ou quatre fois, je ne vous connaissais que par Irène. Et votre image mettait de l'éclat sur la sienne, vous me comprenez? Elle me parlait de vous, surtout avant notre mariage et au début, les premiers mois, avant Andrée. Elle me racontait vos lectures, vos discussions : je me souviens que c'est après une de ces conversations, chez ma tante Orgeval, que j'ai décidé de l'épouser. Quand elle me parlait de vous, elle brillait de tout son feu.

Il hésita un instant.

— Mais, depuis que vous vivez avec nous, j'ai compris.

— Quoi donc? — interrompit Laure, presque angoissée.

— J'ai compris que j'avais aimé... un reflet. Oui, une image. Votre image, Laure, pas autre chose.

De quel ton désespéré il disait cela! Il était donc capable de sentiments violents, vrais? Ou était-ce, lui aussi, par reflet?

— Les mots que disait Irène et qu'elle ne dit plus, je les ai retrouvés dans votre bouche, plus justes, plus vrais. Son savoir c'était votre savoir. Elle a même vos expressions, votre façon de prononcer certaines paroles. Vous êtes ce que j'ai cru qu'elle était.

Laure, immobile, silencieuse, ne regardait plus Jacques, mais, par derrière lui, une file de peupliers d'argent qui se détachait, pure, sur le ciel d'un bleu pâlissant.

— Non, — dit-elle avec beaucoup de douceur, — non Jacques. Voulez-vous donc que je parte demain?... Je ne veux plus rien entendre. Vous oublierez ce que vous m'avez dit. J'oublierai moi aussi...

Et elle se força à ajouter.

— Vous êtes sévère pour Irène. Vous lui donnez deux enfants en moins de deux ans, et vous voulez encore qu'elle reste intellectuelle comme avant, libre d'esprit, active. Les hommes sont bien injustes. Quand elle sera délivrée des soucis que lui donnent ses petits.

— Vous pensez ce que vous dites?

Elle baissa la tête, ne répondit pas.

— Laure, — reprit-il, — ne soyez pas froissée. Est-ce donc si offensant que je vous dise ... que ... si je vous avais connue avant Irène, ce n'est pas Irène qui...

Ah non, cela suffisait. Depuis un quart d'heure qu'elle résistait, elle se sentait épuisée. Encore un peu...

— Qui vous dit que, moi, j'aurais accepté? — répondit-elle d'un ton où il y avait de la pitié et du dédain.

Elle ne le regarda pas en parlant. Elle savait qu'il avait dû pâlir.

Il bégaya, stupide :

— Vous.. vous êtes sûre de ne pas m'aimer, Laure?

Elle tourna alors franchement la tête vers lui, le dévisagea.

Elle remarqua sa petite moustache blonde, falote, et la minceur fragile des épaules. Et elle répondit, avec une très grande douceur dans la voix :

— Mais non, Jacques, je ne vous aime pas.

***

Le lendemain matin, Malessert prétexta une affaire de placement qui l'appelait à Lyon pour partir. Il serait absent une semaine.

La vie à Cressin reprit son cours morne. Le matin, Laure partait se promener seule, dans des chemins qu'elle connaissait trop, maintenant. Pour se distraire, elle s'occupa de la petite Andrée, lui donna son bain, la fit manger. Cela amusait beaucoup Irène, car elle tenait la petite fille comme une poupée de porcelaine, faute d'habitude. Et Laure ressentait, quoi qu'elle s'en défendît, une sensation de faim, de tendresse inemployée, à laquelle parfois elle cédait, embrassant avec violence le petit corps gras et rose de l'enfant.

La plupart du temps, elle lisait. C'était comme à Sainte-Mechtilde, en somme.

Quand Irène avait quitté le pensionnat, Laure, pour faire diversion à la tristesse trop sentimentale, qu'elle éprouvait, s'était jetée dans les livres avec passion. Et, volontairement, avait cherché ce qui pouvait le plus entretenir en elle ce sentiment de confuse révolte qu'elle discernait assez bien, mais n'analysait pas trop. Dans la boîte où Monbarbon le libraire entassait les vieux bouquins, elle prit l'habitude de venir fouiller. Le commis, un vieil homme intelligent, qui avait le sens des lettres et leur amour, finit par devenir son ami, au point de lui prêter des ouvrages, en cachette, évidemment, et du patron et de mademoiselle Jérébel. Et la difficulté était de dissimuler ces livres, car il était absolument sûr que Jérébel, quand sa subordonnée était sortie, ne se gênait point pour faire de minutieuses tournées d'inspection. Laure trembla longtemps quand elle eut constaté la disparition d'un des livres auxquels elle tenait le plus — un de ceux auxquels elle reconnaissait aussi le plus de vertus suspectes — et que jamais plus elle ne retrouva. Mais comme aucune sanction ne fut prise,

comme Jérébel ne parut manifester nul courroux, Laure pensa qu'elle avait pu l'égarer, quelque jour, dans la campagne.

Il lui restait, du moins, dans l'esprit le souvenir très précis des dernières pages où l'héroïne, ayant découvert la vilenie des hommes, abandonne son foyer, fuit le bonheur, la fausse image du bonheur, et s'en va « vivre sa vie », ailleurs, on ne sait où, dans l'inconnu, dans le risque.

Elle pensait souvent qu'un jour viendrait, pour elle aussi, où l'occasion lui serait offerte de « vivre sa vie », de tout risquer pour *être*. Mais l'occasion, ce n'est pas Jacques Malessert, se disait-elle en réfléchissant à la scène des marais. Le pauvre! serait-il capable de tout rompre, de tout abandonner? Non, non : trop doux, trop soucieux. Il n'avait même pas eu un cri de révolte quand elle l'avait assommé de sa phrase dédaigneuse : « Mais non : Jacques, je ne vous aime pas... » Comme c'était bête : les hommes! Il n'avait donc pas compris dans quel état nerveux elle se trouvait, et que, s'il avait osé, s'il l'avait prise de force dans ses bras, elle aurait cédé. « Il est vrai qu'avec son bras cassé », pensait-elle. Et elle sourit de pitié. Non, ce n'était pas avec lui qu'elle aurait à « vivre sa vie ». Il faudrait qu'un jour ou l'autre elle eût le courage de partir, de partir seule, de tout risquer, comme Nora.

Et la perte de son livre lui revenait à l'esprit, toujours sensible. « Il faudra que je me le rachète », se dit-elle.

Du moins le carnet noir lui restait.

C'était une histoire singulière que celle du carnet. Depuis l'an passé, elle avait été chargée de donner, deux fois par semaine, des leçons de piano et de solfège aux élèves d'un établissement voisin. Ce pensionnat n'était pas éloigné de Saint-Pierre, mais il était assez compliqué de s'y rendre. Pour gagner la vallée de l'Albarine où il se trouvait, en ce point où elle se fait le plus triste et le plus resserrée, non loin des usines de Tenay, il fallait prendre d'abord la ligne de Virieu, où circulait un paisible omnibus, et à Virieu, changer de voiture pour prendre un train sur la grande ligne de Culoz à Ambérieu. C'était chaque fois une journée d'occupée; en somme, au début, une distraction; bien vite une nouvelle forme d'ennui.

Un soir qu'elle était, comme d'ordinaire, seule dans le wagon

de seconde classe au départ de Virieu, elle aperçut un objet qui avait glissé entre le coussin et le dossier, dans la rainure, d'où il dépassait quelque peu. C'était un carnet recouvert de toile cirée noire. A qui pouvait-il appartenir? Pas de nom. Deux initiales à la première page : J. P. Et en dessus, cette inscription, que Laure ne comprenait pas : « trad. 1888. » Le train faisait la navette entre Virieu et Saint-Pierre : sans doute ce carnet avait-il été oublié par un voyageur qui était venu de Saint-Pierre à Virieu. Laure pensa qu'elle pourrait peut-être retrouver le propriétaire. Mais quand elle eut découvert le contenu, elle décida qu'elle le garderait.

Le carnet noir avait cinquante feuillets : vingt seulement étaient utilisés. L'auteur inconnu y avait noté, d'une écriture saccadée, nerveuse, de brefs fragments qui ressemblaient à des pensées. Certains mots avaient été barrés, remplacés par d'autres, comme si l'on avait tâtonné pour trouver l'expression exacte.

Depuis qu'elle avait fait cette découverte, bien souvent Laure avait rêvé à l'homme qui avait écrit ces phrases passionnées. Chacune d'elles, si courte fût-elle, brillait d'un sombre éclat, et il suffisait à Laure d'en relire quelques-unes pour se sentir brusquement soulevée au-dessus d'elle-même. Qui en était l'auteur? Était-ce un des habitants de Saint-Pierre? A la pensée que, peut-être, elle le rencontrait sans le savoir, une vague de sang affluait à ses joues. Quelle vie pleine, ardente, merveilleuse, devait être la sienne! Il lui semblait que si, une seule fois, elle venait à le croiser, elle ne pourrait pas ne pas le reconnaître, et que son émotion la trahirait.

Dans la solitude et l'ennui de Cressin, Laure avait heureusement, le petit carnet noir. Elle le feuilletait (il commençait à s'user aux angles). Sur la première page étaient inscrits ces mots : « Maximes et intermèdes. » Puis, de page en page, les pensées se succédaient, séparées l'une de l'autre par un blanc.

L'amour d'un être (le mot être avait été biffé par la suite) *seul est barbarie : ainsi de l'amour de Dieu.*

Qui atteint son idéal, par là même le dépasse.

Quand l'amour ou la haine ne sont pas en jeu, alors la femme joue médiocrement.

C'est pour ses vertus qu'on est le mieux châtié.

Le bas-ventre empêche l'homme de se considérer comme un Dieu.

Elle pensa que Jacques Malessert, lui aussi, lui comme tous les autres... Elle se souvint des regards qu'il avait posés sur elle, le soir où elle avait joué du Chopin, juste avant leur départ pour leur promenade...

Ce qui est fait par amour (une surcharge indiquait : se fait) *toujours se fait par delà le bien et le mal.*

Qui se méprise, s'honore, du moins, démolisseur.

Cette dernière pensée — et ce n'était pas la seule, ne lui était pas très claire.

Elle se répéta à mi-voix :

« Ce qui se fait par amour... par delà le bien et le mal... »

***

Quand Jacques revint, Laure vit tout de suite que ces journées d'absence ne l'avaient point apaisé.

« Vaudrait-il plus que je ne pensais? » se demanda Laure. Il était évident que ses sentiments n'avaient pas fléchi. Et, comme par fait exprès, Irène fut maladroite, vulgaire, accablant son mari du récit détaillé d'une insubordination de la domestique, puis le cajolant, l'embrassant, lui reprochant son absence, Laure ne put se retenir de jeter à Jacques un regard d'ironie complice.

— Jouez-moi du Chopin, — demanda-t-il le soir.

— Non, je n'ai pas envie, — dit-elle d'un air désinvolte. — Je vais me promener seule sur la route : l'air est plus frais maintenant.

Il n'osa pas l'accompagner, resta avec sa femme.

« Par delà le bien et le mal... se disait Laure en marchant, tête nue, dans la nuit apaisante. Mais par amour... Je ne l'aime pas, je sais bien que je ne l'aime pas. Ce ne serait pas Irène qui me retiendrait... (Elle réfléchit un instant, inquiète de sa propre pensée.) Non, ce n'est pas à cause d'Irène que j'hésiterais si je l'aimais. A quoi bon? Un grand bonheur, cela peut se payer très cher, mais cela... non... ce ne serait pas le bonheur. »

Quand elle rentra, Jacques était déjà monté avec Irène.

Laure sourit, puis se reprocha d'être quelque peu déçue.

Le lendemain, elle jouait du piano. Jacques était sorti de bonne heure. La porte du jardin s'ouvrit : Jacques apparut. Elle s'interrompit, le regarda.

— Continuez, — dit-il à voix basse.

— Mais je jouais pour moi seule, — riposta-t-elle d'un ton moqueur.

Elle fit claquer le couvercle, se leva.

— Pourquoi me fuyez-vous? — demanda-t-il, la voix tremblante.

— Moi...? Mais je ne vous comprends pas.

Et elle pensait : « Le ton n'y est pas. Cela ressemble à de la coquetterie. Qu'il s'en aille. »

— Laissez-moi donc, — dit-elle avec violence. — Vous savez bien que c'est inutile.

— Non, — murmura-t-il. — J'ai réfléchi, pendant ces huit jours. Je n'ai pas su m'y prendre avec vous. Vous me méprisez, vous trouvez... je comprends. Mais vous ne savez pas de quoi je serais capable avec vous, pour vous, Laure, écoutez-moi, laissez-moi vous expliquer...

Ils se regardèrent, profondément. Il y avait vraiment plus d'un éclat dans ses prunelles. « Ce qui se fait par amour... » Elle se débattit contre elle-même.

— Je n'accepte pas de vous entendre.

Il s'approcha d'elle.

— Pourquoi? Avez-vous peur... peur de moi ou de vous?

« Ce n'est pas mal », se dit-elle. Et furieuse de se sentir secrètement troublée :

— Mais que faudra-t-il donc vous expliquer encore? Je vous ai dit que je ne vous aimais pas. Je ne vous aimerai pas davantage dans dix minutes. Je ne vous aurais pas aimé si vous m'aviez rencontrée avant votre femme.

— Ne m'aimeriez-vous jamais? voilà ce qui m'importe. Vous ne m'aimez pas. Mais moi je vous aime (il avait prononcé ces mots d'une voix vraiment poignante). Vous ne savez pas combien je pourrais vous aimer. Et je suis sûr... Je suis sûr que je saurais me faire aimer.

— Ce que vous me demandez, n'est-ce pas? ce n'est pas seulement de devenir votre maîtresse, ici...

Il ne dit mot. Elle tourna brusquement la tête et, le regardant droit dans les yeux, continua :

— Dites-moi : quitteriez-vous tout pour me suivre, pour aller tenter avec moi une aventure nouvelle?

Il hésita. Elle le vit bien.

— Si vous me promettez de m'aimer, — dit-il...

Elle éclata de rire.

— Vous avez trébuché.

— Taisez-vous, — dit-il d'une voix étranglée, en s'approchant d'elle à la toucher presque. — Taisez-vous. Vous n'avez pas le droit de me torturer ainsi! Que voulez-vous donc entendre? Ne savez-vous pas...

Et, en parlant, il posa les mains sur les épaules de Laure, se pencha vers elle, si proche qu'elle distinguait, dans ses prunelles d'un bleu pâle, une sorte de rose des vents de couleur plus sombre. Et Laure faisait un effort violent, désespéré, pour échapper, non à lui, mais à son propre trouble, dont elle sentait la tentation s'insinuer en elle, faire trembler sa chair, crisper ses doigts.

— Laissez-moi.

Il se pencha davantage encore, sa tête effleurant les cheveux roux de Laure. Elle tremblait toute, s'abandonnait presque.

Au moment où elle allait céder, où elle n'avait plus en elle qu'une pensée consciente : « Je ne l'aime pas, je ne l'aime pas », mêlée à une acceptation qu'elle ne voulait point, mais qui lui était imposée par une force plus puissante que sa raison, un cri retentit et ils se retrouvèrent, séparés, pâles, déconcertés. A la porte ouverte du salon, Irène s'appuyait, blême et bouffie, la camisole à bouillonné entrebâillée sur un linge douteux.

Le premier, Jacques put parler. Et Laure l'entendit expliquer, penaud, incertain.

— Tu ne... tu ne peux pas comprendre...

Laure le regarda, le méprisa. Elle allait, enfin, le juger. Elle aurait secrètement souhaité, à cet instant, qu'il fût à la hauteur de son rôle. D'une façon assez romantique, elle imaginait une scène où Jacques Malessert aurait dit à Irène tout ce qu'il pensait; où il lui aurait annoncé sa volonté de refaire sa vie... une scène haute, tragique, merveilleusement noble. Mais le

moyen d'avoir une scène noble avec cette femme grasse, en caraco débraillé? Jacques ne trouva rien d'autre à dire que de répéter, lamentable.

— Je t'assure... tu ne peux pas comprendre. Je t'expliquerai, tu verras, je t'expliquerai.

Et Irène les regardait, l'un après l'autre, hébétés, ne trouvant, elle non plus, rien à dire. Cette scène menaçait de devenir grotesque. Un peu calmée, Laure traversa le salon, s'approcha d'Irène.

— Ne me touche pas! — s'écria la jeune femme avec un cri hystérique.

Et elle s'écroula dans un fauteuil en sanglotant.

Laure se sentit gênée. Elle avait pitié d'Irène : elle en voulait à Jacques d'avoir, si bêtement, gâché ce qui pouvait être une période de calme, de repos (elle avait oublié de quel ennui elle achetait ce repos et ce calme). Elle lui en voulait surtout d'être là, inerte, emprunté, son bras blessé ballant maladroitement, la figure pâle et crispée comme un gamin puni. Elle aurait voulu demeurer seule avec Irène, lui expliquer... Comme Jacques? Non, lui dire la vérité. Mais accabler Jacques alors?

Irène la tira d'embarras. Au milieu de ses larmes, elle gémissait des reproches. Elle s'adressait à Laure, comme si elle était la seule, la vraie coupable.

— Tu étais mon amie, j'avais confiance en toi. Tu n'aurais pas dû... Ah que je suis malheureuse! c'est épouvantable! Et mes enfants, mes pauvres petits enfants... ma meilleure amie, tu étais ma meilleure amie! et je t'avais invitée...

C'était une sorte de magma verbal, entremêlé de sanglots et de cris. Son visage ruisselait de larmes, se bouffissait, se tuméfiait. Laure et Jacques demeuraient immobiles. Laure le regarda : il n'osait pas lever les yeux.

— Sortez, — lui jeta-t-elle à voix basse. — Laissez-nous.

Il obéit comme un enfant.

— Écoute-moi, Irène, — dit Laure, une fois seule. — Je t'assure que tu te trompes. Je n'ai pas fait ce que tu crois. Tu n'as pas le droit de m'accuser. Je te le jure...

Elle redoubla de sanglots.

— Tu te trompes! tu comprendras...

— Non, non, — gémit-elle. — Vous m'avez... vous

m'avez bafouée. J'avais confiance en toi... Tu es venue chez moi pour me prendre mon mari.

— Tu te trompes, — répéta Laure.

— Tu as toujours été jalouse parce que j'étais mariée...

— Tais-toi! — cria Laure avec force.

Laure se releva, pâle, les dents enfoncées, de toutes ses forces, dans ses lèvres. Elle se sentait en proie à une terrible exaltation, faite de colère et de désespoir. C'en était trop! Il était bien visible qu'Irène, maintenant, abusait de la situation, que sa douleur se fondait en sentiments ignobles. Laure se laissait gagner par un désir confus de vengeance : elle sortit dans le jardin.

Sous le grand saule, Jacques se tenait, immobile, appuyé au tronc. Il paraissait accablé.

Laure marcha rapidement vers lui. Un instant, ils s'examinèrent. Elle crut que tout allait se jouer. Mais :

— Que dit-elle? — demanda-t-il.

Elle lui jeta un regard d'ironie, sans répondre.

DANIEL-ROPS

(*A suivre.*)

ALDOUS HUXLEY

Les lecteurs français des *Années de collège de Tom Brown* ou des *Grands Victoriens* de Lytton Strachey sont familiarisés avec la vigoureuse personnalité du docteur Arnold (docteur en théologie) qui dirigea de 1827 à 1842 la célèbre école publique de Rugby et transforma par son exemple et ses méthodes l'éducation secondaire en Angleterre. Chrétien grave et ardent, gentleman accompli, pédagogue énergique et adroit, il sut réaliser à Rugby le type, aujourd'hui un peu démodé, du jeune Anglais qui, chargé d'un savoir hétéroclite et léger, se fie à sa formation aristocratique et virile pour tenir son rôle dans l'élite impériale. Le docteur Arnold mourut à quarante-sept ans, laissant une nombreuse famille dont les deux aînés furent des fils : Mathieu et Thomas.

Mathieu Arnold fut un écrivain notoire, mieux encore une influence. Il est classé au premier rang des poètes mineurs de la grande époque victorienne. Ses nombreux essais, où se mêlent la critique littéraire et les préoccupations morales, séduisirent les esprits délicats et représentent un important document sur les aspirations de son temps. Sa profession elle-même, celle d'inspecteur de l'enseignement public, lui donna l'occasion d'écrire des livres agréables et substantiels sur cet enseignement en France. Spiritualiste convaincu, comme son père, mais dégagé de tout dogme religieux, l'âme lui apparaissait à peu près comme la forme particulière que l'élan vital prend en chacun de nous. Pour lui conserver toute sa force, l'accroître même le plus possible, il faut donner leur

plein développement à l'intelligence et la sensibilité. Les ennemis de ce développement sont ceux que Mathieu Arnold appelait les Philistins, c'est-à-dire les représentants du conformisme stérilisant et du matérialisme dégradant. Or conformisme et matérialisme étaient puissants dans l'Angleterre victorienne, épanouie dans sa splendide prospérité, pleinement convaincue de marcher dans les voies du Seigneur. Il fallait la tirer de ce dangereux optimisme, lui donner l'inquiétude génératrice de progrès intellectuel et moral, lui enseigner la nécessité de cette culture désintéressée que les Grecs découvrirent et transmirent aux Français, leurs successeurs. Mathieu Arnold s'employa de son mieux à cette noble tâche, en vers délicats et pensifs, dans une prose frémissante et nuancée.

Thomas Arnold, son cadet, fut inspecteur de l'enseignement en Tasmanie, se convertit au catholicisme romain et fut le père de Mrs. Humphrey Ward, auteur de *Robert Elsmere*, de *la Fille de Lady Rose* et de bien d'autres romans célèbres. Épouse d'un universitaire et critique très distingué, mêlé de près à la renaissance catholique de la seconde moitié du XIXe siècle, elle fut, avec plus de virilité et de didactisme que son oncle Mathieu, une interprète éloquente de l'inquiétude religieuse et du désir de progrès social qui honorent la dernière période de l'âge victorien.

La fille de Mathieu Arnold, elle, ne connut pas personnellement la gloire littéraire. Mais les notoriétés ou les gloires familiales lui furent libéralement accordées. En épousant Léonard Huxley, professeur éminent de grec au Collège de Charterhouse, puis à l'université écossaise de Saint-Andrews, elle devint la belle-fille de Thomas Huxley, le savant le plus illustre de la fin du siècle. Elle devint aussi la mère de deux fils, Aldous et Léonard, qui devaient devenir l'un un romancier et l'autre, comme son grand-père, un philosophe et un savant.

Ce grand-père, Thomas Huxley, est une des figures les plus saillantes d'une génération riche en originaux sous sa façade de décence et de régularité. Fils d'un professeur et d'une mère de race celte dont il semble avoir recueilli la fougue et l'impressionnabilité, il eut une jeunesse difficile, manifesta de bonne

heure une extraordinaire imagination scientifique, se fit attacher à une expédition savante autour du monde et, à son retour, se consacra définitivement à l'histoire naturelle, particulièrement à la biologie des crustacés. Ce ne fut pas toutefois à ses nombreuses et capitales découvertes en cette matière qu'il dut sa célébrité mondiale. Ce fut à son génie de divination et de synthèse, grâce auquel son examen des formes animales primitives aboutissait à de vastes synthèses. Il bénéficia aussi dans une large mesure de la tendance des matérialistes à chercher dans son œuvre des arguments dans leur lutte contre la religion révélée. Son propre agnosticisme était trop scrupuleux pour s'abaisser à n'être qu'un prosélytisme à rebours. Il n'en symbolisa pas moins pour le grand public l'avènement de la science triomphante et cela d'autant plus aisément que l'aspect frappant de sa personne, avec ses cheveux rejetés en arrière, son regard dominateur et vif, ses favoris de marin, sa vaste bouche au pli désabusé, ainsi que tout ce que l'on racontait de ses boutades et de ses sarcasmes, contribuait à rendre sa personnalité populaire. Il mourut en 1895, un an environ après la naissance de son petit-fils Aldous.

Nous avons cru devoir insister sur la magnifique généalogie de ce dernier parce que les lois de l'hérédité, dont le mécanisme est si déconcertant chez la plupart des hommes, paraissent dans son cas se manifester avec une remarquable clarté.

On imagine aisément quel foyer de culture représentait cette famille Huxley. L'atmosphère qu'on y respirait devait avoir un effet trop stimulant pour des poumons ordinaires. La bonne fortune initiale d'Aldous Huxley — comme d'ailleurs de son frère Léonard — consista à pouvoir la respirer naturellement. Mieux encore : la vaste et complexe poussée spirituelle de son ascendance ne trouva pas en lui un simple aboutissement, comme cela eût pu si bien arriver. Elle rebondit en sa personne, prit un aspect, une direction bien à elle sur un plan du même ordre. On peut voir en lui un poste de relais où l'énergie se transforme, s'enrichit, s'élance vers une nouvelle destinée.

Les héros, c'est-à-dire les êtres choisis et rares qui apportent aux autres hommes le message divin, sont, estimait Carlyle,

nécessaires à la marche de l'humanité. Mais parmi ces héros il n'y a pas que des chefs politiques, des prophètes, de grands initiés. On peut leur ajouter les grands intelligents, ceux chez qui la puissance créatrice est remplacée par l'envergure et la profondeur de la compréhension. Ils ne devinent pas, ils ne voient pas; ils retrouvent, ils assemblent et, par là d'ailleurs ils sont créateurs aussi, car rien n'existe pour nous que ce qui passe dans notre pensée et s'y ordonne.

Aldous Huxley est un de ces grands intelligents et sa prédestination à son rôle s'affirme par une série de chances heureuses ou d'épreuves tournant à son profit. Sa mère, dépositaire des traditions littéraires des Arnold, aurait pu lui inspirer de l'antipathie pour la science et par là le priver de la moitié de ses moyens de connaissance. C'était, dit-on, une femme d'une forte et attirante personnalité à laquelle ses enfants étaient passionnément attachés. Les premières curiosités d'Aldous ne s'en fixèrent pas moins sur la science. Son père lui-même, tout helléniste qu'il fût, lui donnait l'exemple en écrivant une biographie de Thomas Huxley qui fait encore autorité. Et cette éducation scientifique devait plus tard donner à la pensée d'Aldous cette sérénité, cette lucidité, cette solidité qui constituent une de ses qualités fondamentales. Alors qu'il était encore élève au collège d'Eton il devint presqu'aveugle et ne recouvra la vue que trois ans plus tard, à l'âge de dix-sept ans. A ce moment, c'est-à-dire celui où l'adolescent éprouve un besoin de tendresse plus réfléchi mais plus profond que l'enfant, il perdit sa mère bien-aimée. Alors sans doute sa sensibilité, si ombrageusement dissimulée dans son œuvre, apprit définitivement à se replier, à s'enfermer hermétiquement pour ne laisser passer au-dessus de sa barricade que le calme regard de l'intelligence. Sans doute apprit-il aussi désormais à donner à ce regard le caractère intérieur qui fait la joie de la solitude, suivant le vers célèbre de Wordsworth. Il ne serait peut-être pas devenu le penseur qu'il est s'il n'avait pas suivi si souvent dans les ténèbres la courbe lumineuse de sa pensée.

Enfin l'affection dont, dans sa grande détresse, l'entoura sa tante, Mrs. Humphrey Ward, ne fut pas vraisemblablement sans influence sur sa vocation littéraire. Elle écrivait des

romans qui se distinguaient par le sérieux des idées, la solidité de la construction, le caractère didactique des propos échangés. Son art avait en somme un caractère énergique, un peu viril même. Mais dans la vie familiale, et à l'usage de ceux qu'elle aimait, particulièrement de l'orphelin merveilleusement doué qu'elle considérait comme un fils, elle possédait de riches réserves de tendresse délicate et d'ingénieux dévouement. Il semble que ce soit à son contact, dans ce milieu tout imprégné de souvenirs arnoldiens et des effluves enivrants de la gloire littéraire, que le jeune Aldous ait commencé à goûter pour de bon l'ivresse des découvertes au pays de l'intelligence et de la beauté. Étudiant dans cet Oxford qui était pour Mrs. Humphrey Ward un reliquaire de souvenirs il y acquit en un temps extraordinairement court une érudition à la Pic de la Mirandole, qui embrassait littérature, art, histoire, philosophie et devait, quelques années plus tard, arracher à Arnold Bennett écrivant son journal ce cri d'enthousiasme : « Elle est inconcevable, incroyable et fantastique. »

Sa carrière, si soigneusement préparée et commencée sous d'aussi éclatants auspices, se déroula sans effort apparent, avec cette aisance courtoise et sereine qui distingue sa personne et son talent. Journaliste, poète, critique, essayiste, romancier, il ne connut que des succès qui prirent en très peu d'années un caractère mondial. On peut résumer sa biographie en disant qu'il fit de nombreux séjours en Italie, en France, en Belgique — où il se maria —, parcourut le monde et élut domicile en Provence. Les événements les plus importants furent en somme l'apparition de ses livres. Ceux-ci sont déjà au nombre d'une vingtaine et comprennent des poèmes, des essais, des impressions de voyage, des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre. Ses romans tiennent toutefois la place principale, non seulement parce qu'ils ont le plus fait pour sa réputation, mais encore parce qu'ils ont, mieux que ses autres œuvres, nécessité l'emploi de toutes les ressources de son talent. Aussi, obligé par les limites de l'espace dont nous disposons à choisir dans les divers aspects de sa personnalité littéraire, nous ne considérerons en lui que le romancier.

***

Savoir, comprendre, s'exprimer, telles sont les passions dominantes de cet homme auquel son ascendance, ses lectures, son génie propre ont donné d'exceptionnelles possibilités de se satisfaire. Ayant choisi le roman comme véhicule principal de sa pensée il écrira donc des romans très intelligents. Rien ne peut se passer dans ses récits, aucun personnage n'y peut agir ou prendre la parole qui ne soit constamment soumis à la lumière de l'intelligence et destiné au plaisir de celle-ci. C'est dans cette stabilité de point de vue qu'il faut chercher la véritable unité de son œuvre.

Remarquons aussi, tout de suite, que la singulière réussite d'Huxley vient pour une part importante de ce qu'il a écrit à une époque faite pour lui. L'accord entre les nécessités particulières d'un écrivain et l'atmosphère de son temps est un des présents les plus appréciables de la destinée et, sur ce point encore, Huxley a été comblé. Tâchons de nous représenter l'abîme séparant sa génération de celle de son grand-père Mathieu, et que soixante ans ont suffi à creuser. Mathieu Arnold était cerné par des pudeurs intellectuelles, morales, sociales qui ont déformé, gauchi tout au moins, la pensée, le sentiment, l'expression des esprits les plus libres, les plus ailés du XIXe siècle britannique, d'un Meredith lui-même. Ce code redoutable de convenances, résidu de vieux compromis religieux et sociaux, avait bénéficié de la prodigieuse fortune de l'Angleterre impériale. Il avait été solennellement consacré par une reine vénérée qui incarnait son temps aussi bien qu'elle symbolisait son pays. Dieu lui-même, en accordant à l'Angleterre de dominer le monde, semblait l'avoir sanctionné et fixé pour toujours. Une bonne part de la mélancolie secrète de Mathieu Arnold — et dont sa poésie a assurément bénéficié — vient de cette impuissance à s'affranchir de certaines attitudes fondamentales et imposées. L'insularité a pesé sur lui comme sur tous ses contemporains. Poison subtil elle a cheminé dans toutes les avenues du cœur et de l'esprit.

Aldous Huxley appartient, lui, à la génération qui sentit s'effondrer le système de valeurs de tous ordres sur lesquelles reposaient la grandeur et l'optimisme victoriens. Dans sa

stupéfaction de se voir soumise aux mêmes misères que les peuples du continent cette génération saccagea le sanctuaire de ses certitudes. Comme le dit Lucy Tantamount dans *Point-Contrepoint*, toutes les croyances furent « défoncées ». Elle-même, personnage représentatif de la jeunesse iconoclaste de 1920, trouve un plaisir satanique à déguster ce néant morose, à opposer un « non » sarcastique à tout ce qui se réclame des vieilles contraintes démolies. Et, sans méconnaître — certes! — ce que l'ébranlement d'un système de croyances et d'habitudes peut engendrer d'irréparables ruines, il faut convenir que par là des énergies se trouvent souvent libérées. Pour nous en tenir à la littérature, et particulièrement au roman, il semble bien que la révolution traversée par les écrivains anglais entre 1914 et 1930 ait provoqué un véritable renouveau. De même que l'apparition du cinéma parlant a obligé les producteurs de films à renouveler brusquement leur stock et leurs procédés, de même le roman anglais a été comme obligé de se récrire.

Aldous Huxley a bénéficié plus qu'aucun autre de cette table rase sur laquelle chacun pouvait à son gré jouer avec des débris ou s'en construire un abri. Rien n'entravait le libre jeu de son intelligence. Il restait juste assez d'ordre traditionnel pour lui permettre d'exercer l'esprit d'irrévérence dont il était amplement pourvu. Agnostique, sceptique, esthète, il n'apercevait plus désormais dans son tour d'horizon que des moyens agréables d'excitation de la pensée, d'intéressants matériaux d'étude. Il pouvait tirer tous les feux d'artifice de l'esprit, pour sa propre délectation ou celle de ses lecteurs, sans courir aucun risque de mettre le feu aux poudres.

On voit tout de suite quels seront le caractère et les limites des romans qu'il est susceptible d'écrire. L'intelligence ne peut pas, nous le répétons, ne pas y tenir la première place. Mais, s'appliquant à une matière romanesque, obligée de prendre le biais du récit et de l'action, elle se cantonnera le plus possible dans le dialogue qui permet les nuances, les retouches de la pensée et la succession des points de vue. Montrer, expliquer, commenter, voilà la véritable passion d'Huxley. Il est donc amené à introduire dans son récit une sorte de meneur du jeu chargé d'en dégager le sens ou de l'enrichir de ses commentaires.

Parfois cette sorte de compère est un autre lui-même, parfois c'est un vétéran du monde auquel son expérience et son esprit donnent le droit de beaucoup parler. Quelque habileté qu'Huxley apporte à rendre vraisemblables et à varier de tels propos il ne peut pas en bannir entièrement l'artifice. Mais cet artifice, qui est une convention nécessaire du genre, choque rarement. Car, comme tous les véritables romanciers, Huxley construit son monde à lui, dont il est le maître et l'animateur. Il faut en accepter la structure et les lois, si l'on veut en éprouver l'agrément.

Il suit de ce qui précède que son imagination est d'ordre psychologique. Elle donne l'impression de travailler sur des souvenirs ou des documents fournis par l'expérience personnelle. Le monde universitaire, le monde des lettres et des arts, le monde tout court, il ne sort guère de ces régions sociales. Ses voyages lui ont aussi fourni maints éléments d'information, sa connaissance de la Belgique et de l'Italie du Nord donne en particulier une impression saisissante de vérité intime. Il ne peut en somme inventer et édifier qu'en se basant sur le réel. Il n'a rien du visionnaire. D'autre part il réussit à intégrer le monde des livres dans le monde de la vie avec une grande habileté. La soudure est presque partout imperceptible et son érudition se glisse dans son œuvre à la façon d'un parfum subtil.

***

Un art aussi complexe et aussi raffiné ne pouvait guère atteindre d'emblée au chef-d'œuvre. Il fallut à Huxley trois tentatives pour arriver à en écrire un.

Son premier roman important *Jaune de Chrome*, paru en en 1921, a pour cadre une de ces réunions de *week-end* à la campagne qui sont parmi les plus agréables triomphes de la vie mondaine anglaise. Au milieu de cette réunion de gens savamment diversifiés et dont chacun poursuit sa lubie particulière — plaisir sexuel, création artistique, spiritisme, évasion dans le passé — un jeune poète, Denis, fait irruption. Aldous Huxley a dû beaucoup lui ressembler à vingt ans. Timide, indécis, quand il faudrait agir il se console assez

aisément de ses insuccès dans la vie pratique — celle où triomphent les don Juan — en prenant des notes audacieuses et en écrivant des vers dont il nous est donné de goûter quelques délicieux spécimens. Il est fait pour habiter le plan de l'intelligence et des voluptés de jeu; la vie ne peut être pour lui qu'un spectacle et c'est la leçon qu'il emportera, sans trop d'amertume, de son contact avec la société du château de Crome. Mais les réflexions, les épanchements poétiques, les velléités d'action de ce second lui-même ne suffisent pas à Huxley pour nous confier toutes les idées que fait naître en lui le déroulement de cette vie de château, même limitée à un simple *week-end*. Il a donc recours à un second interprète de sa pensée, M. Scogan, apparenté de façon reconnaissable à Jérôme Coignard. M. Scogan, homme sur le retour, riche d'expérience, gourmand de tous les bons plats de la vie, trop paresseux pour écrire mais intarissable et savoureux bavard, est spécialement chargé d'utiliser pour le profit des lecteurs de *Jaune de Chrome* le vaste trésor de méditations et de notes déjà constitué par l'auteur à vingt-cinq ans. Enfin le maître de la maison lui-même, Henry Wimbush, féru d'antiquités, qui a entrepris d'écrire la chronique de ses ancêtres et de leur château, a comme attributions de projeter sur l'écran de l'histoire le divertissement intellectuel que la vie représente aux yeux d'Huxley.

Antic Hay, traduit sous le titre de : *Le Cercle vicieux* et paru en 1923, narre les aventures galantes, entremêlées de beaucoup de réflexions, d'un jeune homme, Gumbril, assez semblable au Denis de *Jaune de Chrome*, mais plus cynique et plus dévergondé, sans doute parce qu'un peu plus âgé. Décidé à cueillir les fruits substantiels de la vie de la chair, il conquiert sa timidité en s'affublant d'une barbe postiche et l'indépendance matérielle en inventant un fond de pantalon pneumatique. Ce roman nous introduit dans la bohème littéraire de Londres. Il contient quelques types d'artistes ou d'écrivains finement et pittoresquement crayonnés ainsi que maints épisodes amusants ou frappants. Mais l'action est trop incertaine. Le lecteur est un gouverné qui déteste l'incertitude chez celui qui prétend le mener. Or Huxley, enchevêtré dans ses propres paradoxes donne souvent l'impression

de ne pas savoir où il va. Son roman n'intéresse que par passages et, si remarquables que puissent être ceux-ci, il est, dans l'ensemble, manqué.

Those barren leaves, paru en 1925, offre des défauts semblables et même les exagère. Ce n'est pas que l'action soit absente. Il y en a trop au contraire : quatre au moins qui se chevauchent sans s'ordonner autour d'une idée centrale. Les porte-parole de l'auteur ont aussi augmenté de nombre, car ils sont trois. Il y a Calamy, romancier encore jeune, qui représente, semble-t-il, ce qui, dans la nature d'Aldous Huxley, s'accorde à la tradition de Mathieu Arnold; c'est-à-dire l'aspiration vers la plénitude de la connaissance et de l'être. Puis Francis Chelifer, homme de lettres aussi, mais plus jeune, encore plein de ses souvenirs universitaires, qui exprime le scepticisme d'Aldous Huxley, son infatigable curiosité intellectuelle, le délice amusé qu'il prend devant les folies humaines. Enfin M. Cardan qui est un second M. Scogan, plus étudié, mieux nuancé, plus humain parce que derrière l'amusant cynisme de ses propos il y a l'angoisse d'un vieux monsieur qui se sent gagné par les infirmités, la misère, la honte de vivre aux crochets d'une riche maîtresse de maison. C'est lui sans doute qui a le plus copieusement et savoureusement exprimé l'ironique agnosticisme de l'auteur.

Le voici par exemple qui découvre dans une inscription étrusque le mot « flucuthuck ». Il en est enchanté.

« Depuis, dit-il, que je sais que les Étrusques appelaient le dieu du vin Fuflun j'ai pris le plus vif intérêt à leur langue. Fuflun — comme c'est supérieur à Bacchus, Liber ou Dionysos! Aucune comparaison possible... Ces gens-là avaient un véritable génie linguistique. Quels poètes ils ont dû produire!... Lorsqu'on aura trouvé la clef de cette langue fossile, flucuthuck paraîtra aussi approprié que Fuflun.... Peut-être dans quelques générations un nouveau Busby ou Keat rabâchera-t-il la syntaxe et la prosodie étrusques à de petits Anglais. Rien ne me ferait plus de plaisir. Le latin et le grec ont une certaine valeur pratique, encore qu'infinitésimale. Mais l'étrusque est totalement, absolument inutile. Où trouver meilleure base pour l'éducation d'un gentleman? C'est la grande langue morte de l'avenir. »

Et quelqu'un faisant remarquer à M. Cardan qu'il sera nécessaire d'inventer une littérature étrusque, puisqu'on ne possède que quelques inscriptions, il repart avec le même enthousiasme :

« Tant mieux! En l'écrivant nous-mêmes nous la trouverons peut-être plus intéressante. Une littérature étrusque écrite par des Étrusques serait aussi assommante que les autres littératures antiques... Et lorsque, à la prochaine génération, nos idées paraîtront aussi démodées que celles de Tite-Live ou d'Horace, la littérature d'Étrurie sera récrite par nos descendants. Chaque génération se servira de cette langue morte pour exprimer ses propres idées. Et, sous le riche vêtement que leur donnera l'étrusque tel que je l'imagine, elles prendront une signification et une importance singulières. Car, je l'ai souvent remarqué, lorsque nous exprimons une idée dans notre propre langue elle nous paraît volontiers terne, banale, opaque. Au contraire elle devient transparente et prend un sens nouveau lorsqu'on lui donne un corps inaccoutumé, étrange. Des vers de mirliton en latin ont plus de poids et de vérité que s'ils étaient écrits en anglais. Je dirais même que si l'étude des langues mortes doit avoir une utilité quelconque — ce que je ne reconnaîtrais pas volontiers — cette utilité consiste en ce que, grâce à elles, nous apprenons l'importance du verbe pour la pensée. »

M. Cardan est un incorrigible bavard mais Calamy et Francis Chelifer aiment aussi beaucoup parler. Ce dernier tient même, en outre, un journal intime. Et l'on a l'impression que dans *Those barren leaves*, Aldous Huxley a utilisé une masse de notes prises par lui au cours d'années de lectures et de réflexions.

Mais dans *Point-Contrepoint*, paru en 1928, il se montre, dans une grande mesure, libéré de ce besoin de raconter ses expériences intellectuelles. Il atteint cette fois à l'objectivité, la domination du sujet qui permettent la création des chefs-d'œuvre. Et c'est bien en effet d'une grande œuvre qu'il s'agit.

Il a cette fois trouvé le genre de roman qui convient à sa curiosité et à la variété de ses intérêts, comme à son impuissance d'ordonner une intrigue suivie, de suivre les longs dévelop-

pements des destinées humaines. Le cinéma lui a révélé les possibilités offertes par le découpage des tableaux, et la musique, dont il est un fervent, celles offertes par la construction symphonique.

Il choisit au début de son livre, dans un concert mondain donné par Lady Tantamount — prélude contenant presque tous les thèmes à traiter — un certain nombre de couples ou d'individus. Puis il projette à tour de rôle la lumière d'une analyse fine, méthodique, impitoyable, sur les uns et sur les autres, à la façon d'un électricien de théâtre promenant le faisceau de son projecteur sur différent points de la scène. Ainsi les éléments si divers dont se composent les caractères et les destinées de ces personnages, obligés de s'affronter dans l'incompréhension, la haine, la souffrance, s'enchevêtrent et se résorbent dans la mort, la résignation, l'accablement, comme se résorbent les motifs musicaux après leurs poursuites et leurs conflits.

Il est impossible de résumer un roman aussi vaste, aussi multiple. Il a été d'ailleurs tellement lu que pareille tentative semblerait impertinente. Nous voudrions simplement insister sur sa vaste portée.

Délivré de tout souci de composition suivie, libre de se porter vers toutes les directions qui le sollicitent, Aldous Huxley n'en devient pas plus décousu ni plus prolixe, mais au contraire plus direct, plus cohérent, plus condensé.

Ses interprètes favoris sont les deux beaux-frères Francis Quarles et Walter Bidlake, jeunes gens pour lesquels compte, par-dessus tout, le monde de l'esprit et de l'art. Et, de nouveau, ce sont deux aspects différents de la personnalité d'Huxley qu'ils évoquent. Walter Bidlake représente, comme Francis Chelifer, Huxley jeune mais plus tendre et émotif, presque féminin, auprès de la cérébrale, insensible et vicieuse Lucy Tantamount. Francis Quarles, au contraire, représente l'Huxley scientifique, intellectuel, lucide au point de réprimer en lui tout élan, soigneusement barricadé dans la forteresse de son esprit, torturé pourtant — comme Calamy — par le besoin de savoir, autant que par l'impuissance de s'abandonner, de s'absorber dans l'amour.

Les autres caractères qui traversent si nombreux le roman,

à intervalles réguliers ou à titre épisodique, sont tracés avec une minutieuse et délicate vigueur. Le velléitaire impuissant et vaniteux, fléau quotidien des siens; le vieux peintre, encore passionné de vie et de chair qui pousse, en se sentant glisser vers la mort, des rugissements de lion malade; l'hypocrite qui relève la volupté savante de ses concupiscences par le piment de la profanation; la femme incomprise qui se cramponne à son amant — Walter Bidlake — en jouant de sa pitié avec une inconsciente et larmoyante férocité; tous ces êtres, et d'autres encore, appartiennent au plan humain le plus classique.

Il y a, à côté d'eux, d'autres caractères plus représentatifs de leur temps dont l'ensemble forme une curieuse galerie des types et des modes de 1925. Il y a l'écrivain satanique — déjà apparu dans *Antic Hay* — qui se réjouit de voir autour de lui la société tomber en ruines; l'adorateur de la nature, du développement anarchique de la personnalité (il s'appelle Rampion et ressemble assez à D. H. Lawrence); le jeune homme affligé du complexe d'Œdipe qu'un choc freudien éprouvé au moment de la puberté a rendu, lui aussi, satanique et qui va jusqu'au crime gratuit, comme un personnage d'André Gide; le travailleur scientifique et primaire qui, obligé de partager les travaux d'un grand seigneur ne rêve, au milieu de ses vivisections, que chambardement social; la femme voluptueuse et glacée qui, dans le nihilisme moral de son temps, professe le culte de la minute présente. Il y a même un chef fasciste, étonnamment romantique dans ce vaste désabusement d'après-guerre, qui semble s'apparenter à Sir Oswald Mosley. Et, si nombreux qu'ils soient, chacun de ces êtres conserve dans notre mémoire une forte, une saisissante individualité.

Le plus récent des grands romans d'Huxley est *le Meilleur des Mondes*, paru en 1931. Tout en représentant une réussite comparable à celle de *Point-Contrepoint* il appartient à un genre très différent bien qu'également adapté au talent de l'auteur. Il s'agit d'un conte philosophique et scientifique qui tient à la fois de Swift, de Voltaire et de H. G. Wells. C'est une fantaisie, mais une fantaisie logique, rigoureuse, et qui par là même va très loin. La *Revue de Paris* a déjà donné une

longue analyse de cette œuvre curieuse sur laquelle il serait superflu de revenir. Nous indiquerons simplement qu'elle contient une anticipation de la société future telle qu'elle doit logiquement devenir, si les principes encore informes en vertu desquels elle s'efforce de se constituer sont poussés aux limites de leurs conséquences. « Je vais vous montrer, semble nous dire Huxley, vers quoi vous allez, mes bons amis, avec votre culte du scientisme, du mécanisme et de la démocratie. Il n'y a pour vous qu'un idéal réalisable; le voici. » Et, derrière l'impassibilité avec laquelle il fait défiler devant nous des visions du monde parfaitement agencé, vidé de toute souffrance, mais aussi de toute âme, qui nous attend, on devine la délectation de haut goût, quelque peu diabolique, qu'il éprouve à imaginer nos mines déconfites. C'est avec un plaisir assez semblable que Swift a dû écrire *les Voyages de Gulliver.*

***

Au cours des remarques précédentes nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'insister à la fois sur le rôle tenu par l'intelligence dans les romans d'Huxley et sur l'impression de réalité que donnent ses créations. Ainsi un romancier si désireux de comprendre et d'expliquer, si bourré de lectures, si pénétré de l'éminence souveraine de la pensée a pu néanmoins créer de la vie? Oui, et fort bien. Il a réussi ce miracle d'écrire des romans qui fussent en même temps très intelligents et très captivants. Un bon roman se reconnaît à ce signe infaillible : si intérieure que puisse être l'action le lecteur n'en a pas moins constamment envie de savoir ce qui va se passer à la page suivante. Or cette envie Huxley nous la fait éprouver.

En effet ce n'est que lorsqu'il désire nous communiquer ses propres réflexions par la bouche d'un de ses interprètes que ses dialogues tendent à devenir didactiques. D'ordinaire ils jaillissent naturellement de la situation et ne font que développer la vraisemblance des caractères. Il y a chez Huxley un remarquable auteur dramatique qui n'a pas suffisamment produit. Ces propos si justes, si aisés, souvent si amusants, par lesquels se trahissent ses personnages les mieux avertis,

les moins disposés à se prendre au sérieux sont encadrés dans des descriptions et des analyses révélant l'intérêt minutieux et profond que prend Huxley à tout ce qui se trouve dans le champ de son observation. Pour produire l'illusion du réel chez ses lecteurs un romancier doit d'abord l'éprouver pour son propre compte. Or il est évident que, pour Huxley, ses personnages, comme le milieu où ils agissent, sont d'une réalité totale. C'est pour cela que, même lorsqu'il semble perdre de vue le fil de son récit, même lorsqu'il ne résiste pas assez à son goût pour la discussion des idées et le jeu des paradoxes, on ne sent jamais chez lui ces moments de sécheresse et de froideur, ces trous d'air, dirait un aviateur, qui affligent les romans lorsque le souffle créateur cesse de les animer. Huxley est en somme un grand conteur, et même un merveilleux conteur, lorsqu'il écrit des nouvelles car les lois du genre l'obligent à une construction plus rigoureuse, à une allure plus rapide.

Le passage suivant, tiré de *Mon oncle Spencer* — la meilleure peut-être de ses longues nouvelles — peut donner une idée du mélange d'humour, de philosophie, de prise à la fois fine et solide de son objet, qui donne à son talent un caractère unique et délicieux.

« Mon oncle Spencer était un homme d'environ quarante ans lorsque, au sortir de mes classes élémentaires, j'allai faire chez lui mon premier séjour. Il était mince, de taille moyenne, très preste, agile et impulsif. Ses mains et ses pieds étaient petits et délicats. Son visage étroit avait des traits bien découpés, tranchants et aquilins; ses yeux noirs, enfoncés sous des sourcils proéminents, étaient d'un extraordinaire éclat; ses cheveux étaient noirs aussi. Il les portait assez longs, rejetés en arrière. Sur les côtés ils avaient déjà commencé à grisonner et, sur les oreilles, apparaissaient deux espèces de protubérances qui le faisaient ressembler à Mercure sous son casque ailé. »

L'oncle Spencer, idéaliste enragé, plein de principes inébranlables mais parfois saugrenus, croit aux vertus du phosphore et bourre en conséquence son neveu de crevettes dans le train qui les emporte tous deux d'Ostende à Bruxelles. Lorsque, plus tard, la confiance dudit neveu dans les affirmations de son oncle subit des atteintes, il s'en consola en réflé-

chissant que la plupart de nos fois les plus sérieuses ont des fondements aussi fragiles.

« Combien de nos croyances — même plus sérieuses que celle qui attribue aux crevettes le pouvoir de raminer le cerveau fatigué — nous viennent au hasard des circonstances et de sources bien moins sûres encore que mon oncle Spencer! On découvre que certaines opinions, appartenant aux gens les plus intelligents, leur ont été inculquées dans leur enfance par des bonnes ou des garçons d'écurie... C'est ainsi qu'un jeune esprit fort, dont le père fut un fonctionnaire distingué dans l'Inde, peut être un apôtre ardent de la liberté et du libre-arbitre, tout en soutenant que les Indiens sont et seront toujours incapables de se gouverner. »

Il importe aussi de signaler un caractère frappant de la pensée et de l'expression d'Huxley qui est leur caractère français. C'est un des plus brillants représentants modernes d'une région de culture et de littérature qu'on pourrait appeler l'Anglo-France et qui est bien ancienne, car elle existait dès le temps de Chaucer et de Froissart. Elle a connu des époques brillantes — celles où Louise de Querouailles régnait sur l'Angleterre, où Charles Fox venait acheter ses gilets en France et où Walpole faisait s'émouvoir le vieux cœur de madame du Deffand. Elle a traversé au XIXe siècle des moments arides dans une Angleterre en partie germanisée. Puis le choc de la guerre, en déplaçant l'axe d'orientation de l'Angleterre, a donné à l'Anglo-France une étendue, un relief qu'elle n'avait jamais connus. Lorsque Mathieu Arnold se faisait auprès de ses contemporains l'avocat de la culture et les engageait à en chercher les modèles en France, il eût été heureux de savoir que son petit-fils serait un de ses meilleurs disciples. Il est difficile en effet de dire à quel point la langue, le génie, la sensibilité de la France s'insinuent dans tout ce que pense, sent, écrit Aldous Huxley. Comme un organiste il joue simultanément ou successivement de deux claviers. La société d'après-guerre dans laquelle il nous introduit elle-même, ne distingue guère comme patrie spirituelle entre la France et l'Angleterre. Balzac, Baudelaire, Rimbaud, Proust, lui montent constamment aux lèvres. Et Huxley ne s'est pas contenté de capter l'esprit français : il y a ajouté l'esprit gaulois. Il aime la baga-

telle, la gaudriole, la gaîté des pots de chambre et l'affriolance des dessous vaporeux, sans oublier jamais la grâce, l'esprit, le don de n'être pas dupe, qui peuvent transformer en œuvre d'art la moindre polissonnerie de chez nous. Quel temps merveilleux que celui qui aura vu l'Angleterre où jadis, dit-on, on passait par pudeur de petites culottes aux jambes des pianos, donner naissance à un descendant littéraire des conteurs de fabliaux, de Rabelais, de La Fontaine, de Crébillon fils, voire de Catulle Mendès et d'Armand Silvestre!

Toutes les qualités que nous venons d'énumérer ne feraient pas cependant d'Huxley un romancier de premier ordre s'il lui manquait toute inquiétude devant le mystère de ce monde, de pitié devant la souffrance humaine. Swift, Voltaire, Anatole France, ses maîtres préférés ont, à des degrés divers, connu ces sentiments. Or Aldous Huxley n'en est pas dépourvu. Nous n'en voulons pour preuve que le dernier chapitre de *Those barren leaves* dans lequel le romancier Calamy ferme résolument l'oreille aux appels de la jeunesse pour aller sur la montagne et dans la méditation essayer de saisir au fond de lui-même, si fugitive qu'elle puisse être, la sensation de l'absolu. Et quelque horreur qu'ait Huxley — comme toute sa génération — pour la sentimentalité, il sait à sa façon être aussi poignant que Dickens en nous racontant, dans *Point-Contrepoint*, la mort d'un petit garçon. On peut même dégager de ses romans une certaine éthique, presque une foi, clairement exprimée dans l'essai qu'il a consacré à Pascal. La vie est notre seul bien et même notre seule divinité. Il faut donc croire en elle et l'aimer. Mais pour réaliser pleinement la parcelle de vie que nous sommes il faut travailler beaucoup à nous cultiver. Ainsi, quoique dans un esprit assez différent, Aldous Huxley reprend les exhortations de son grand-père Mathieu Arnold.

Pourtant, tout compte fait, il est indiscutable qu'Huxley manque trop d'élan pour obtenir de nous cette adhésion totale, enivrée, que l'on accorde d'enthousiasme aux grands créateurs. L'intelligence est chez lui trop jalouse pour s'accommoder d'un dynamisme obscur. Issu d'un pays à sève romantique il a pourtant toutes les retenues d'un classique. Il est trop paisiblement assis au centre d'un rond de lampe sans

pénombre. Or Renan lui-même a senti sur l'Acropole que le rêve, l'émotion, l'inquiétude composent toute une moitié de l'homme. Celui-ci est un nostalgique qui hait d'autant plus sa prison qu'elle est plus achevée. Il n'y a pour Huxley rien de supérieur au besoin et à la joie de comprendre, mais pour la plupart de ses lecteurs c'est le besoin de sentir qui prime les autres. Car l'intelligence n'est que rarement la faculté préférée de la multitude des déshérités à laquelle nous appartenons. La sagesse d'Huxley risque ainsi parfois de nous paraître étroite. Mais dans le cas d'un écrivain qui parvient à peine à la quarantaine, et surtout quand il s'agit d'un romancier, il faut faire la part de l'influence que son temps a eue sur lui. Huxley doit certainement beaucoup de ce qu'il y a en lui de contraint et de glacé à la mode intellectuelle de 1925. Il changera, avec sa génération. Il trouvera moyen, sans se renoncer, de nous toucher davantage, de pénétrer en nous par les inexprimables sentiers qui, parfois, pour les cœurs simples et les esprits ignorants, n'ont pas de secrets.

MAURICE LANOIRE

L'AUTRICHE
AUX PRISES AVEC LA CROIX GAMMÉE

Juillet et février semblent décidément au XXe comme au XIXe siècle les mois critiques pour les révolutions en Europe. La fragile Autriche, si petite par le nombre de ses habitants et de ses kilomètres carrés, si grande par son rôle de clef de voûte de la paix européenne, n'a pas échappé à cette espèce de fatalité historique. Juillet 1927 et février 1934 avaient marqué la première et la dernière explosion du marxisme[1]. Juillet 1934 demeurera dans l'histoire de la nouvelle Autriche la tache de sang du national-socialisme. Ces trois secousses dont chacune pouvait marquer la fin de l'Autriche indépendante, — la guerre civile risquant presque automatiquement de déclencher, par les interventions armées des voisins la guerre étrangère, — ont consolidé au lieu de l'ébranler, son existence nationale. A formuler des vérités — comme celle-là —, les plus simples et, sur place, les plus évidentes, un observateur français a facilement l'air d'émettre des paradoxes, tant, par les soins de diverses propagandes, il a été répandu dans nos journaux de faits controuvés, de raisonnements tendancieux, de conclusions absurdes, à côté des observations consciencieuses et des jugements objectifs. Cela tient en partie à ce que certains reportages ont été faits avec l'économie du voyage. Une agence qui dispose d'une importante clientèle de journaux de province ne leur a-t-elle

1. Voir dans la *Revue de Paris* des 15 septembre 1927 et 15 mai 1934 : Marcel Dunan, *Les étapes de la vie autrichienne*; Viator, *La situation en Autriche.*

pas placé de pseudo *choses vues*, que le rédacteur, utilisant quelques souvenirs personnels de localités autrichiennes, improvisait dans un bureau parisien, en énumérant les plus impressionnants interlocuteurs? D'autres témoignages sur les événements d'Autriche étaient volontairement ou inconsciemment influencés par les points de vue de tels ou tels États voisins qui ont trop d'intérêts directs dans la question d'Autriche pour voir celle-ci sans parti pris. Ne s'est-il pas même trouvé de vrais ou faux naïfs pour vanter le « cran » des assassins nazis? Il est trop tôt pour faire l'histoire des coups de main viennois du 25 juillet et des quelques soulèvements provinciaux dont ils ont donné le signal, — trop tôt aussi pour porter un jugement d'ensemble définitif sur les conséquences intérieures et extérieures de la disparition prématurée du chancelier Dollfuss, mais peut-être était-il urgent par contre d'esquisser à ce double égard une première mise au point éliminant les insinuations mensongères et les allégations erronées.

***

Le problème autrichien, il faut le rappeler avant tout, procède d'une crise chronique à deux faces, intérieure et internationale. La nouvelle Autriche créée par le traité de Saint-Germain qui consacrait la dislocation de l'ancienne, est le débris central d'un Empire morcelé. Elle doit à ce passé la fierté de grands souvenirs avec l'amertume d'un présent difficile. Tandis que tous les autres débris se sont unis — sauf la Hongrie — à des voisins de même langue en des États plus ou moins solides politiquement et économiquement, l'Autriche, quand elle a songé à imiter cet exemple en se joignant à ses frères de race allemands, s'est vue imposer un veto catégorique par l'ensemble des puissances victorieuses du Reich, peu désireuses de voir ce dernier compenser ses pertes par cette annexion et s'étendre jusqu'aux portes des Balkans. Les Autrichiens se sont d'autant plus rapidement consolés de l'interdiction solennellement acceptée par eux, que leur indépendance volontaire ou forcée, répondait à la mission spéciale qui les a liés historiquement et géographiquement à la région

danubienne. Les partisans de l'Anschluss, disposant à diverses reprises de moyens pécuniaires considérables, ont pu parfois prétendre parler au nom de 80 ou même de 90 p. 100 du pays. C'était un bluff, mais dont la passivité des masses populaires et un vague instinct ethnique pouvaient à tout instant faire une réalité, si l'opinion étrangère n'y veillait. Dans la mesure où le Reich avait paru un havre de refuge, on se ressaisissait devant de grandes catastrophes comme l'effondrement du mark. La politique tenace et souvent si mal comprise en France de ce grand patriote autrichien que fut le chancelier Seipel, était parvenue à prouver à une grande partie de ses compatriotes que le fragile État un peu artificiel — devant sa naissance à des considérations de sécurité européenne — pourrait compter sur des appuis particuliers de nature à encourager ses méritoires efforts de relèvement. Cependant le chef du parti chrétien-social, flétri dans le Reich comme l'homme de la France et de la S. D. N. tandis qu'à Paris et à Genève on le représentait souvent comme le suppôt camouflé du pangermanisme, avait renouvelé dans les protocoles d'octobre 1922 l'engagement autrichien d'indépendance, mais avait donné pour mot d'ordre aux partis d'une majorité englobant les grands-allemands : « Rien contre l'Allemagne; rien sans l'Allemagne. » Cette devise a fait place depuis à des formules de patriotisme autrichien totalement débarrassées de cette réserve, sous l'impulsion du chancelier Dollfuss, dont l'estime du monde a récompensé à cet égard la courageuse énergie.

Partant de l'idée d'une simplicité géniale et cependant fort critiquée, que le moyen le plus efficace de lutter contre les nazis était de retourner contre eux les armes qui avaient fait leur succès, propagande radiophonique, manifestations monstres avec cortèges et défilés, insignes et chemises de couleur, développement des institutions paramilitaires, — il a compris qu'il fallait aussi opposer une mystique à une mystique. Les nazis prétendent enfermer le germanisme dans le racisme, il leur a opposé le germanisme universaliste de la tradition impériale autrichienne; puisqu'ils poursuivaient la *Gleichschaltung*, il a exalté le particularisme sous sa forme la plus normale d'un réveil du patriotisme vieil-autrichien; puisqu'ils

retournaient au paganisme, il a incarné l'indépendance autrichienne dans l'idéal catholique, principale force vive de ce pays d'antique foi. Mais un homme, même exceptionnellement doué, ne suffit pas à retourner un courant populaire réellement profond. Si M. Dollfuss a réalisé ce qu'on a pu appeler très justement « le miracle autrichien », c'est que l'Allemagne elle-même avait renversé la situation. En écrasant les partis weimariens et spécialement le centre catholique, le national-socialisme avait donné aux chrétiens-sociaux comme aux social-démocrates autrichiens l'avant-goût de ce que serait leur sort en cas de rattachement. En supprimant le fédéralisme des États, en détruisant la Bavière que des liens particuliers attachaient à l'Autriche, il avait éclairé celle-ci sur la certitude d'une fin sans gloire et sans profit de la vieille capitale du catholicisme germanique au profit de Berlin. Entre l'indépendance et la « mise au pas » le choix ne se posait pas plus aux catholiques qu'aux juifs, aux chrétiens-sociaux qu'aux socialistes, aux paysans qu'aux ouvriers. De là l'écho trouvé par le chancelier Dollfuss dans l'âme populaire et le succès de plus en plus frappant de son gouvernement dans la résistance à la pression sans cesse plus violente de l'Allemagne hitlérienne.

Deux fatalités entravèrent le jeu naturel de cette évolution. Le régime parlementaire dans la forme très spéciale que lui avaient donné des compromis constitutionnels successifs, comportait des rivalités de partis auxquelles le bien du pays et les réformes nécessaires avaient été trop souvent déjà sacrifiés. Cette tendance déplorable reparut dès le premier grand résultat obtenu par M. Dollfuss sur le plan international, le protocole et l'emprunt de Lausanne de 1932. L'œuvre et l'homme furent si discutés qu'à une voix près les saboteurs faillirent plus d'une fois l'emporter. D'autre part les marxistes, aveuglés par des considérations de tactique intérieure périmée, commirent la faute de marcher contre Dollfuss et les siens dans les diètes provinciales d'accord avec les nazis, avant de se décider à offrir, trop tard, leur concours aux patriotes. Les éléments les plus avancés allèrent même jusqu'à provoquer, dans une crise de fanatisme doctrinaire, une guerre civile en face de l'ennemi commun qui exalta bientôt leurs vaincus

comme des martyrs. La suspension de l'activité parlementaire par un incident de séance qu'on n'a pas oublié, débarrassa M. Dollfuss de la stérile bataille des partis. La révolte « rouge » et son échec le délivrèrent du cauchemar d'une « lutte sur deux fronts ». Il put, en frappant ses ennemis et en conseillant à ses amis un suicide par persuasion, faire totalement disparaître cette vie des partis qui maintenait la porte ouverte en permanence à l'action allemande dans la mesure où un parti national-socialiste pouvait exister en Autriche, posséder des biens, éditer des journaux et conquérir des mandats législatifs pour le compte et sous les ordres du Reich hitlérien.

Le « petit chancelier » — en se plaçant courageusement en travers de la route au bout de laquelle l'ex-autrichien Hitler apercevait la réalisation du IIIe Reich unifié, y compris sa huitième *Gau*, l'Autriche, — avait fait, plus sûrement encore que comme lieutenant de tirailleurs tyroliens pendant la guerre mondiale, le sacrifice de sa vie. On le vit la première fois lors de l'attentat du 3 octobre dernier quand le jeune nazi Dertil tenta de l'abattre et, l'atteignant à bout portant, ne lui fit pourtant qu'une blessure insignifiante. Tout autre chef de gouvernement, surtout dans un régime ayant accepté certains aspects de dictature, se serait dès lors entouré d'une garde armée jusqu'aux dents. Mais au courage de l'ancien combattant, à la conscience d'une popularité réelle gagnée par son charme personnel autant que par ses services exceptionnels, M. Dollfuss joignait une foi religieuse profonde, une acceptation intégrale des « voies de la Providence » qui lui firent trop dédaigner peut-être les précautions humaines. Le monde a été stupéfait de voir qu'on a pu le massacrer, dans un guet-apens monté à l'allemande avec une précision de mécanisme d'horlogerie, sans qu'à ses côtés fût esquissé un seul geste de défense.

***

Le drame du 25 juillet au Ballplatz serait une pure comédie s'il n'avait pas comporté l'épisode tragique de l'assassinat du chancelier. Tous les préparatifs et toute l'exécution relèvent du théâtre ou plutôt du cinéma. Une bande d'environ 140 hom-

mes se déguise dans la salle de gymnastique d'une société pangermaniste, sous l'œil vigilant de quelques policiers initiés au complot. Comme aucun secret n'est bien gardé dans un pays que marquèrent d'une empreinte ineffaçable les sbires de Metternich, le gouvernement — dans l'espèce le ministre Fey — est averti par des coups de téléphone d'agents fidèles qu'un putsch se prépare. (Les conjurés s'emparent d'ailleurs de ces indiscrets.) Le chancelier a la présence d'esprit d'interrompre aussitôt le Conseil des ministres dont la réunion avait donné aux conspirateurs l'espoir de prendre dans un seul coup de filet tous les membres du cabinet à la fois, le vice-chancelier Starhemberg voyageant cependant en Italie. En particulier, M. Schuschnigg va, au ministère voisin de l'Instruction publique, rejoindre ses gardes fidèles des *Sturmscharen*, ces jeunesses catholiques qu'il a depuis des années groupées en troupes de choc. Le secrétaire d'État de la défense nationale, le général Zehner, gagne le ministère de la Guerre d'où il alerte l'armée. Le chancelier, resté au Ballplatz avec les deux chefs directement responsables avec lui de la sûreté publique, le ministre Fey et le secrétaire d'État Karwinsky, croit tous les ordres donnés. Le policier responsable, l'inspecteur en chef Göbel, assure que toutes les précautions sont prises, mais comme il veut lui-même aller fermer la haute porte qui s'ouvre en face de la Hofburg, on lui objecte que c'est l'heure de la relève de la garde. Il est une heure de l'après-midi. Une voiture dépose dans la cour un groupe d'officiers que les assistants saluent courtoisement. Le faux commandant Hudl est en effet un élégant lieutenant de réserve authentique, dont l'allure est bien celle de son grade, de même que les faux soldats que déversent des camions entrant en trombe, ont longtemps, pour la plupart, servi dans l'armée avant d'en être renvoyés pour activité politique interdite : ils sont escortés d'agents en tenue que leurs camarades reconnaissent. Personne ne songe à remarquer que ces camions sont des voitures de livraison commerciales, — que l'uniforme des soldats est loin d'être pour tous réglementaire et que la plupart d'entre eux sont armés de revolvers au lieu de fusils. Avant que nul n'ait un soupçon, les arrivants mettent en joue les agents qui lèvent les bras et les soldats qui n'ont pas de cartouches. Quant au jeune sous-lieutenant qui s'apprêtait

à passer les consignes, il s'était poliment mis au garde à vous devant le faux commandant prétendant agir « au nom du président de la République »! C'est, jusqu'ici, la répétition de cette aventure du faux capitaine de Köpenick, qui égaya l'Europe d'avant-guerre, riant d'y voir bernée l'Allemagne militaire de Guillaume II. Convenons d'ailleurs que dans le Paris de l'autocrate Napoléon Ier, le général Malet avait déjà démontré ce que peut un uniforme usurpé dans un essai de coup d'État politique.

Mais le scénario tracé d'avance comportait une page de sang. Il s'agissait de faire disparaître, en la personne du chancelier Dollfuss, l'homme que sa popularité en Autriche rendait le centre de ralliement naturel de tous les adversaires de l'hitlérisme et dont l'autorité internationale permettrait de condamner plus sûrement encore la nouvelle équipe complice de la croix gammée. On avait bien choisi l'instrument. L'ancien sous-officier Planetta, renvoyé de l'armée après seize ans de service pour menées nationales-socialistes, était non seulement un militant convaincu, mais un fanatique animé d'une farouche rancune contre le chef du régime qu'il accusait d'avoir brisé sa carrière militaire. Cette brute, déguisée pour l'occurrence en lieutenant, se précipite à la tête de quelques hommes par l'escalier qui conduit directement au bureau du chancelier. Celui-ci, entendant du bruit et devinant dans un éclair le danger, a suivi machinalement son huissier qui veut lui faire gagner par la salle historique du congrès de Vienne toujours fermée, une aile du bâtiment où un escalier dérobé aboutit à une petite porte latérale. Mais les assaillants ont si vite escaladé les marches qu'ils enfoncent la porte du salon d'attente aux tentures jaunes, dit « chambre d'angle », tandis qu'à l'autre extrémité l'huissier fourrage de sa clef la serrure de la salle du congrès. Planetta fonce sur le chancelier et lui loge à bout portant une balle dans le cou qui, frappant la moelle épinière, détermine une paralysie immédiate.

Cependant la blessure, et une autre dans la hanche, ne sont pas fatalement mortelles, mais les assassins ne veulent pas que la victime survive et ils la laissent mourir lentement d'une hémorragie pour laquelle un policier fait, au bout de plus d'une heure, un sommaire pansement de fortune. Pas plus qu'un médecin, ils ne veulent avertir un prêtre. Le

chancelier blessé a-t-il été sauvagement frappé? Des balafres de la face donneraient à le penser. En tout cas on a infligé à ce chrétien fervent la torture morale d'une agonie privée de tout secours d'un ministre de sa religion. Un nazi n'a-t-il pas écrit depuis : « Nous avons damné Dollfuss »? Le cardinal archevêque de Vienne avait répondu d'avance en proclamant dans l'oraison funèbre, dont il accompagna l'absoute à la cathédrale de Saint-Étienne, le jour des funérailles solennelles : « Tes derniers mots : *je ne voulais que la paix... puisse Dieu pardonner aux autres!* nous resteront inoubliables. Par là et par le fait qu'entouré seulement d'ennemis, tu as dû expirer solitaire, tu nous apparais un vrai disciple, un vrai fils de notre divin Sauveur qui, lui aussi, mourut seul et abandonné sur la Croix. Ta foi était la raison profonde de la bonté de ton cœur et de la noblesse de ton âme, comme de ton ardent amour pour ta patrie et de ton héroïque abnégation. Le mot de Notre-Seigneur s'applique à toi : *Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, le Royaume de Dieu leur appartient!* »

L'assassinat du chancelier, même s'il avait été le but principal du coup de main sur le Ballplatz, comme l'a proclamé son successeur le chancelier Schuschnigg, n'avait de portée politique que s'il était suivi d'une capitulation partielle ou totale du gouvernement. Les conjurés, aussitôt maîtres de la chancellerie fédérale, y firent méthodiquement prisonniers tous les assistants, depuis le ministre Fey jusqu'aux garçons de bureau, en passant par tous les fonctionnaires et leurs visiteurs, y compris une journaliste française, mademoiselle M.-E. Mathieu, venue s'informer à la veille de l'entrevue de Riccione[1]. Parqués dans deux cours intérieures, ces otages attendirent de longues heures leur délivrance — ou leur massacre —, tandis que sous la menace, le ministre Fey parlementait avec les forces gouvernementales assiégeant le bâtiment. Ce rôle peu glorieux pour un ancien officier dont l'intrépidité sur les champs de bataille avait été récompensée de décorations exceptionnelles, a inspiré les pires soupçons, à la suite surtout de la quasi-léthargie dont il avait fait preuve après les coups de téléphone avertisseurs. Il voulut sans doute

1. Voir son récit, consécutif au procès, dans le *Journal des Débats* du 6 août.

moins éviter le sort du chevalier d'Assas qu'empêcher une terrible effusion de sang; il suivait les conseils que lui avait donnés le chancelier mourant, en le faisant venir auprès du canapé où on l'avait enfin allongé. L'insensibilité qu'il n'a pu cacher à l'égard de cette illustre victime s'explique, dans une certaine mesure, sans qu'il faille recourir à la trahison, si l'on se rappelle qu'après avoir rêvé pour lui-même le poste de chancelier, il s'était vu enlever tour à tour par M. Dollfuss celui de vice-chancelier et celui de ministre de la Sûreté. Jugeait-il, au chevet du chef qui avait cru devoir concentrer dans ses mains les responsabilités de cinq ressorts ministériels, que, si la chance tournait, il pourrait pour son compte reprendre un de ces portefeuilles dont l'ascension d'autres heimwehriens et peut-être des preuves de médiocrité l'avaient fait écarter. Sans doute on aura, quand le détail des culpabilités sera élucidé, la clef de cette énigme particulière dans le « mytère du 25 juillet ».

Si les ministres assiégés avaient perdu la tête, le président de la République, M. Miklas, alors à sa résidence d'été de Velden en Carinthie, avait, dès qu'il avait eu connaissance de l'occupation du Ballplatz, chargé par téléphone le ministre Schuschnigg de prendre toutes mesures pour mettre fin à la révolte. M. Schuschnigg dicta le billet suivant, dont le facsimilé a été publié dans la presse viennoise :

Par ordre du Président de la République, les insurgés sont sommés d'évacuer dans le délai d'un quart d'heure le bâtiment du Ballplatz. Si aucune vie humaine n'est à déplorer du côté des membres du gouvernement privés contre tout droit de leur liberté, le gouvernement assure aux insurgés leur libre retraite et leur transport à la frontière allemande. Si le délai fixé s'écoule sans résultat, il sera fait usage des moyens de force à la disposition de l'État.

Signé : SCHUSCHNIGG.

Puis il chargea le ministre de la Prévoyance sociale, M. Neustädter-Stürmer, un heimwehrien énergique, de mener les pourparlers de capitulation. Les rebelles, qui les firent traîner et cachèrent longtemps la mort du chancelier, pour être sûrs de pouvoir gagner la frontière allemande, prièrent le ministre d'Allemagne, M. Rieth, de sanctionner par sa venue l'accord conclu avec le délégué du gouvernement. Mais

on apprenait bientôt la mort de M. Dollfuss. La capitulation devenait dès lors caduque, et d'ailleurs le gouvernement allemand, furieux d'être compromis si gravement dans une entreprise avortée, refusait de la reconnaître. On enleva leurs tuniques aux faux militaires qu'on désarma, et bientôt des voitures cellulaires les conduisaient à la caserne de la *rue des Marocains*, que les plus coupables n'ont quittée que pour la potence, les autres pour la prison.

L'autre épisode essentiel du putsch du 25 juillet s'était déroulé au poste central de la radio viennoise, *rue Saint-Jean*, au cœur de la ville. Quatorze hommes de la *S. S.* 89, eux aussi presque tous anciens soldats renvoyés de l'armée, faisaient vers une heure irruption dans le bâtiment de la *Ravag*, blessant l'heimwehrien de garde, tuant un chauffeur et un agent accourus, et contraignant le speaker à lancer ce message : *Le gouvernement Dollfuss a démissionné, M. Rintelen a formé le nouveau cabinet.* Mais la téléphoniste de la *Ravag* avait eu la présence d'esprit d'alerter la police, et bientôt le bâtiment cerné devenait intenable. Un des prisonniers, l'acteur Ferstl, était tué de même que le chef de la bande, Schredt, puis un à un, les rebelles, traqués d'étage en étage, se rendaient. L'opération avait été si rapidement menée que, là encore, l'objectif des putschistes n'avait pu être atteint : ils comptaient provoquer un soulèvement général des militants nazis de province en répétant tous les quarts d'heure l'annonce de la chute du cabinet Dollfuss. Au contraire, dès que les appareils endommagés purent recommencer à fonctionner, ce fut pour porter à la connaissance de tout le pays que, si la mort du chancelier constituait par ailleurs un deuil national, le gouvernement légitime, dirigé par M. Schuschnigg, était complètement maître de la situation dans l'ensemble du territoire.

***

L'homme que les conjurés avaient voulu porter au pouvoir, M. Rintelen, professeur de droit à l'université de Graz, depuis 1919 gouverneur chrétien social de Styrie, à deux reprises ministre de l'Instruction publique, et en dernier lieu ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire d'Autriche à Rome,

s'était déjà révélé, au cours d'une carrière qui l'avait souvent conduit bien près de la présidence du Conseil, le personnage sans contredit le plus intrigant de la république. Dans le parti chrétien-social il avait toujours été le principal rival de Mgr Seipel, avant de voir des hommes moins doués que lui, comme MM. Vaugoin et Buresch, ou plus jeunes comme M. Dollfuss, l'évincer de ce poste de chancelier qui était l'ambition de sa vie. Par la *Steweag*, la grande entreprise de houille blanche dont il avait doté la Styrie avec du capital italien, il était depuis longtemps en contact avec le royaume fasciste. Par l'*Alpine*, la plus importante société industrielle et minière de la nouvelle Autriche, — abandonnée en son temps par l'indifférence française à Stinnes et devenue un fief de l'industrie lourde allemande avec le directeur général Apold pour Statthalter —, il était lié avec les bailleurs de fonds du mouvement « rattachiste », véhicule du nazisme depuis le IIIe Reich.

On a publié sans garantie la liste des membres du cabinet qu'il comptait présider : *Vice-chancelier*, Théo Habitch; *Ministre des Affaires étrangères* : professeur Hugelmann; *ministre de l'armée* : général Wagner; *Ministre de la sûreté* : l'ancien préfet de police Brandl; *Ministre de la propagande* : Frauenfeld; *Ministre de l'instruction publique* : l'ancien recteur Gleispach; *Ministre de l'agriculture* : l'ancien vice-chancelier agrarien Winkler; *Ministre du commerce* : Apold; *Ministre de la prévoyance sociale* : Neubacher; *Ministre des finances* : Sacher, directeur du journal nazi supprimé la *Dötz*; *Directeur de la police* : Steinhäusl. A côté des nazis de Munich, Habicht et Frauenfeld, qui avaient en effet le 25 juillet un avion prêt pour accourir à Vienne, c'étaient les diverses épaves du mouvement de l'Anschluss, Gleispach pour l'Université, Hugelmann pour la fraction restreinte des chrétiens-sociaux qui combattit toujours Mgr Seipel, Apold pour l'industrie contrôlée par l'Allemagne, Winkler pour ce parti agrarien qui groupe les pangermanistes des campagnes, et surtout Neubacher, président de la ligue austro-allemande pour le rattachement et principal auteur de la fameuse tentative d'Anschluss économique et douanier à laquelle M. Schober a attaché son nom. C'est d'ailleurs l'esprit de l'ancien préfet-chancelier qui planait sur toute la combinaison et lui assurait les complicités,

actives ou tacites, de certains éléments de la police viennoise où ses créatures sont encore nombreuses.

M. Rintelen, que le rédacteur en chef de la *Reichspost*, M. Funder était, dès la fausse nouvelle de la *Ravag*, allé cueillir à l'hôtel Impérial et avait décidé à le suivre au ministère de la Défense nationale sous prétexte d'y conférer avec les membres du gouvernement, y fut gardé à vue pendant tout le siège du Ballplatz. Il apprit sans la moindre émotion la mort du rival qui l'avait exilé à Rome, mais fut par contre bouleversé devant le fiasco du putsch et la proclamation de l'état de siège, dont il comprit tout de suite, en juriste, qu'elle lui faisait jouer sa tête. Quand on lui annonça qu'il allait être transporté à la préfecture de police, il demanda qu'on le laissât seul un instant, et tenta de se suicider avec le revolver qu'il portait constamment sur lui depuis des années, et qu'on lui avait laissé, car par respect pour ses hautes fonctions, on s'était abstenu de le fouiller. La presse nationale-socialiste allemande s'est efforcée de faire croire qu'au lieu d'un suicide il s'agissait d'un attentat : c'est gratuitement attribuer les mœurs hitlériennes aux patriotes autrichiens.

Sur l'un des nombreux courriers clandestins qui apportaient de Bavière aux nazis autrichiens, avec les armes, les explosifs et les tracts de propagande, les instructions pour l'action terroriste, on a saisi celles qui réglaient le coup d'État. Avec un sentimentalisme très germanique, elles appelaient « fête d'été » (*Sommerfest*) la première étape. A la nouvelle de l'arrivée au pouvoir du « chancelier Rintelen », les nazis devaient faire éclater leur joie d'un bout à l'autre du pays et s'assurer, sous prétexte de cortèges, des postes de gendarmerie, des télégraphes, des mairies, des gares. Si des résistances se produisaient, on passerait à l'article second du programme, le « concours de tir » (*Preisschiessen*), qui aurait, s'il le fallait, un sanglant épilogue de « Vêpres siciliennes » (*Italienische Nacht*). L'Europe serait mise en présence du fait accompli, et déjà la radio allemande avait lancé le 25 juillet un formidable message de triomphe : « Le jugement populaire s'est abattu sur le gouvernement Dollfuss[1]. » Mais le coup de main

1. Lire dans *le Temps* du 27 juillet le texte complet dont l'agence officieuse allemande, après l'avoir lancé, interdit aux journaux de le reproduire quand

viennois ayant échoué, comme la T. S. F. en portait bientôt dans toutes les provinces la nouvelle, les cellules nazistes furent désemparées. Elles organisèrent çà et là la « fête d'été », se heurtant vite aux *heimwehren* armées, qui l'emportèrent plus ou moins rapidement dans le « concours de tir » prescrit. Le soulèvement général escompté à Berlin et à Munich où l'on avait pris à tort pour du national-socialisme ce qui n'était que mécontentement, lassitude, misère ou chômage, ne se produisit pas. Les militants apparurent une petite minorité.

Seuls, ceux de Styrie et de Carinthie qui avaient eu toutes facilités pour recevoir de Yougoslavie armes, munitions et instructions, furent en état de mener de véritables batailles, les 26 et 27 juillet, après avoir occupé plusieurs localités. En deux jours l'armée, dont le loyalisme était intact, et les formations paramilitaires des groupements patriotiques, achevant de justifier devant l'Europe leur existence et leur armement, en particulier les *heimwehren* du prince Starhemberg et les *Sturmscharen* de M. Schuschnigg, balayaient toutes les résistances et contraignaient les insurgés à capituler ou à passer la frontière yougoslave. Les pertes avaient été lourdes d'ailleurs dans les deux camps. Du côté des forces gouvernementales : 95 tués, dont 61 pour les seules formations auxiliaires et notamment 50 heimwehriens. Dans l'armée, 2 officiers (deux commandants de chasseurs alpins) et 15 hommes tués, 4 officiers et 30 hommes blessés, la plupart grièvement. La révolution nationale-socialiste s'achevait en débâcle. Le chancelier Dollfuss avait succombé, mais la vic-

chaque ligne en représenta un aveu compromettant : « Le peuple allemand en Autriche s'est soulevé contre ses bourreaux et ses oppresseurs, disait notamment ce « compte rendu » viennois. Un détachement de l'armée fédérale a fait prisonnier le chancelier Dollfuss, le ministre Fey et le directeur de la Sûreté Karwinsky. Dans la bagarre le chancelier Dollfuss aurait été blessé. Le ministre d'Autriche à Rome, le docteur Rintelen est arrivé à Vienne. Cet après-midi il a négocié au ministère de l'armée avec les représentants de l'armée et avec les chefs du soulèvement populaire, en vue de constituer un gouvernement à la tête duquel il serait. Il est important et il faut se réjouir de voir le peuple allemand en Autriche s'allier avec l'armée pour supprimer ce régime illégal. Le nouveau gouvernement quel qu'il soit aura la tâche d'aplanir la voie en vue du rétablissement de l'ordre et du calme et pour rendre à l'idée grande-allemande sa patrie : l'Autriche allemande. »

toire de juillet sur les hitlériens était aussi complète que celle de février sur les marxistes, et son assassinat même consacrait dans l'esprit de bien des tièdes la valeur de l'apostolat auquel il avait voué sa vie.

Les obsèques solennelles, sans autre précédent que celles du vieil empereur François-Joseph après trois quarts de siècle de règne, le démontrèrent par le deuil de toute une ville et par le langage qu'il inspira aux dirigeants autrichiens. « Nous n'avons qu'une manière d'assurer le repos éternel de cette grande âme chrétienne, déclara le président Miklas, c'est en faisant que sa volonté continue, qu'elle soit la nôtre, sans défaillance ni faiblesse. Nous lui devons cela, nous le devons à l'Autriche, nous le devons à la paix du monde! » « Je sais que ta mort nous donne la vie, s'écria le vice-chancelier prince Starhemberg, — qu'elle scelle notre destin, qu'elle a assuré l'indépendance de ton pays, et je redis plus que jamais *l'Autriche au-dessus de tout, parce que tu es mort pour elle!* »

***

Parlant en mars dernier à Paris du « Problème autrichien » et ne voulant ni exagérer, ni sous-estimer le péril hitlérien, j'avais dit textuellement : « Je ne crois pas au succès du IIIe Reich en Autriche par l'Autriche; par contre, il est bien évident que, si d'autres ne veulent pas l'empêcher, il suffirait que l'Allemagne le veuille pour être à Vienne. Voilà tout le problème. La fragilité de l'Autriche indépendante n'est plus une fragilité intrinsèque, car son régime a fait ses preuves. Elle tient à la disproportion de force avec l'Allemagne[1]. » Les événements ont, croyons-nous, confirmé point par point ce diagnostic. Comme nous en étions convaincu, l'armée et la police, à de très rares exceptions près, ont fait tout leur devoir. Les formations patriotiques ont marché avec enthousiasme. La population a montré, en conservant son calme sous une vive nervosité superficielle, qu'elle n'avait aucune sympathie particulière pour la « mise au pas ». En particulier le monde du travail s'est montré nettement loyal envers les défenseurs

1. *Les Cahiers du Redressement français : Le problème autrichien.* Conférence de M. Marcel Dunan, page 83.

de l'Autriche indépendante, contrairement à ce que les « bruns » avaient pu espérer de certaines rancunes trop compréhensibles des « rouges », contrairement aussi à l'idée saugrenue d'une certaine presse « que Dollfuss avait en juillet payé de sa vie la répression de février ».

Dans ces conditions le danger venait d'Allemagne. Les putschistes qui avaient occupé le Ballplatz ne l'avaient pas caché à leurs captifs de qui je le tiens : Les légions étaient aussi bien prêtes à marcher sur Vienne que MM. Habicht et Frauenfeld à prendre l'avion pour venir compléter le cabinet Rintelen. C'est l'énergie déployée par les puissances les plus intéressées à la sauvegarde de l'indépendance autrichienne qui a seule arrêté au dernier moment l'invasion fratricide des légionnaires bruns, en même temps que M. Hitler, par une brusque reculade, donnait au monde la double satisfaction morale du rappel de son ministre Rieth et du renvoi de Habicht. Quiconque a vécu à Vienne, comme nous, les journées d'angoisse où, — les coups de revolver du Ballplatz évoquant les balles serbes de Sarajevo — on devinait aux frontières le mouvement des troupes en marche, a le droit et le devoir de reconnaître à cet égard le service rendu à l'Autriche, mais en même temps à la paix mondiale par les démonstrations militaires et les menaces lapidaires de M. Mussolini. Appuyées aussitôt des si fermes déclarations de M. Barthou et du premier ministre par intérim anglais, Stanley Baldwin, elles décidaient le chancelier du Reich à un geste de paix sensationnel, l'envoi en mission spéciale à Vienne du vice-chancelier von Papen comme successeur de M. Rieth, « pour ramener les rapports austro-allemands dans une voie normale et amicale ». Cette mission, qui écartait le cauchemar de la guerre, est cependant bien vite apparue comme un nouveau péril. M. Hitler n'avait même pas cru devoir demander au préalable l'agrément du gouvernement autrichien. Celui-ci, quand on le fit enfin, laissa attendre sa réponse, mais ne crut pas pouvoir prendre la responsabilité d'une rupture des relations diplomatiques en refusant son agrément. M. von Papen est venu remettre ses lettres de créance le 16 août, mais est aussitôt reparti en congé, sentant à la méfiance un peu partout exprimée que sa tâche serait difficile, alors que la presse de

son pays exaltait comme des héros et des martyrs les assassins du chancelier Dollfuss et que le Reich n'avait toujours pas donné la seule garantie réelle d'une volonté de réconciliation : la dissolution des légions.

Le président Miklas, qui a joué dans toute cette crise un rôle décisif, répondant au caractère républicain conservé — c'en est la preuve — par « l'état fédéral d'Autriche », désignait, à peine le chancelier Dollfuss enseveli, le 29 juillet, un nouveau cabinet appelé à poursuivre sa politique[1]. « Nous n'avions qu'un Dollfuss », avait écrit la *Reichspost* au lendemain du meurtre. C'est vrai. M. Miklas, en lui donnant pour successeur l'homme dont l'idéologie catholique se rapprochait le plus de la sienne, l'invitait à s'appuyer sur les mêmes forces : les *heimwehren*, c'est-à-dire les militants de la défense patriotique, avec leur chef Starhemberg, les paysans dont le gouverneur de Basse-Autriche Reither, nommé ministre de l'Agriculture, représente l'influence dans la nouvelle équipe où, enfin, un représentant des intérêts du monde du travail, le forgeron Grossauer, a vu créer pour lui un « secrétariat d'État de la défense ouvrière ».

Le nouveau chancelier M. Kurt Schuschnigg, un « moins de quarante ans », s'est signalé au front comme officier, au parlement comme orateur d'une rare éloquence, dans le mouvement du réveil autrichien, comme un remarquable animateur, au ministère de l'Instruction publique par une action réformatrice encore peu connue mais déjà féconde. Ses premiers voyages politiques sont pour Budapest et pour Florence. Il y a peut-être là une réponse aux sympathies trop ouvertement témoignées à l'hitlérisme et à l'Anschluss par la Yougoslavie qui cherchait de ce côté le remède le plus sûr contre une restauration des Habsbourg. Le chancelier Schuschnigg connaît trop l'attitude des grandes puissances à l'égard de ce problème pour ne pas écarter, au moins dans l'état actuel des choses, une solution monarchiste qui se heurterait au veto de la plupart des États successeurs de l'Empire austro-hongrois.

1. Voir la liste du cabinet dans *le Temps* du 31 juillet, les déclarations du chancelier Schuschnigg et du vice-chancelier Starhemberg dans ceux des 4 et 12 août.

Les continuateurs de Mgr Seipel savent comme lui *que la consolidation de l'indépendance autrichienne, la reconstruction économique du bassin danubien et la paix européenne sont fonctions chacune des deux autres.* Mais ils ont sur lui l'avantage d'être débarrassés, grâce à l'évolution du régime hitlérien, de la phraséologie de l'Anschluss à laquelle le prélat faisait encore tant de concessions verbales. « Le mouvement de l'Anschluss, a écrit l'officieuse *Reichspost* en réponse à d'étranges déclarations de M. Hitler, représentait chez nous une crise inspirée plutôt par l'incertitude et le désespoir que par une politique constructive, même quand il s'agissait d'une Allemagne où l'Autriche aurait eu de tout autres possibilités pour la sauvegarde de son individualité que dans le IIIe Reich. Lorsque le national-socialisme a pris le pouvoir en Allemagne, il n'y avait déjà plus de mouvement en faveur de l'Anschluss en Autriche comme véritable facteur politique. En tout cas le peuple autrichien qui a balayé après le 25 juillet les quelques milliers d'égarés par une propagande étrangère, s'en tient à la proclamation que le chancelier Dollfuss a signée de son sang : il veut son indépendance. *Petit et pauvre, mais libre!* » Ce langage mérite d'être entendu et retenu partout. *L'austriacisme* dont le président Miklas saluait le réveil devant le cercueil même du chancelier-martyr, fournit à l'Europe et en particulier à la France la base où, trouvant dans la sauvegarde de l'indépendance autrichienne le terrain de rapprochement et de collaboration de l'Italie et de la Petite Entente, elles mettraient fin à la dangereuse « anarchie » internationale installée, sous l'abri des barrières douanières de l'autarchie, au cœur du vieux continent.

MARCEL DUNAN

LES POISSONS PÈRES DE FAMILLE

Mode charmante que celle des aquariums. Ce sont des décors de féerie : clairières de sable doré dans les forêts toujours vertes de vallisnéries, de sagittaires, de millefeuilles... A toute hauteur évoluent, jades, nacres, gemmes, bijoux d'or et d'argent doués de vie, brusques ou nonchalants, qui font onduler à leur passage les frondaisons plumeuses...

Mais l'aquarium n'est pas seulement plaisir des yeux. Le curieux des choses de la nature peut y surprendre quelques-unes des excentricités commises par la vie pour se transmettre de poisson à poisson.

Il aura notamment l'occasion de constater par plusieurs exemples le fait essentiellement poissonnier de l'élevage de la couvée par le père seul, le père non veuf.

***

Singularité propre aux poissons, mais singularité chez les poissons eux-mêmes. En général, ils manquent entièrement « d'esprit de famille ».

Pour les espèces vivipares qui mettent au monde leurs petits tout formés et frétillants, rien ne distingue progéniture de nourriture. Elles sont tellement d'accord, toutes et chacune, sur cette assimilation qu'il n'y a aucun inconvé-

1. Pour l'élevage qu'on y peut faire, *Cf. Les Poissons d'ornement, conseils pratiques*, par G. M. Magnin. Paris, Hermann et Cie, éditeurs ,1933.

nient à les mélanger entre elles. La paix régnera dans les royaumes de verre où elles cohabiteront. Aucun instinct de sauvegarde de la race ou de la lignée ne les dresse, en effet, d'avance les unes contre les autres. Mâles et femelles sont également prêts à happer les alevins sortant d'un ventre quelconque, étranger ou congénère. Nul n'aura de comptes à rendre à personne pour ce fait, pas même à la mère qui fera comme tout le monde : elle s'efforcera d'avaler le plus grand nombre possible de ses petits, regrettant seulement que sa position et sa fatigue diminuent sa part du festin.

Chez le *Zoarcès vivipare*, poisson de mer de la famille des *Blenniidés*, assez laid, grand comme un gardon moyen, il y a, dit-on, des gourmets bien avisés. Quand une femelle est lourde d'une postérité prête à éclore, il lui arrive de rencontrer deux officieux qui se proposent à elle pour aider à la décharge de son fardeau. Elle se laisse faire. Les compères s'allongent contre elle, la tête dirigée vers sa queue, l'un à droite, l'autre à gauche. Ils pressent entre eux la soute aux alevins. Les petits Zoarcès sortent, mais pour être aussitôt précipités en foule dans la gueule des deux accoucheurs qui se sont rués sur eux. Une partie de ce qui reste sert de collation à la mère.

Beaucoup d'espèces de poissons vivipares comptent parmi celles d'ornement à cause de leur beauté et de la facilité relative de leur entretien. Tous les aquariums en possèdent. Mais si l'on veut en conserver la race, il faut prendre des précautions contre leur cannibalisme. Toute femelle en état de grossesse avancée est isolée dans un bocal, à part, et même mise au «pondoir», petite enceinte de verre à deux ouvertures opposées, l'une plus grande, grillagée fin, l'autre libre, mais très étroite. La poissonne en couches est enfermée là-dedans, la tête du côté du grillage. Elle n'a pas assez de place pour se retourner. De sorte que, lorsque les alevins s'échappent des «entrailles» maternelles, ils ne risquent pas d'y rentrer pour en ressortir une seconde fois comme résidus de digestion : ils trouvent devant eux une issue par laquelle ils peuvent tirer au large.

A l'état de nature, en liberté, il importe assez peu que les mères fassent ventre de ce que leur ventre a porté. N'oublions pas qu'elles donnent le jour à toute une armée de fuyards : ceux de l'avant-garde sont loin quand elle se retourne sur

l'arrière-garde. Après avoir été plusieurs fois décimés par d'autres voracités, les survivants seront encore assez nombreux pour perpétuer la race... Tandis que, dans un aquarium, les rescapés de la première minute ne seraient que des vivres en réserve au garde-manger si on laissait des mangeurs auprès d'eux.

N'accusons pas les vivipares d'être des parents dénaturés. Ils ont, en somme, abrité leur couvée dans le ventre des mères jusqu'à son entier développement. Les très exceptionnels ovipares — dont il va être question — qui montrent de la sollicitude envers leur progéniture n'en font pas plus, ni mieux : ils la conduisent de l'œuf à l'alevin. Après quoi, ils dévorent ceux de leurs enfants qui n'ont pas l'esprit de filer à l'anglaise au moment propice.

Quant aux autres ovipares, s'ils ne font pas de cannibalisme, c'est qu'ils oublient leurs œufs dès la fécondation, après les avoir pourvus tout au plus d'un abri sommaire — couche de sable, trou recouvert, anfractuosité, revers de plante aquatique. — Encore ne s'en éloignent-ils pas toujours sans les avoir goûtés.

A en croire l'expérience, cet abandon de l'avenir des races au simple hasard est la méthode la plus efficace. Ceux qui l'appliquent forment, en effet, l'immense majorité : cent contre un si l'on compte tous les Poissons, vivipares compris, mille contre un si l'on s'en tient aux ovipares. La règle chez ces derniers est donc bien de se désintéresser de la ponte une fois mise en place. En suivre une autre, c'est du non-conformisme.

***

Dans le petit clan des non-conformistes, ceux qui le sont par sollicitude maternelle se distinguent comme une rareté singulière.

Il advint, pourrait-on raconter en une fable, qu'une mère-poisson, aussitôt après le départ du père, voulut se régaler des œufs qu'elle venait de pondre. Mais elle eut un remords qui lui resserra le gosier. La bouchée ne passa pas.

D'autre part, c'était dommage de recracher ce succulent caviar. Pour en conserver le goût, elle le conserva lui-même

tout entier dans sa bouche, ayant soin seulement de l'écarter du passage des aliments ordinaires, en le repoussant à droite et à gauche, en des recoins des cavités des ouïes.

Elle prit plaisir ensuite à sentir les œufs se gonfler, éclore, le fretin nouveau-né frétiller. Bientôt les alevins sortirent. Elle navigua comme un vaisseau de haut bord escorté par une nuée de périssoires qui, à la moindre alerte, se précipitaient dans la cale maternelle.

Remplaçons le mythe par on ne sait quelle histoire d'évolution, moins facile à imaginer, et constatons que cet élevage buccal maternel existe chez l'*Amblyopsis*, poisson cavernicole aveugle, non faute d'yeux — il les a fort bien constitués —, mais par atrophie du nerf optique.

Joignez-y l'*Haplochromis multicolor*. C'est un poisson de six à sept centimètres de long, originaire de la région du Nil. Il appartient à la famille des *Cichlidés*[1] remarquables par la splendeur de leur coloris. Lui-même fait songer à certaines faïences irisées de la renaissance italienne. Toutes les couleurs du prisme jouent sur son corps brunâtre. Je parle du mâle. La femelle est plus modeste dans ses atours, comme c'est la coutume chez tous les animaux, excepté l'homme.

Haplochromis s'élève bien en aquarium. On vérifie là sur lui que la sollicitude pour la progéniture, quand elle existe, n'est chez les poissons qu'un retard du cannibalisme. Il faut éloigner le mâle dès l'achèvement de la fécondation, et la femelle cinq ou six jours après que les petits commencent à nager librement. Pour la bouche maternelle, ils deviendraient proies, d'hôtes choyés qu'ils étaient depuis l'œuf.

Il est peu explicable que les mères s'en tiennent à cette singulière méthode quand elles s'occupent seules de leurs œufs une fois pondus. En fait, elles n'en emploient d'autres, plus naturelles pour nous, qu'en collaboration avec le mâle.

Et le cas est rare. Il ne se présente guère que chez des Silures de l'Amérique tropicale[2], *Doras*, *Chétostomes*, *Callichthys*...

1. Du grec *Kikhlé, grive*. Les Grecs anciens donnaient ce surnom à un poisson tacheté comme la grive.

2. Les Silures, groupe de poissons qui ont l'aspect d'anguilles un peu courtes, avec de six à dix longs barbillons sur la face, sont célèbres par l'un d'eux qui donne des secousses électriques. Ils n'habitent que l'eau douce.

constructeurs de pouponnières. Les femelles de ces espèces demeurent auprès du nid, après la ponte. Les deux parents veillent ensemble assidûment. Ils défendent tous deux leur progéniture avec un égal courage.

***

Presque tous les non-conformistes le sont par paternité.

La conduite de la mère qui, au lieu d'avaler ses œufs, les conserve dans sa bouche, est celle des pères dans certaines espèces de la famille des *Chromidés*. Ce sont des poissons apparentés d'assez près aux *Labres*, habitants des mers, qu'ils représentent avec honneur, par la beauté de leurs coloris, dans les eaux douces de Palestine et de l'Afrique orientale. Mais ils sont beaucoup plus petits.

L'une des deux espèces de *Chromis* qui pullulent au lac de Tibériade a été nommée *Paterfamilias*, Père de famille. Le mâle case dans sa bouche les quelques deux cents œufs, gros comme du plomb de chasse et d'un beau vert, qu'il vient de féconder, tandis que la femelle, épuisée, semble-t-il, gît privée de mouvement. Il a les joues toutes gonflées. Cette double fluxion ne cesse de croître avec le foisonnement des œufs qui mûrissent. Au point qu'il passe les derniers jours de l'incubation dans un bâillement ininterrompu, sans que ses mâchoires se puissent rejoindre...

Mais, dans les autres familles zoologiques, les poissons mâles qui s'avisent de sollicitude envers leur progéniture ne dédaignent pas de l'exercer par un procédé moins sensationnel : tout simplement, ils montent la garde auprès de leurs œufs. Ce qu'ils font toujours seuls, sauf les exceptions mentionnées plus haut.

On peut citer le *Silurus Glanis*, terreur du Moyen et Bas-Danube, le plus gros poisson des eaux douces européennes, après l'esturgeon. Le *Silure-Chat*, *Cat Fish* des Américains du Nord, que, tout au début du siècle, on voulut acclimater en Europe à des fins alimentaires et dont on n'entend plus beaucoup parler. Les *Labres* (les *Vieilles* de nos pêcheurs), aux lèvres épaisses, qui sont parmi les plus splendidement vêtus des habitants des mers. Les *Cottus* ou *Chabots* : *Chabot de mer*, ou

Diable de mer que l'on prend dans les flaques en pêchant la crevette, grosse tête brune épineuse, ventre soyeux d'azur et d'or pâles, *Chabot de rivière* moins épineux, mais irritable et plein de courage, qui mord la canne du bout de laquelle vous cherchez à l'écarter des œufs qu'il protège...

Ces pères de famille ne sont pas vraiment constructeurs de nids. On se contente dans leurs races, de ces abris sommaires qui sont de règle chez les ovipares. La mère, le plus souvent, fait un trou tout simplement en se frottant le ventre contre le sol pour aider à la sortie des œufs, ouvrage auquel le mâle collabore en s'agitant et se pressant contre elle. La ponte est déposée, fécondée, recouverte. La mère s'en va, le père demeure.

***

La vocation paternelle ne se manifeste donc chez les Silures Glanis, Silures Chats, Labres, Cottus... que comme suite immédiate au fait de la reproduction.

Elle le précède chez les constructeurs de nids. Bien avant même de connaître l'amour, ces prévoyants songent à l'édification d'un « foyer ».

Habitant grisâtre des flaques laissées par le reflux de la mer dans les grèves sableuses, le jeune mâle *Gobius* a pour première pensée, aussitôt qu'il est adulte, de se retirer du monde. Il choisit comme ermitage le creux d'une coquille renversée. Grande comme un verre de montre, elle lui suffit. C'est se montrer peu exigeant, même eu égard à sa petite taille, car il ne pourra s'y abriter que depuis le bout de la queue jusqu'au vaste nœud de cravate que lui font ses nageoires pectorales. Il se sert du sable qu'il a retiré au-dessous de la coquille pour la couvrir légèrement. Un trou est ménagé, donnant accès dans l'intérieur. Et Gobius se tient là, le corps sous la tente, la tête au dehors, masquant l'ouverture de ses nageoires étalées.

Il restera de longs jours ainsi, sans bouger que pour happer des animalcules du voisinage. La destinée spéciale des Gobius fait passer enfin devant la cabane de l'ermite, une dame portant ses œufs. « Entrez! Entrez! » lui dit-il par mimique d'adroites poussées. Quand elle est entrée, il lui dit : « Pon-

dez! » Quand elle a pondu : « Sortez! » Quand elle est sortie, il se charge du reste. Il colle au plafond du logis la ponte fécondée et se remet en faction comme avant son bref roman.

Mais il y a Gobius et Gobius. Entre autres le *G. Minutus* et le *G. Ruthensparri*. Retournez la coquille du premier, il saura, d'un adroit coup de queue, la remettre en place. Tandis que le pauvre *Ruthensparri* s'agitera, tout désemparé, sans rien faire d'utile, si vous lui infligez la même brimade. Énorme différence d'instinct ou d'intelligence entre deux êtres presque pareils.

Comme les Gobius, les mâles de la famille des *Épinoches* sont pères d'intention avant de l'être de fait. Nul n'ignore qu'ils construisent des nids dont les oiseaux pourraient être jaloux. Ce sont des entrelacements très soignés d'herbes et de racines en forme de boules creuses, munies de deux ouvertures qui se font vis-à-vis, de sorte que le corps de l'Épinoche puisse enfiler le nid, tête et queue demeurant au dehors.

On résumerait l'entrevue nuptiale des Épinoches comme celle des Gobius : « Entrez! pondez! sortez! »

La différence est que le métier de chargé de famille est particulièrement ardu chez les Épinoches. Le père a d'abord à se garder des bandits de sa propre race qui, mâles et femelles, sont le fléau de la pisciculture. Bien que gros seulement comme des goujons, il se ruent sur tous les poissons, même de la plus forte taille — torpilleurs sans torpilles contre des cuirassés —, et les déchirent de leurs fortes épines. Ravageurs, pillards, voraces, batailleurs, ils ne manquent pas de démolir un nid tant soit peu ruineux et d'en saccager le contenu. Mais en sa qualité de brigand de naissance, l'épinoche mâle fait un magnifique gendarme quand il veille sur une ponte. Nul n'approche impunément. En outre, il a pour ses nourrissons des soins attentifs : il écarte les insectes et leurs larves, il renouvelle l'eau à l'intérieur du nid en agitant ses nageoires, il prend dans sa bouche et rapporte à la pouponnière les alevins qui s'émancipent trop tôt après l'éclosion...

Les mâles des trois Silures de l'Amérique du Sud, déjà désignés, font des nids assez semblables à ceux des Épinoches,

mais la formule nuptiale est devenue chez eux : « Entrez! pondez! restez! »

***

Il y a des poissons pères de famille comparables — littérairement — aux utopistes bâtisseurs de nuées, car eux aussi emploient des matériaux ultra-légers : des bulles d'air.

Ce sont, d'un nom plus lourd, des *Labyrinthidés*. Au-dessus de leurs branchies, les animaux de cette famille ont une chambre divisée par des feuillets osseux en un système compliqué de couloirs et logettes, un vrai labyrinthe[1].

Il faut, nécessité pour eux vitale, que cette cavité contienne toujours de l'air, car celui qui est dissous dans l'eau ne suffit pas à l'activité de leur respiration. Aussi doivent-ils, par intervalles, venir boire à la surface un bon coup d'air pour faire le plein du labyrinthe. S'ils en étaient empêchés, leur magasin respiratoire se remplirait d'eau et ils mourraient d'asphyxie, proprement noyés.

On s'explique par là le besoin d'aération spécial à ces races et la faculté qu'elles ont de se comporter en machines aspirantes et soufflantes.

En passant, nous noterons que beaucoup de poissons du commun, dépourvus d'organes singuliers — telles les carpes —, ont aussi besoin d'air atmosphérique. Il faut absolument que la surface de l'eau leur demeure accessible, sinon ils périraient de noyade lente, ne pouvant aller querir la petite ration d'appoint d'air libre que réclame leur respiration.

***

Deux genres, *Betta* et *Macropode*, sont surtout à considérer.

Les Bettas habitent les eaux peu profondes — mares, petits étangs, arroyos, rizières — de l'Indo-Chine et de la péninsule malaise.

Ils sont grands comme le doigt, dotés d'une nageoire haute et longue qui rejoint la queue, très étoffée elle-même, l'en-

1. Ainsi nommé aussi, je pense, par analogie d'aspect et de situation avec une partie de l'oreille interne des Mammifères : le labyrinthe.

semble formant une écharpe en crêpe de Chine à couleurs changeantes, non trop molle pour ne pouvoir être dressée, trop peu rigide pour se refuser aux moindres invites à l'ondulation. Parmi les Labyrinthidés, tous d'une remarquable souplesse, les Bettas méritent le premier prix d'aisance et de grâce des mouvements.

C'est par la qualité plus que par la variété que vaut leur coloris. Ils ne sont ni chamarrés, ni bigarrés. Si l'on néglige quelques touches égarées aux extrémités des nageoires et sur les opercules (couvercles des cavités branchiales), ils s'habillent, ou d'une seule couleur, ou mi-partie. Leur palette ne comprend que des bleus et des rouges, sauf intervention parfois, en éclairs fugaces, inattendus, mystérieux, du vert métallique.

Les plus beaux des Bettas sont les monochromes, car leur richesse est merveilleuse en nuances, en moires et en dégradés. Surtout les bleus qui connaissent le passage des ténèbres à l'azur, gloire des soies de Chine. Je décris ceux-ci, des Bettas *splendens*, tels que je les ai vus. En réalité, les éleveurs nous l'apprennent, ils ont un « fond de teint » rouge acajou. C'est donc comme s'ils étaient vêtus d'une étoffe dont la trame fût d'une couleur, la chaîne d'une autre.

On sait que les poissons mâles de beaucoup d'espèces savent aviver leur toilette au gré de leurs passions. C'est un pouvoir que possèdent les Bettas au plus haut degré. Présentez à l'un d'eux un autre mâle congénère, il entrera en fureur, son coloris haussera de plusieurs tons, il resplendira.

Il faut ajouter enfin, ce qui est du reste conforme à la règle chez les ovipares, que les femelles sont plus petites que les mâles, moins brillantes de beaucoup et d'humeur pacifique.

On peut les mettre sans inconvénient avec n'importe quels poissons non batailleurs.

Tandis qu'un mâle Betta doit être toujours isolé, si l'on veut la paix dans les eaux.

***

Il n'y a pas de plus enragés bretteurs que ces poissons. Aussi ne suffit-il pas que chacun ait son bocal individuel.

Quand deux cellules sont côte à côte, vous trouvez un beau matin que l'une d'elles est désertée et que l'autre contient les deux poissons en piteux état, si piteux qu'il peut y avoir un mort. Évidemment l'un des prisonniers a sauté chez son voisin.

Vous aviez négligé de couvrir les bocaux...

C'est, entre parenthèses, une précaution générale qui s'impose à tout bon administrateur d'aquarium. Beaucoup de poissons aiment à sauter hors de l'eau, surtout pendant la nuit... Quel noctambule, à la campagne, n'a parfois entendu s'élever, du fond des ténèbres et du silence, le bruit soudain d'une chute dans l'eau? Il a tressailli. Ce qui lui donnait ce choc des terreurs nocturnes, ce n'était que le retour d'une carpe à son élément, après une plongée dans le nôtre. On conçoit que les poissons d'aquarium manquent ce retour et tombent sur le plancher, si un élan malheureux leur fait franchir les bords de leur caisse de verre...

Un étonnement que l'on peut avoir en constatant les résultats d'un duel de Bettas, c'est qu'ils réussissent à se faire tant de mal avec si peu de moyens. Ils sont aussi désarmés que des goujons : pas d'épines, à peine de dents... L'acharnement, la rapidité, l'énergie, leur tiennent lieu de tout le reste.

Et il ne manque pas de péripéties dans leurs combats. Rencontres de navires à éperons : ils se ruent, ils cherchent le choc à grande vitesse dans les flancs de l'ennemi. Prises de corps : si les combattants manquent de quoi lutter à coups de morsures, ils ont en revanche un énorme pouvoir de pince dans leurs mandibules. L'un attrape dans sa gueule la nageoire de l'autre, serre comme avec un étau et se secoue frénétiquement. C'est la cause de l'inévitable avarie : accrocs dans la voilure, pas toujours anodins quand les déchirures dépassent la ligne d'attache des nageoires... Il arrive assez souvent qu'un des duellistes parvienne à coller sa bouche sur l'œil de son adversaire et à faire ventouse, l'autre se dégage, mais avec l'œil « sorti de la tête », pareil en cela, pour le profil, aux poissons-télescopes, ces Cyprins « queues de voiles », chez qui c'est une beauté, à titre de signe de race.

Le duel peut être à mort par trop grande accumulation

des coups au passif du vaincu, ou bien du fait d'un knock-out assez ironique pour des poissons, le knock-out par noyade. Les deux forcenés ont entrecroisé leurs mâchoires et aussitôt serré à bloc, comme toutes les fois qu'ils ont saisi entre leurs mandibules quelque chose de l'ennemi. Se lâcher? Jamais! Ils tombent au fond, n'imaginant désormais rien à faire pour la suite du combat. L'issue n'est plus, en effet, qu'une question de réserve d'air. Celui dont le labyrinthe se sera rempli d'eau le premier résistera le moins longtemps à l'asphyxie...

Parmi les quelques espèces de Bettas, il en est une qui l'emporte par ses aptitudes et sa fureur combatives. On en a fait un poisson de combat, comme il y a des coqs de combat. *Betta Pugnax*, ainsi l'appelle-t-on en zoologie, porte aussi le nom de *Combattant siamois*, parce que la vogue du spectacle des duels entre ces poissons a été le plus répandue au Siam. Le roi de Siam se faisait d'appréciables revenus en affermant le droit de tenir des *rings* à Bettas. Comme le public affluait toujours, les propriétaires de tels établissements percevaient, en effet, des sommes importantes en droits d'entrée. Il y avait des paris considérables...

Il y en a encore, sans aucun doute, et on aurait pu aussi bien parler au présent, sauf peut-être en ce qui concerne l'attitude officielle de l'administration. La passion pour les combats de poissons persiste en Extrême-Orient. Elle s'est même répandue bien loin de là, jusqu'à Cuba, nous dit M. Robert Desnos.

***

Quand on lui évite les excitations, le mâle Betta n'est cependant pas d'un tempérament agité. Seul dans sa prison de verre, il demeure immobile pendant des journées, suspendu dans l'eau par les vibrations de ses nageoires pectorales qui le maintiennent en équilibre. Il ne semble même pas « avoir besoin d'exercice ».

Mais le voici qui devient actif. Il monte prendre une gorgée d'air. Ce n'est pas, cette fois, pour se ravitailler le labyrinthe : la preuve en est que, se plaçant verticalement à un pouce au-dessous de la surface, il dégurgite cet air en une mitraille

de petites bulles. Il recommence l'opération un grand nombre de fois, la conduisant avec méthode. Ainsi est formé un flocon d'écume. Construction plus stable qu'on ne s'y attendrait, car chaque bulle sort du gosier du poisson entourée d'une pellicule mucilagineuse qui l'empêche de crever et la fait adhérer aux matériaux déjà mis en place.

C'est la future pouponnière.

Manquent les poupons. D'où vient donc que la femelle, pleine d'œufs, présentée alors à Betta, ne soit pas assurée d'un bon accueil? Le fait est qu'en guise de bienvenue, la pauvrette a l'honneur et le malheur d'être traitée en mâle, c'est-à-dire de recevoir une grêle de horions.

Si elle en réchappe, Betta change de ton. Il fait le joli cœur. Le spectacle devient alors charmant, tant les deux poissons mettent de grâce dans les souples et caressantes ondulations par lesquelles ils s'effleurent l'un l'autre.

C'est l'invitation à la ponte. La femelle l'a entendue. Elle se met en rond, le museau touchant la queue. Le mâle se glisse au centre et forme aussi un cercle de son corps. Quand les deux anneaux, étroitement embrassés, desserrent leur étreinte mutuelle, des œufs ont été pondus et fécondés aussitôt à la sortie du ventre de la mère. Première édition. Il y en a d'autres ensuite.

Une ou deux centaines d'œufs jonchent le fond. Un à un, le mâle les ramasse dans sa bouche. En ayant réuni un paquet, il va se mettre en posture de tir vertical sous le flacon d'écume et les y lance comme les projectiles d'une sarbacane, en soufflant avec force. Toute la couvée y passe.

Mieux vaut que la femelle ne soit plus là. En tant qu'épouse, elle est bien oubliée! Elle est devenue un poisson d'entre les poissons, une intruse jugée menaçante pour la progéniture. Qu'elle disparaisse, ou la mort!

Désormais Betta le mâle ne se relâche pas de sa faction. Il veille au bon entretien du nid. Si des brèches se produisent, il les répare en soufflant des bulles qui comblent les vides. Les œufs qui viennent à se détacher sont happés et projetés en lieu sûr.

Après l'éclosion des petits, la sarbacane paternelle ne chôme guère. Ils grouillent de plus en plus. Leurs mouvements désor-

donnés les font choir dans l'eau où ils périraient bientôt, faute d'aération suffisante. Il faut, à chaque instant, relancer une de ces larves dans le berceau commun.

Cette histoire se poursuit jusqu'au terme ordinaire, c'est-à-dire jusqu'à la transformation des poupons en alevins bons nageurs. Qu'on enlève alors le père : il appliquerait, sans beaucoup tarder, l'équation : progéniture égale nourriture.

***

D'autres Labyrinthidés font aussi des nids d'écume.

Tels les Macropodes qui sont des Indo-Chinois et Chinois du sud. Mettez leur nom à la place de celui de Betta, et le récit de paternité et de nidification qui précède vaudra pour eux exactement.

Pour le reste, ils diffèrent. Bien que loin de mériter un brevet de pacifisme, les mâles sont beaucoup moins belliqueux. Les femelles, en revanche, distinguent leur espèce par une exception unique parmi les poissons : elles se battent entre elles. On dit que c'est pour des mâles, quand chacune craint de ne pas avoir son chacun. Comprenons-les, tant l'objet de leur jalousie est beau.

P. Carbonnier, le premier pisciculteur européen qui en éleva, les nommait *Poissons de Paradis*. « ... Ils sont, écrivit-il, parmi les Poissons, ce qu'est l'Oiseau de Paradis dans le genre volatile... Les nageoires dorsale et anale sont très longues et teintées des plus vives couleurs... Joignez à cela une nageoire caudale, longue, fourchue, se développant largement en éventail comme la queue d'un paon qui fait la roue... Des écailles présentant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel... des bandes verticales jaunes, rouges, bleues, sillonnées, de la tête à la queue, de rayons aux couleurs changeantes... »

Poissons d'aquarium au premier chef : peu encombrants par leur taille, celle des Bettas à peu près, élevés en Chine, pour le plaisir des yeux, depuis un temps immémorial, acclimatés chez nous depuis plus d'un demi-siècle. Ce fut en 1870 que Simon, consul de France à Ning-Po et Géraud, officier à bord de l'*Impératrice*, en embarquèrent une centaine. Les vingt-deux survivants furent confiés, à Paris, aux soins du

pisciculteur nommé plus haut et devinrent la souche de tous les Macropodes élevés ensuite en Europe.

Comme architecte en bulles d'air, il convient encore de mentionner *Colisa Lalia*, provenant des Indes, long comme un petit doigt de nouveau-né, rubis à bandes de saphir et reflets de topaze et de feu. C'est, comme toujours, le mâle seul qui mérite cette description, la femelle demeurant plus terne. Les Colisa ont pour particularité de conserver tous et toujours une humeur paisible, ce qui prouve que, dans la nature, l'esprit combatif n'est pas un accompagnement nécessaire, exigé par la sélection, de la paternité et de la beauté.

***

Jusqu'ici, on a parlé d'une paternité conduite par l'instinct, donc d'ordre psychique. Voici un cas de paternité physiologique, ou plutôt de maternité chez le père.

Vous souvenez-vous d'un conte d'Edmond About : *Le Cas de Monsieur Guérin*? Guérin, un jeune homme blond, timide, rougissant, aux chairs un peu molles, « rondouillard » de formes... épouse une brune de musculature sèche et vigoureuse, sans hanches, douée, sous le nez, d'une ombre de moustache, et qui ne baisse jamais les yeux. Or, après quelques semaines de ménage, qui « attendra un bébé » ? Ce ne sera pas Madame, ce sera Monsieur.

M. Guérin, chez les poissons, s'appelle, entre autres, l'*Hippocampe*. Tout le monde connaît ce minuscule, élégant et gentil dragon marin, à tête de destrier du moyen âge pourvu d'armure avec, dans le dos, son éventail sans cesse en vibration.

Sa femelle, comme les poissonnes d'un certain nombre d'espèces tout à fait différentes, est pourvue à l'arrière d'un tube qui se développera beaucoup lors de l'époque du frai et servira de conduite à écouler la ponte, ou *oviducte*.

L'attribut maternel masculin est un repli de la peau formant, sous le ventre, une poche analogue à celle où la mère Kangourou abrite ses petits, mais relativement plus étroite d'ouverture.

Vient le moment de la reproduction. Alors que les autres

femelles douées d'oviducte s'en servent pour faire pénétrer leurs œufs sous le sable, dans une anfractuosité, ou — c'est le cas de la *Bouvière* — dans les branchies d'une moule d'eau douce entr'ouverte, la femelle d'Hippocampe l'introduit par l'orifice du sac de son conjoint, au fond duquel les œufs tombent en grêle de petites billes. Cet abri, où ils sont, dès l'abord, fécondés, deviendra le lieu de leur incubation. Ils n'en sortiront qu'à l'état d'alevins.

Mais les *Lophobranches*, famille à laquelle appartient l'Hippocampe, connaissent un cas où l'organe maternel des pères est bien plus perfectionné encore.

C'est celui des *Syngnathes Aiguilles* ou *Cure-Pipe*, très communs sur les côtes de Bretagne dans les *herbiers* — prairies marines de Zostères, vertes comme les terrestres —. Ils sont serpentiformes, mais anguleux et coriaces, de mobilité saccadée, rare, sans souplesse. Leur tête se prolonge par un long appendice pareil à un bec aux bords soudés que termine une toute petite bouche. Chez eux, les tissus intérieurs de la poche des pères se gonflent au moment où elle reçoit les œufs. Ils se remplissent de sang et sécrètent du mucus, par quoi ils deviennent aptes à enrober les œufs, puis les embryons, dans un milieu nourricier. On dirait un utérus de mammifère.

***

Ce qu'il a de curieux, c'est que la même famille des Lophobranches comprend un genre, les *Solénostomes*, qui ont bien adopté le sac d'incubation, mais pour les mères, non plus pour les pères. Ils le réalisent par la soudure, sur leurs bords, des nageoires sous-ventrales. Devant la porte de sortie de l'atelier maternel où ils sont fabriqués, les œufs trouvent cette chambre. Ils s'y accumulent, y sont fécondés, y demeurent abrités jusqu'à leur plein développement.

Après le départ des alevins, les nageoires se décollent. Aucune trace ne reste du logis aménagé pour la progéniture, jusqu'à ce que l'approche d'une nouvelle ponte soit le signe de sa reconstruction.

Un seul autre exemple de gestation « extérieure » des femelles est signalé chez les Poissons. Espèce et procédé bien différents.

Le cas est celui de l'*Asprède Crapaud*, un Silure de l'Amérique tropicale. A l'époque du frai, la peau du ventre de l'Asprède femelle, normalement lisse, devient mucilagineuse, se boursoufle, se creuse d'une infinité d'alvéoles. Quand elle a pondu, la poissonne appuie, en se frottant de gauche à droite et d'avant en arrière, sur la masse de la ponte. Elle l'a fait ainsi pénétrer tout entière dans l'éponge abdominale dont elle s'est trouvée pourvue à point nommé. Chaque œuf y aura sa logette. Une fois l'incubation menée à bon terme, toutes choses seront remises en état. La peau du ventre de la mère poissonne ne gardera aucun stigmate de son étrange maladie.

Je pense que l'Asprède doit son surnom de Crapaud à ce qu'il est imité par le *Pipa* ou *Crapaud de Surinam*, un Batracien indigène, lui aussi, de l'Amérique tropicale, particulièrement hideux. Seulement, chez le Pipa, la femelle porte sa couvée dans la peau du dos, non du ventre. Le mâle l'assiste. C'est lui qui met en place les œufs fécondés et qui les presse énergiquement pour les faire pénétrer dans le derme hypertrophié de la mère.

***

Une autre singularité batracienne est à rapprocher des poissonnières. Il existe un Batracien père de famille, répandu chez nous, l'*Alyte*[1] que le public, en général, confond, bien à tort, avec les vulgaires crapauds. C'est lui, et non pas eux, qui égoutte des notes flûtées dans les crépuscules de printemps. Le destructeur de limaces, c'est lui, et non pas eux... On l'appelle *Crapaud accoucheur*, parce que le mâle aide avec ses orteils à la sortie de la ponte. Cette ponte, chapelets d'œufs qu'engaine un cordon mucilagineux, il la féconde, puis il l'enroule autour de ses pattes de derrière. Après quoi, il s'en va, culotté de sa progéniture. Il la soigne en prenant de temps à autre des bains de siège pour l'humecter. Et il ne manque pas, l'échéance venue, de faire une station prolongée, à mi-corps dans l'eau, pour que les têtards, sortis des œufs

1. Voir Jean Rostand, *La Vie des Crapauds*. Paris, Librairie Stock, 1933, pages 143 et suivantes.

juste éclos, trouvent autour d'eux leur élément vital. Tout Batracien adulte, même vivant à sec, même plutôt hydrophobe, est issu par métamorphose, rappelons-le, d'une larve astreinte, sous peine de mort, à un domicile aquatique.

Alyte et *Pipa* sont, dans leur classe, des non-conformistes, car la règle de génération, non moins générale chez les Batraciens que chez les Poissons est l'abandon de la ponte fécondée une fois mise en place.

***

On peut s'expliquer que le non-conformisme par paternité existe chez les Poissons et les Batraciens, et non chez les Insectes, les Reptiles, les Oiseaux. Il y a, en effet, entre ces deux catégories une différence fondamentale : les derniers pondent leurs œufs tout fécondés, les premiers les fécondent en même temps ou tout de suite après qu'ils sont pondus.

Dans un cas, c'est la mère et la mère seule qu'affecte directement le fait de la génération : elle est seule à « savoir » obligatoirement qu'il y a des œufs pondus. Si la ponte n'est pas abandonnée, c'est donc elle qui s'en occupera sans aucune aide ou en jouant de beaucoup le rôle le plus important quand elle aura le père pour collaborateur.

Dans l'autre cas, mâle et femelle sont égaux et « symétriques » devant ce même fait. Œufs d'une part, laitance de l'autre, les libérations de ces deux germes coïncident d'assez près dans l'espace et le temps pour qu'on puisse les dire simultanées. Qu'il se manifeste, après leur rencontre, un souci de l'avenir de la race — chose, à la vérité, surprenante — il y a autant de chances pour que ce soit chez le père, et même un peu plus, car lorsque la simultanéité n'est pas complète, c'est toujours le mâle qui intervient le dernier. Tout pourrait se passer alors comme si la femelle disait : « Voilà les œufs. J'ai fait ma besogne. Je m'en vais. Charge-toi du reste ».

Notre logique n'a donc pas lieu d'être absolument bouleversée par l'existence de la paternité chez les animaux qui pondent des œufs non fécondés. N'en concluons pas qu'elle rende compte ici, mieux qu'ailleurs, des agissements de la

Nature. Elle n'a pas grand'chose à répondre aux deux questions suivantes :

Puisque le mâle et la femelle sont égaux et semblables dans leur rôle de reproducteurs, ce devrait être presque toujours par une égale collaboration qu'ils devraient assurer des soins à leur couvée quand il y est pourvu avec continuité. Pourquoi cette collaboration ne se réalise-t-elle, pour ainsi dire, jamais?

Pourquoi est-ce le mâle qui « prévoit » sa paternité en construisant d'avance une pouponnière et non la femelle sa maternité?

Une troisième question est moins embarrassante :

Comment se fait-il que les Batraciens ne comptent qu'un seul père de famille, alors qu'ils ont autant de raisons d'en avoir que les Poissons?

Leur infériorité numérique, qui est écrasante, arguera-t-on, les excuse. Ils ont droit statistiquement à dix fois, cent fois moins de cas de non-conformisme, leurs espèces étant dix fois, cent fois moins nombreuse que les ichtyologiques.

***

Malgré cette réserve, on affirmera sans crainte qu'à tous les égards, le non-conformisme est, chez les Poissons, plus varié, plus riche d'inattendu et de fantaisie que chez les autres Vertébrés. La présente étude aura permis d'apprécier cette supériorité inventive, en matière de génération particulièrement.

Il faut remarquer, d'autre part, que les premiers-nés des Vertébrés sont les Poissons. Ils pullulèrent dès les périodes géologiques les plus anciennes qui aient laissé des documents déchiffrables, bien avant les Batraciens, eux-mêmes antérieurs aux Reptiles, dont l'hégémonie précéda de si loin celle des Mammifères.

Il apparaîtrait donc que la Nature a bien plus tâtonné dans ses premières créations que dans les suivantes.

Mais pourquoi tant de résultats de ses essais, si aberrants, si compliqués, si manifestement superflus pour la prospérité d'ensemble des Poissons, ont-ils subsisté jusqu'à nous? Ils eussent dû disparaître, semble-t-il, devant les procédés simples

qui assurèrent à merveille le pullulement des morues, harengs, sardines, maquereaux... : émettre des millions de germes et s'en désintéresser...

Pourquoi? On n'en sait rien.

Une observation, toutefois, s'impose. Si la Nature s'en était tenue aux solutions terre-à-terre, prudentes, sages, sanctionnées par l'expérience, nous en serions toujours au règne exclusif des Protozoaires : microbes, infusoires.., êtres composés d'une seule cellule, dont l'aptitude à vivre, éprouvée dès les origines de la vie, ne manifeste encore aujourd'hui aucun fléchissement.

Du point de vue de la sauvegarde de la vie organique, il n'y avait « aucun intérêt » à ne pas s'en tenir à eux. La Nature, en compliquant les êtres vivants, altéra des mécanismes qui n'avaient cessé de bien fonctionner jusque-là et leur fit donc courir des chances inédites de pannes, d'accidents... En somme, l'Évolution, dans son mode progressif, a toujours marché à coups de risques. L'esprit humain, son couronnement, n'est-il pas la réponse de nos premiers ancêtres aux dangers qu'ils ont courus?

JULES SAGERET

LES FRÈRES LE NAIN

Les frères Le Nain étaient au milieu du XIXe siècle un peu oubliés; Champfleury commença d'attirer à nouveau l'attention sur eux. Il était, lui aussi, de Laon et faisait en littérature profession de « réalisme », deux raisons pour s'intéresser aux Le Nain en qui il découvrait un sentiment des choses qui s'accordait avec le sien. Ajoutons qu'il voyait dans leur art simple et vrai une espèce de protestation contre cet art allégorique, décoratif et mondain qui allait prendre le dessus avec le règne de Louis XIV et que cela ne lui déplaisait pas. Mais peu importe que son admiration ait pu être tendancieuse : il a éclairé la vie des Le Nain de documents inédits et il les a bien compris parce qu'il les aimait.

Ce n'est pas qu'ils aient été méconnus de leur vivant : ils furent, dès sa fondation, de l'Académie Royale de Peinture; le plus jeune, portraitiste à la mode, avait peint un portrait de Mazarin qui ornait la salle des séances de cette Compagnie; et le talent de ses frères était suffisamment estimé pour que, plusieurs années après leur mort, l'Académie pensât être agréable au Cardinal en lui offrant une de leurs œuvres. Le grand nombre de répliques de leurs tableaux que nous possédons témoigne d'ailleurs de leur succès. Mais leur réputation subit quelques vicissitudes. La domination artistique de Le Brun, puis de Mignard, ne leur fut pas favorable. Il fallut la vogue que connurent au milieu du XVIIIe siècle les petits maîtres hollandais et flamands pour que les Le Nain fussent remis en honneur : leurs tableaux

figurèrent à cette époque dans les collections les plus célèbres. Gloire assez courte : David, Ingres, le romantisme les avaient ramenés dans la pénombre quand Champfleury les « découvrit ». Depuis lors leurs figures se sont peu à peu précisées.

Jules Guiffrey, Antony Valabrègue ont apporté sur eux des renseignements nouveaux. En 1910 une exposition faite à Londres fournit à Sir Robert Witt l'occasion d'une étude remarquable. Ces divers ouvrages amorçaient entre les trois frères des distinctions qui ont servi de point de départ aux travaux de M. Paul Jamot qui, avec la sensibilité et la finesse qu'on lui connaît, s'est appliqué à définir le style particulier de chacun d'eux. Ses conclusions ont été adoptées — avec quelques variantes — par M. Serge Ernst, M. Paul Fiérens (auteur d'un livre excellent et parfaitement illustré), M. Isarlow, tous ceux enfin qui ont repris la question. Celle-ci présente encore cependant bien des points obscurs.

L'Exposition organisée au Petit Palais par M. Raymond Escholier — qui a lui-même fort bien parlé des Le Nain — permet sinon de les éclaircir, du moins de les faire mieux apparaître : c'est déjà beaucoup de mesurer son ignorance. Malgré l'absence fâcheuse de plusieurs œuvres importantes, notamment de celles de l'Ermitage qui figurent au catalogue mais sont restées en Russie, cette exposition est du plus grand intérêt, car elle facilite des confrontations qui sont, en dehors d'elle, incommodes. M. Escholier a eu bien raison d'y admettre, auprès des ouvrages indiscutables, des répliques et des œuvres douteuses dont la présence est nécessaire à la compréhension de ce qu'on a appelé le « mystère Le Nain ».

Les frères Le Nain, fils d'un sergent-royal chargé du grenier à sel de Laon, sont nés tous trois dans cette ville, Antoine en 1588, Louis en 1593, Mathieu en 1607 : ce dernier était donc beaucoup plus jeune que son aîné, presque d'une autre génération. Antoine et Louis sont morts à peu de jours d'intervalle en 1648; Mathieu leur a longtemps survécu, jusqu'en 1677. Il a fait pendant trente ans une carrière isolée : ne soyons pas surpris qu'il se soit assez vite libéré de l'influence de ses frères, dont il différait peut-être. « Il avait l'esprit martial, dit le chamoine l'Eleu, archidiacre de la cathédrale de Laon, le premier qui nous parle avec quelque détail de

Le Nain, car le 29 août 1633 il fut reçu lieutenant dans la compagnie bourgeoise du sieur du Ry, capitaine en la colonelle du sieur de Sève. » Il avait peint, outre Mazarin, Cinq-Mars et Anne d'Autriche. Il était connu sous le nom du « Chevalier Le Nain » : avait-il reçu le cordon de Saint-Michel? un ordre étranger? On ne sait. Mais quelles que fussent ses penchants personnels, il n'en vécut pas moins avec ses frères jusqu'à leur mort. Leur entente était si complète qu'ils se firent donation réciproque de leurs biens en cas de décès. Particularité remarquable et qu'il ne faut pas perdre de vue, ils n'ont pas voulu, dans leur art, se séparer : nous possédons d'eux une douzaine de peintures signées; la signature est toujours *Le Nain*, sans indication de prénom; il semble qu'ils aient tenu à se confondre dans une sorte de « raison sociale ». Lors de la formation de l'Académie Royale en 1648, ils furent admis tous trois le même jour, comme peintres de « bambochades » ou (« bamboches ») : on désignait alors par ce mot les scènes de genre, du nom de Bamboccio que le Hollandais Pieter van Laer, précurseur dans un domaine où ses compatriotes devaient particulièrement briller, avait reçu à Rome.

Malgré cette union parfaite, il suffit de regarder les œuvres des Le Nain pour être assuré que chacun avait sa manière à lui. Dès le début du XVIIIe siècle, le chanoine l'Eleu essayait de la caractériser : « Ils furent formés, écrit-il, dans l'art de la peinture par un peintre étranger qui leur montra les règles de cet art à Laon pendant l'espace d'un an. De là ils passèrent à Paris où ils se perfectionnèrent et ils s'y établirent tous trois dans une même maison. Antoine, qui était l'aîné, excellait pour les miniatures et les portraits en raccourci. Louis, le cadet, réussissait dans les portraits qui étaient à mi-corps et en buste. Mathieu, qui était le dernier, était pour les grands tableaux, comme ceux qui représentent les mystères, les martyres de saints, les batailles et semblables. » Les faits et les dates rapportés par l'Eleu dans la notice d'où sont tirées ces lignes ont été tous reconnus exacts; mais on ne saurait pour cela accorder pleine créance à ses renseignements d'ordre artistique, car il ne dit rien des « bamboches » que les auteurs du XVIIe et du XVIIIe siècle tenaient, comme l'Aca-

démie Royale, pour la spécialité des Le Nain. Et où sont les « batailles » de Mathieu? On ne peut donc tirer grand'chose de ce texte. Mais que les trois frères aient peint de façon différente, aucun doute. Un exemple? la petite *Réunion de famille* du Louvre daté de 1642 ne ressemble ni comme conception, ni comme facture au *Repas de paysans* de la collection La Caze, peint la même année.

J'ai dit que tous ceux qui avaient travaillé sur les Le Nain avaient plus ou moins tenté de faire la part des trois frères. Le premier qui ait présenté un classement rationnel de leurs œuvres est Sir Robert Witt. M. Paul Jamot est allé plus loin : il tient une collaboration des trois Le Nain pour invraisemblable et ne conçoit pas comment elle aurait pu s'exercer. Aussi divise-t-il leur œuvre en trois groupes bien distincts.

A Antoine les petits tableaux sur bois ou sur cuivre, d'un coloris vif avec des rouges et des jaunes, d'une exécution assez grasse où l'on sent une influence septentrionale, probablement celle de ce premier maître qui instruisit nos artistes à Laon. Sa façon de peindre n'a pas beaucoup varié, car elle se retrouve jusque dans les *Portraits dans un intérieur* du Louvre, datés de 1647, une année avant sa mort. L'exposition nous montre quelques excellents spécimens de son talent, notamment les *Enfants* de la collection Thyssen et *le Benedicite* de la collection David-Weill.

A Louis, les intérieurs rustiques du genre des deux magnifiques tableaux de *Paysans* du Louvre, *la Forge* du même musée, les paysages avec figures, d'un caractère si neuf et si original, tels que *la Charrette* du Louvre, *la Halte du cavalier* du Victoria et Albert, dont une réplique (à M. Pablo Picasso) figure au Petit-Palais, et la toile appartenant à Sir Audrey Neeld qu'on a pu voir il y a deux ans à la Royal Academy. A lui aussi les principaux tableaux religieux : *Nativités* de la collection de Hevesy, du Louvre, de Saint-Étienne-du-Mont.

Mathieu aurait commencé par imiter, avec plus de liberté, son frère Antoine, par exemple dans *les Petits Joueurs de cartes* du Louvre. Puis la manière de Louis n'aurait pas été sans action sur lui, témoins *Vénus dans la forge de Vulcain* (1641, Musée de Reims). Le style propre de Mathieu, avant la mort de ses frères, plus élégant et si l'on peut dire plus mon-

dain, serait caractérisé par le *Corps de garde* (1643, à madame la baronne de Berckheim). Viendraient ensuite *la Fête du Vin* (collection Simon), *les Joueurs de trictrac et les Joueurs de dés* (Louvre et musée d'Amsterdam), puis *la Leçon de danse* (collection Bérard), qui se placeraient entre 1650 et 1660. Ces peintures ont des qualités de franchise, de clarté, qui ont fait prononcer à leur propos les noms de Velasquez et de Manet; cela me paraît beaucoup dire, mais elles ont un accent très particulier dans l'art de leur temps. Si différent que Mathieu soit de Louis, il lui doit certainement beaucoup. Passé 1660, nous perdrions toute trace de lui sans une *Nativité* (au Dr Mary) retrouvée par M. Jamot, composition de style classique, assez faible, et sur laquelle on n'aurait pas songé à mettre le nom de Le Nain, si elle n'était signée en toutes lettres et datée de 1674. Près de sa fin, le peintre n'était évidemment plus ce qu'il avait été.

Voilà un classement clair, logique et à première vue tout à fait satisfaisant pour l'esprit. Malheureusement, à regarder les choses de près, on se sent envahi des doutes les plus pressants. Le « problème Le Nain » est trop complexe pour être traité dans un court article, d'autant qu'il entraîne à des discussions minutieuses qui demandent, pour être suivies, au moins des reproductions des tableaux. Je ne peux indiquer ici que le point essentiel. Laissons donc de côté, malgré son intérêt, la question de savoir si la *Réunion d'amateurs* du Louvre, qui passait naguère pour hollandaise, les *Petites Filles* de Rotterdam, *le Peintre faisant le portrait d'une dame* de Munich, tel ou tel portrait sont bien des Le Nain. Bornons-nous à quelques observations sur les œuvres d'une authenticité à peu près certaine.

Les seuls tableaux signés et datés (sauf le dernier et médiocre ouvrage de Mathieu) se répartissent entre 1641 et 1647. Or en 1641, Antoine avait cinquante-trois ans, Louis quarante-huit; qu'avaient-ils fait jusque-là? Il faut bien avouer qu'on l'ignore. M. Jamot attribue à la jeunesse de Louis une *Cène* un peu gauche mais d'une certaine sincérité de sentiment et d'autre part *les Dénicheurs d'oiseaux*, peinture signée, d'une exécution molle et lisse sans aucune ressemblance avec le faire plutôt dur de *la Cène*. On ne voit pas très bien com-

ment raccorder les deux ouvrages. Et parmi les autres qu'on nous montre y en a-t-il qu'on puisse raisonnablement supposer de beaucoup antérieurs à 1640?

Un des Le Nain, — la tradition veut que ce soit Louis, — était surnommé « le Romain ». Quand placer son voyage à Rome? Y est-il allé seul? quels en furent les effets? On est bien embarrassé de répondre. Le *Corps de garde*, avec son effet d'éclairage aux chandelles, pourrait faire songer à certains tableaux de Honthorst exécutés à Rome. Mais de qui est-il? Louis ou Mathieu?

Autre difficulté. Comment se fait-il que les *Portraits dans un intérieur* de 1647 soient plus faibles que *les Jeunes Musiciens* ou *l'Atelier*, attribués comme le premier à Antoine et qui sont plus anciens? Difficulté plus grande encore : *le Retour du baptême* (à M. Paul Jamot), beau et charmant tableau, est daté de 1642, la même année où fut peint le *Repas de paysans*; or la facture en est absolument différente. Qu'on examine, dans *le Retour du baptême*, la nappe, le pain, la figure de la vieille femme, la main avec laquelle elle tient une cruche, la cruche elle-même; il me paraît impossible qu'un même peintre ait exécuté à la même date la nappe, le pain, les visages, les mains, la cruche du *Repas de paysans* : la facture est ici plus précise, plus forte, la pâte plus sèche. *La Forge* du Louvre a des parties peintes dans l'huile, non sans souplesse avec des tons rompus qu'on ne retrouve ni dans les paysages ni dans les intérieurs paysans : est-elle toute de la même main? La *Nativité* de Saint-Étienne-du-Mont, quel en est l'auteur? cette composition, ces couleurs aussi variées, ces mollesses sont-elles de Louis?

Je pourrais multiplier les interrogations; mais il est inutile de lasser le lecteur par des remarques qu'il pourra faire, s'il le veut, aussi bien que moi. Je dirai tout de suite ma pensée, qui est contraire à l'opinion communément acceptée : c'est que les trois Le Nain, dans une mesure variable, n'ont pas cessé de collaborer.

Je ne sais pourquoi on ne veut pas faire état de la notice de Mariette dans son *Abecedario*. Il écrivait au XVIIIe siècle, mais, nul ne l'ignore, c'était un collectionneur réputé et un érudit; il recueillait ses renseignements avec soin. Il n'affirme

pas à la légère et, quand il n'a pas de certitude, n'hésite pas à l'avouer. Or, en ce qui concerne Antoine et Louis, il est tout à fait catégorique : « Ils peignaient, écrit-il, des bamboches dans le style français et s'accordaient si parfaitement dans leur travail qu'il était presque impossible de distinguer ce que chacun d'eux avait fait dans le même tableau et il ne sortait guère de tableaux de leur atelier où tous deux n'eussent mis la main... Ils travaillèrent toute leur vie dans la plus grande conformité de sentiment et il semble que la mort ne voulût pas rompre une si belle union. » Je suis convaincu que ce que Mariette rapporte repose sur une solide tradition et que c'est, à quelques nuances près, la vérité.

On objecte que Mariette n'était pas tellement bien informé puisqu'il n'a pas su que Mathieu était le frère des deux autres : « Le Chevalier Mathieu Le Nain, dit-il en effet, né à Laon en 1606, mort à Paris en 1677, s'était consacré au genre du portrait... J'ignore ce qu'il était aux frères Le Nain. Il y a apparence, comme il était leur compatriote, qu'il était de la même famille. » Note bien prudente. Étant donné que Mathieu a survécu trente ans à ses frères, s'éloignant assez vite de leur manière, il n'est pas étonnant qu'au bout de trois quarts de siècle la mémoire de leur vie commune se soit perdue.

La collaboration des frères Le Nain me paraît seule rendre compte des singularités que j'ai signalées, et je ne doute pas que, du vivant d'Antoine et de Louis, Mathieu ait joué sa partie dans le concert. Si Antoine, Louis et Mathieu ont collaboré, on s'explique qu'ici ou là, avec la conception de l'un on trouve la main d'un autre; on s'explique des variations dans la facture, des inégalités, des disparates qui autrement sont incompréhensibles. L'adversaire le plus persuasif de la collaboration, je veux dire M. Jamot, convient lui-même qu'on est tenté d'attribuer à Mathieu *les Jeunes Chanteurs* et *l'Atelier*, qu'il se résoud finalement à laisser au compte d'Antoine; il convient que dans *la Forge de Vulcain*, qu'il donne à Mathieu, « l'esprit vient de Louis », que dans le *Corps de garde*, également donné à Mathieu (mais que les meilleurs experts du XVIIIe siècle tenaient pour une œuvre de Louis), le jeune homme assis devant le feu et celui qui est debout à gauche de profil sont de la main de Louis.

Une collaboration des trois frères n'est nullement pas inconcevable. Personne n'a jamais trouvé extraordinaire qu'un ange du *Baptême* de Verrocchio ait passé pour être de Léonard, ni que Titien ait terminé des toiles inachevées de Giovanni Bellini et de Giorgione de telle façon que les critiques les plus subtils sont bien en peine de s'accorder sur ce qui revient à chacun d'eux. Pourquoi s'étonner que trois frères qui n'ont cessé de vivre côte à côte dans une parfaite intelligence, peignant dans la même maison, se servant des mêmes modèles (car il y en a qu'on retrouve dans divers tableaux) et qui, par surcroît, ont délibérément adopté une signature collective, aient pris assez l'habitude d'étudier ensemble, de discuter de leur art, pour travailler sans difficulté à un même ouvrage? On voit bien aujourd'hui des frères produire à deux une série de beaux livres, — ce qui n'est pas, après tout, si facile à imaginer, — pourquoi des frères ne produiraient-ils pas ensemble une série de tableaux?

Ceci dit, la distinction des manières des trois Le Nain, telle que l'a définie M. Jamot, reste vraie. Malgré leur travail en oommun, il est clair que, d'un tableau à l'autre, leur part varie. Qu'il y ait dans cette peinture-là davantage de l'un, dans celle-ci davantage de l'autre, aucun doute; et, dans certains ouvrages, l'esprit et la main d'un des artistes domine à tel point qu'on peut dire qu'il en est le véritable auteur[1].

La personnalité de Louis, en particulier, se dégage avec un suffisant relief pour qu'on reconnaisse en lui le grand homme de la famille. En dépit de l'agrément divers qu'offrent ses deux frères, c'est à lui que le nom de Le Nain doit de vivre. C'est Louis qui apporte à *la Charrette*, à *la Halte du cavalier* ce sentiment personnel du paysage qui n'est ni hollandais ni flamand, n'ayant aucune ressemblance avec Rubens et les paysagistes anversois d'une part, avec Isaac van Ostade et van Goyen de l'autre, mais qui est si véritablement français qu'on a pu y découvrir comme un avant-goût de Corot. Et, même s'il n'y a pas mis seul la main, c'est Louis qu'on trouve tout entier dans ces œuvres capitales de sa maturité :

1. Peut-être il y aurait une indication à tirer de la forme des signatures qui sont tantôt en cursives, tantôt — c'est le cas pour les œuvres où s'affirme la personnalité de Louis — en capitales romaines.

le Repas de paysans et la *Famille de paysans* du Louvre, l'admirable *Intérieur* (dit « Intérieur flamand ») de la collection du duc de Leeds, exposé pour la première fois à Paris cette année. Il suffit de les avoir vues pour ne plus les oublier : des figures immobiles, rapprochées les unes des autres sans beaucoup d'art et qui posent un peu pour le spectateur; mais un air de tranquillité et de paix, des visages sérieux sans tristesse et dont le regard vit étrangement; une harmonie de couleurs restreinte où les gris et les bruns se relèvent de quelques bleus et de quelques rouges; de la noblesse et de la gravité. On comprend Champfleury quand il écrit que ces scènes rustiques « ont l'austérité de Poussin dans ses grandes compositions : elle n'est pas la même, mais elle part du même principe ». Elle n'est, en effet, pas la même, car, ainsi que le remarque Sainte-Beuve à ce propos, « Poussin dans le touchant et le grave de ses scènes champêtres ou autres introduisait un principe dont les Le Nain ne se doutèrent jamais, je veux dire l'idéal antique, un souvenir des jours d'Evandre et de l'Arcadie : la réalité chez lui était commandée par une vue supérieure et une pensée ». Mais Louis Le Nain a une sorte de simplicité dans la grandeur et je ne sais quoi de foncièrement français, en réaction contre l'éclectisme, le naturalisme ou le baroque italiens, qui le rapproche de son illustre contemporain. Si la réalité, dans son œuvre, n'est pas mêlée au souvenir de la beauté romaine ou grecque, à une conception tout antique de la vie universelle, elle est cependant ennoblie par le style et par une poésie d'autant plus touchante qu'elle est plus discrète. Dans beaucoup de ses compositions un des personnages joue de la flûte, et il semble que le son ténu de l'instrument pénètre à leur insu l'âme de ceux qui l'entendent. Et, presque toujours, un délicieux visage d'enfant, qui rêve dans un coin ou nous fixe du fond de la toile, apporte une note de fraîcheur, un mystère de jeunesse qui transfigurent tout le tableau.

Peut-être aucune peinture de Louis n'est-elle plus émouvante que l'*Intérieur* du duc de Leeds. L'exécution des autres a une vigueur un peu lourde, celle-ci est comme sublimée. Le rouge du corsage de la femme qui occupe le centre a une teinte de brique rouge clair, le verre que tient le jeune garçon

renferme un vin dont la couleur passée met un reflet de rubis pâle sur son poignet, la petite fille aux paupières baissées qui s'adosse à la cheminée reçoit du feu un reflet doucement rosé, et partout circule un bleu pâle qui, à travers les cheveux blancs, les chairs, les linges, la cruche de grès, relie d'un bout à l'autre de la toile le bleu d'un étroit ruban posé sur le chapeau du vieillard au bleu pur des yeux de l'enfant assis en face de lui. Vérité, poésie. Je vois peu de chose dans la peinture française qui rende un son si particulier.

Ce tableau et quelques autres suffisent à mettre Louis Le Nain au premier rang de nos peintres. Quelles que soient d'ailleurs leurs qualités propres, il suffit à la gloire de ses frères d'avoir mis en commun avec lui quelque chose d'eux-mêmes.

PAUL ALFASSA

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Aux premières lignes du livre de M. Pourrat, on s'aperçoit que *Monts et merveilles* est supposé écrit par une femme [1]. Cette métamorphose d'un auteur barbu en jeune fille m'a toujours inspiré le même sentiment de mauvais comique que je ressentais au music-hall quand Vilbert représentait la belle Otéro, ou quand le président de la Chambre apparaissait en tutu et en jupe de mousseline. — Mais tous les auteurs font parler des femmes — il est vrai; mais ici c'est une femme qui parle pour l'auteur; et cette femme n'est autre que lui. Cette confusion me gêne. Déjà M. Jules Romains, pour composer *Lucienne*, s'était accroché les mamelles de Tirésias. Il les a repassées à M. Pourrat, soudain transformé en Jeannette Montel.

C'est donc Jeannette qui parle tout au long du livre, sans qu'on sache trop quand, pourquoi, ni dans quelles circonstances elle entreprend ce récit. Elle n'écrit pas un journal. C'est plutôt des sortes de mémoires qu'elle écrit pour elle-même, à une date indéterminée, et nous voyons bien qu'elle travaille pour le compte de l'auteur. Elle est le premier personnage du livre, et aussi le plus indéterminé. Elle décrit avec finesse tous les caractères, et nous ne connaissons pas le sien. Elle est désintéressée et sans passion et elle parle d'un ton détaché : pourtant à la fin c'est elle qui se marie. Ainsi tout le livre souffre un peu du procédé littéraire adopté par l'auteur. Le bavardage d'une jeune fille se substitue à la vie.

1. Albin Michel.

Tout devient incidence et reflet. L'auteur pourrait répondre, il est vrai, que voulant faire un livre plein de surprises, il a naturellement placé le récit dans la bouche du personnage surpris; et cet argument ne serait pas sans force. Les embarras, les étonnements, les inquiétudes de Jeannette sont plus frappants s'ils sont racontés par elle.

Jeanne et son frère Antoine vivent ensemble à Clermont. Antoine prépare l'agrégation. Il a de plus écrit un roman paysan *Monts et merveilles*, dont il reçoit les épreuves au moment où l'action commence. Jeanne dessine des catalogues. Sans qu'on nous le décrive, nous voyons assez clairement ce ménage du frère et de la sœur, elle tenant les comptes artistes et intelligents tous deux, jeunes, gais, désintéressés, de petite fortune, mais sans grands soucis.

Un télégramme, le 30 avril, leur annonce la mort de leur tante Olympe, avec qui ils étaient dès longtemps brouillés. Leurs souvenirs d'enfant leur représentaient une dame volumineuse, « noire et cramoisie », possédant à Pradailles une façon de bazar. « Elle trônait dans un immense magasin qui sentait le vernis, la savonnette. Et même, tante Olympe, c'était surtout ce magasin plein d'éclats, de secrets, tout bâti d'arrosoirs verts, de paniers de pêches, de faïences coloriées, de colliers à grelots. » — Le notaire leur a fait savoir que leur présence était indispensable. Ils prennent donc le train de cinq heures du matin, qui les met à huit heures à la Gourgouille. Heureux voyage qui permet à l'auteur une de ces descriptions entrevues et ressenties, où il excelle. Un coup d'œil, une bouffée d'air, et c'est l'Auvergne. « Un drôle de paysage découpé...; un cirque étroit entre d'immenses buttes, moitié gazon, moitié minéral. Des touffes de brouillard passaient dans le vent. La Gourgouille, c'est tout chalets, villas, palaces. » — De cette ville d'eaux, qu'on débarbouille déjà pour l'été, un autobus les conduit à Pradeilles, par un pays vert, ventilé et sauvage. Des cottages, à travers des haies fleuries, luisent de leurs toits d'écailles. Les bas-côtés de la route sont d'un gazon soyeux parsemé de pensées. Les villages en désordre sont de grosse pierre sombre et de lave. Les cailloux des sentiers sont de la couleur des fleurs. Et soudain apparaît un pays rose, qui semble une invention chinoise. « Dans les fonds une

confusion de feuillages et des pains de roche grise empanachés d'arbres gracieux. Des versants montants de pelouses, des épaulements à tendons de pierre. Et haussant vers la nue en belles courbes vivantes ses échines, ses cols, ses cornes, un massif suspendu dans l'air, bâti lui-même d'air comme d'une fumée d'aurore. »

D'une allée de sorbiers, derrière un cortège d'enfants qui portent des oiseaux empaillés débouche un jeune homme très grand, très blond, le front bombé, la peau fraîche, vêtu d'un costume de chasse couleur de bruyère et de fougère rouillée. Ce jeune homme est le notaire de Pradeilles, M. Chavagnac. Voilà nos personnages en présence. L'intrigue peut se nouer autour de la succession, ce qui est parfaitement campagnard, auvergnat, français, et dans la tradition du roman paysan. Nous flairons quelque âpre histoire à la Balzac. Nous nous trompons, et l'auteur n'y songe pas.

C'est pourtant sur ce chemin qu'il nous engage. Antoine et Jeanne Montel sont les héritiers naturels de leur tante Olympe et la succession, maison, jardin et fonds, représente, sans compter les titres, environ cent vingt mille francs. Mais peut-être existait-il un testament. Le juge n'en avait pas trouvé. Mais mademoiselle Bouchad prétendait l'avoir vu, dans une enveloppe bleue. On soupçonne une intrigue où est mêlé le maire anticlérical, ennemi de la pieuse tante Olympe. Faute de testament, Antoine et Jeanne sont mis en possession. Mais que peuvent-ils faire de ce magasin, sinon le vendre? Il y a bien un acquéreur tout prêt, Ribbe, qui, dirigeant déjà un commerce semblable, réunirait les enseignes et ne craindrait plus de concurrence. Mais Ribbe est le gendre du maire. Jamais tante Olympe ne lui aurait vendu son fonds. Le clan des vieilles demoiselles bien pensantes frémit à cette idée. Antoine et Jeanne, respectueux des volontés de celle dont ils héritent, écartent le projet. Il ne reste plus qu'à attendre un autre acquéreur. Une seconde fois nous croyons commencer une histoire des rapaces dans une petite ville : nous voyons les coteries, les intérêts, les haines, l'hypocrisie muette, les pièges, la dépréciation lente du fonds qui tombe à rien. Une seconde fois nous nous trompons. L'auteur n'a pas voulu cela.

Dès l'arrivée à Pradeilles, il a introduit dans son récit de

nouveaux éléments. Un vieil original, M. de la Barge, vient de mourir, et sa maison est à vendre. Cette maison est une retraite romantique et enchantée : « Devant nous, à des kilomètres, sous un ruban de nuages courait un ruban de montagnes. Toute une file d'îles perdues, échelonnées vers un autre monde, au fond de l'après-midi. Et sous sa fuite, la fuite d'une chaîne aux sommets nets, d'un bleu plus présent que celui du ciel même, un bleu aussi vif que celui des pétales de bourrache. » Qu'Antoine et Jeanne aient envie d'acheter le Mazeron, avec ce que donnera la vente du magasin, nous le voyons bientôt, et aussi que le jeune notaire blond, ami des forêts, ne déplaît pas à Jeanne. Tout cela a tout l'air préparé pour faire un dénouement.

Mais l'auteur s'est ménagé aussi d'autres ressources. Il a fait allusion à la rivalité des deux villes d'eaux : La Gourgouille et le Mont-Dogne; la *Prière d'insérer* nous avertit obligeamment qu'il s'agit de la Bourboule et du Mont-Dore. Il a voulu que l'illustre spécialiste du Mont-Dogne, le docteur Pradier, eût une villa à Pradeilles, et que sa fille Françoise fût une amie de Jeanne. Il a situé à portée de Pradeilles une mine d'améthyste et près de cette mine des terrains à uranium, sur lesquels un banquier du pays, nommé Candelier, a pris une option. Comme il advient, ce Candelier est maintenant en prison. Enfin l'auteur nous a montré un certain nombre de figures secondaires, dont une pauvre fille aux trois quarts folle, dont la mère fait des ménages, qui est elle-même scrofuleuse, Anna Suisse. Le docteur Pradier, après lui avoir fait faire un séjour dans un sanatorium, l'a placée au Mont-Dogne. « Le rose de dragée, le bleu porcelaine de l'œil, un grain de beauté au menton, ces airs de tête surtout avaient quelque chose de satisfait et de chimérique. » Cette malheureuse a la folie des grandeurs. Qu'est-ce que M. Pourrat va faire de tout cela?

Pour assembler tous ces rouages et les faire tourner, il ne faut plus qu'un personnage-clé, lequel arrive à la page 58. « J'ai vu arriver un garçon en complet bleu marine : un brun basané, nu-tête, redressé, et il portait un livre à la main. A côté de lui, une jeune personne en chandail et béret vert-mousse, au front orné d'un chou de cheveux jaunes... » L'inconnu se

présenta sous le nom de Delecombe. Il venait traiter de l'achat du fonds de commerce. Il tomba d'accord du prix, signa un compromis, téléphona au Mont-Dogne pour se faire envoyer l'argent, promit la visite de son père pour le lendemain, embaucha, parla, fit le fendant, se donna pour le fiancé d'Anna Suisse, acheta à crédit dans le village, et en fin de compte emprunta quatre cents francs, ce qui donna l'éveil à ces esprits bourgeois. On fit une enquête. Toutes ses références étaient fausses, et il ne s'appelait point Delacombe, mais Goudot. On le fit cueillir par les gendarmes.

Le récit de cette tentative d'escroquerie, où Antoine Montel, tout bel esprit qu'il est, ne laisse pas de montrer une certaine âpreté rustique, est fort divertissant. Les terreurs locales, l'idée traditionnelle que Delacombe est l'émissaire d'une bande redoutable, la chasse donnée à cette bande, la fausse piste qui fait tomber les rabatteurs sur le docteur Pradier, en train de ramener secrètement des ânes pour les promenades des enfants au mont Dogne, tout cela est pittoresque et vivant. Le roman est lancé et Delacombe-Goudot en devient le personnage central; mais un personnage à éclipses, dont l'intermittence fait vaciller le roman. Toute la seconde partie du livre est comme hésitante, livrée au hasard, et pour tout dire un peu incohérente. Cette incohérence reflète celle de Goudot, bluffeur, barnum, lanceur d'affaires, aventurier de petite marque, et dénué d'orthographe.

Dans cette fin un peu confuse, deux traits se distinguent. Tout d'abord, M. Pourrat a esquissé, comme dans une composition symbolique, l'opposition de deux mondes : celui de l'apparence et de la tromperie, et celui de la nature; celui de la guignolade, comme dit Antoine Montel, et celui de la vérité; ou, comme il dit encore, la vie-or et la vie-papier. Le symbole de celle-ci, c'est un prospectus de photographe apporté par le vent dans le jardin, et qu'Antoine, en retournant l'herbe, a fixé du bout de sa fourche. Le professeur-portraitiste Malicorne, opérateur, retoucheur et tireur, fait appel aux connaissances artistiques du public et offre gratuitement des portraits d'essai aux personnes les plus difficiles « qui n'ont pas eu l'avantage d'être réussies jusqu'à présent ». Antoine commente ce morceau d'éloquence avec une ironie irritée : « Et je t'en

mets, et je t'en fourre, et je t'en bourre : Le Beau, le Bien, le Bon Marché, dans les vingt-quatre heures, instantanément, à toute heure! Allez, à pleins gaz! on fait rouler les phrases-papier... Pour vivre or, au lieu de vivre papier, il n'y avait plus que quelques paysans, restes du siècle d'Evandre. » Antoine assemblant l'andain sur le pré, est la vie-or. Goudot, devenu guide dans une fausse grotte à acide carbonique, est le symbole même de la vie-papier.

L'autre point culminant de cette fin de livre agitée, est ce qu'on appelle une bonne histoire. Le ministre de l'Instruction publique est venu près de Pradeilles, à Saint-Sauveur, inaugurer un groupe scolaire. Sa fille Solange, venant en automobile avec une cousine, rencontre sur la route dans un brouillard glacé un homme hébété de froid qu'elle n'a pas de peine à reconnaître. Tous les journaux ont donné son portrait dans cette limousine de berger, à collet de velours et à fermoir d'argent. C'est Antoine Montel. Seulement Montel quelques jours plus tôt, a donné sa limousine à Goudot, et c'est Goudot que Solange Villechaise fait monter dans sa voiture en le prenant pour le romancier, c'est Goudot qu'elle présente à son père et que celui-ci salue comme l'espoir de la littérature régionaliste. L'honnête fripouille se laisse faire. Le quiproquo serait déjà plaisant, mais M. Pourrat l'a poussé jusqu'à l'épique. Durant un petit séjour en prison, Goudot a fait connaissance de Candelier ce banquier qu'on a mis sous les verrous après l'affaire des terrains à sels d'uranium. Un homme comme Goudot, symbole du bluff moderne, était fait pour cette valeur-papier. Il a racheté l'option au banquier, et voici maintenant qu'il persuade le ministre, lequel prend feu à son tour, de sorte que le véritable Antoine Montel, le lendemain, se trouve, sans s'en douter, avoir parlé à un banquet, signé des exemplaires de ses livres, et lancé le ministre de l'Instruction publique dans une escroquerie. Naturellement tout cela ne peut conduire à rien, qu'à la confusion de Villechaise qui fait des excuses à Antoine. Quant à Goudot qui vient de montrer de si brillantes qualités d'improvisateur, tout le monde s'accorde à reconnaître que c'est une force de la nature à laquelle il suffit de trouver son juste emploi. On en fera donc un journaliste. Il dirigera *la Montagne*

thermale, périodique fondé en commun par les stations ennemies.

Après quoi, en vingt pages, M. Pourrat nous fabrique le petit dénouement que nous attendions. Le magasin de tante Olympe est vendu. Le testament retrouvé confirme Antoine et Jeanne dans l'héritage. Et autant que nous puissions le démêler dans les ténèbres de l'avenir, le frère et la sœur achètent le Mazeron, et Jeanne épouse Chavagnac. Que deviendront les terrains radifères? Je m'aperçois que je viens d'écrire, un peu légèrement, qu'ils constituaient une escroquerie. Au fond je l'ignore. Peut-être l'auteur l'ignore-t-il aussi. A moins que dans sa toute-puissance, il n'en ait déjà décidé. Car il nous annonce que ce volume sera suivi de plusieurs autres, et que le tout s'appellera *les Événements de Ribert-en-Montagne*. Certes ces événements où l'on nous dit que la satire enveloppera la tragédie, ne manqueront pas de nous intéresser. M. Pourrat me pardonnera si je confesse que toutes ces galéjades me paraissent peu de chose au prix d'une impression de nature, comme il sait les décrire, par exemple, auprès d'un effet de nuit frais comme celui-ci. « J'aime marcher la nuit dans la montagne. C'est obscur, et peu à peu puissant comme une musique. On distingue ces rubans d'argent, ces pelouses tondues ras où rien ne traîne. On entrevoit les monts, ces énormes présences. Il y a juste ce qu'il faut de souffles pour charmer; et cependant passe un air rude, avec son goût d'eaux crues et d'herbes de senteur qu'on respire jusqu'au fond. » De pareilles lignes sont sans prix.

***

Je devine à peu près toutes les critiques que l'on peut faire au livre de Marguerite Jouve : *Jeunesse*[1]. Il est pourri de littérature. Les personnages vivent une vie strictement sentimentale et artistique. Les soucis de famille, les embarras d'argent, les préoccupations de carrière, tout ce détail de la vie bourgeoise qui persécute les artistes comme les fourmis, en grimpant à ses jambes, persécutent un paysagiste, est énoncé dans le roman, mais n'y joue pour ainsi dire aucun rôle. Il

1. Flammarion.

s'agit de personnages délivrés, éthérés, nés pour aimer et pour souffrir. Acceptons cette convention. Il faut bien qu'un romancier choisisse dans le touffu de la vie. Et il est vrai que les aventures sentimentales effacent toutes les autres, un romancier de la jeunesse a tout dit en les dépeignant.

Marc Endel, écrivain, connaît Dora Fontanell dès l'adolescence. Elle est la fille d'un capitaine au long cours, absent d'un bout à l'autre du livre. Elle habite chez sa grand'mère, laquelle nous reste inconnue, à Port-de-Crech, au bord de la Méditerranée. Nous voyons une fille au visage triangulaire, brune et sauvage, qui se brûle au soleil, telle qu'on en rencontre tant sur les plages du Midi. Le trait dont l'auteur la marque est l'effroi de la vie. Quand Marc, vaguement son parent, vient pour la première fois, Dora s'enfuit. « Ils ne se lièrent pas tout de suite... Ce qui les rapprocha, ce fut leur sauvagerie commune; ils se surent gré, mutuellement, de n'avoir pas essayé de violer leur solitude, de n'être pas tombés dans le travers de l'amabilité conventionnelle et envahissante. Ils s'aperçurent un jour qu'ils se plaisaient, tout simplement parce qu'ils n'avaient pas été l'un pour l'autre aimables. »

Quoi qu'il en soit, entre ce garçon taciturne, distant et un peu sec, et cette fillette craintive, nonchalante et qui se sent traquée par toute chose, il se forme de l'amitié, puis de l'amour. Mais nous touchons ici à ce qui est le point faible du livre. Il décrit des sentiments si généraux, que le particulier des caractères n'y joue pour ainsi dire aucun rôle. Oui, Dora aime Marc, et c'est l'essentiel du livre. Elle l'aime de tout son corps, ce qui a peu de chose à voir avec le caractère. Et cet attachement est l'essentiel du roman.

Dora vient à Paris, et vit avec Marc. Mais elle aime aussi le musicien Hans, si beau et si faible. Et elle tromperait Marc, si elle le pouvait, au milieu des larmes qu'elle verse pour l'avoir quitté. Au surplus, Marc lui-même à qui elle revient, ne la rend pas heureuse, étant un cœur inquiet, dont elle devine qu'il partira un jour. Et un sage Américain, nommé Clarence G. Gordon, qu'elle finit par épouser, ne réussit pas davantage malgré son expérience, sa fortune et la science qu'il a du cœur humain, à apaiser Dora puisqu'elle ne cesse pas d'aimer Marc.

Au total le roman se compose ainsi de quatre aventures

principales. Sur la plage de Port-de-Crech, Dora, craintive et indomptée, aime Marc et en est aimée. Dora avec l'instabilité de cette jeunesse qui donne au livre son titre, aime le musicien Hans tout en aimant le romancier Marc, et finalement abandonne Hans qui se réfugie à Vienne. Dora vit avec Marc, tout en sachant que l'écrivain, sollicité par mille curiosités, l'abandonnera; nous sommes témoins de quelques-unes de ces curiosités. Enfin quatrième épisode, Dora de crainte d'être quittée par Marc, le quitte la première pour épouser Clarence, qui lui assure une vie confortable et une tendresse sûre. Elle meurt de tuberculose et d'ennui.

Mais direz-vous, tout cela est assez banal. Il en arrive tous les jours autant, de Saint-Tropez à Montparnasse. Dépouillée de lyrisme, l'histoire s'écrit ainsi. Une petite fille, abandonnée à elle-même, et dont toute la vie est de se rôtir au soleil, devient amoureuse de son compagnon de jeux, et de l'ami de son compagnon. Elle va de l'un à l'autre, et encore à un troisième. Mais elle appartient, par destination naturelle au premier. Elle l'a, comme dit le peuple, dans la peau. Et l'auteur nous le montre bien, en la faisant mourir de langueur, dans une infidélité vaine et cossue.

Je reconnais volontiers que cette suite d'erreurs sentimentales n'a pas grande originalité, ni même grand caractère. Mais il faut y ajouter ce que l'auteur, sans le dire, suggère à tout moment. Si vous voulez, l'intérêt du livre est dans ce qui n'y est pas. Il me semble que l'auteur nous dit que la jeunesse est un temps troublé, fait pour l'amour et pour le rêve, et tout rempli d'eux. Dora sur le sable n'a d'autre vie que de rêver et d'aimer. Et pareillement ses amis nourrissent leurs jeunes années de songes de gloire et d'espoirs d'amour. Mais le première blessure les guérit. La souffrance bienfaisante les purge de leurs rêveries. Hans devient un virtuose illustre et gagne beaucoup d'argent. Marc reçoit le prix Mérimée et va dans le monde. La pauvre Dora seule reste inadaptée. Elle a inspiré les chants du musicien et ceux de l'écrivain. Ainsi les a-t-elle aidés à s'évader de leur peine, et à entrer de l'adolescence dans la vie. Mais elle-même est restée, comme au premier jour, sauvage et fraîche. Elle est la jeunesse et rien de plus. Ne pouvant se transformer elle ne peut pas vivre.

Voilà, je crois, le sens du livre. C'est le tableau de cet orage magnifique et douloureux, que les artistes doivent traverser au seuil de la vie, et où se trempe leur talent. Les uns s'y perdent et sombrent dans la folie. Les autres sortent vainqueurs de la lutte, et sortis de la tourmente, tournent vers ce passé de nuages et d'éclairs un regard où il y a un peu de nostalgie, un peu de pitié, un peu d'ironie. Dora n'était pas destinée à survivre à ces jours passionnés. Faite pour eux, elle meurt avec eux. — Mais dites-vous, admettons que l'auteur ait voulu dire tout cela. L'a-t-elle dit? Et le livre est-il fait? — Sans doute, puisque le sens apparaît.

***

Je ne puis dire qu'un mot d'*Anahuac, ou l'Indien sans plumes*, de M. Chadourne[1]. Le livre, qui est le récit d'un voyage au Mexique, a un intérêt historique autant que pittoresque. Sur le bateau qui le mène à la Vera Cruz, l'auteur, soit par fiction, soit qu'il l'ait entendu en réalité, suppose qu'un de ses compagnons de route explique en deux mots la révolution mexicaine. « Le réveil indien, comme vous dites, c'est toute notre *révolution*... Rappelez-vous qu'Indien veut dire indigène. Rien de plus. » A Vera Cruz, un M. Gongora, le plus farouche de ceux qu'on a désignés à M. Chadourne comme communistes, résume ainsi cette histoire : « Il n'y a pas vingt ans,... le Mexique tout entier était entre les mains d'une poignée de capitalistes, d'industriels étrangers et de grands propriétaires. Le cultivateur, l'Indien, travaillait pour eux à des salaires de famine... Aujourd'hui l'Indien a son champ à lui.... Des hommes que vous auriez pu voir, il y a dix ans, sordidement vêtus, à peine nourris, ont aujourd'hui des chaussures, des vêtements propres qu'ils achètent dans les coopératives. »

Cette remise des terres à l'Indien et sa régénération, c'est tout le livre. Cette révolution agraire s'est faite sous le signe de Lénine, en sympathie avec le communisme universel et s'est accompagnée d'une violente persécution contre les anciens possesseurs et contre le clergé, qui avait pris parti pour eux.

1. Plon.

On voudrait connaître le point de vue des dépossédés. Mais ils sont à tel point antipathiques à M. Chadourne que celui-ci ne les écoute pas, et les fuit autant qu'il peut. Il est tout du parti des vainqueurs. On ne peut accepter son livre et le tableau idyllique qu'il fait du Mexique nouveau que sous le bénéfice de beaucoup de réserves. Je ne doute pas de la sincérité de M. Chadourne. Mais il a vu ce qu'on lui a montré, et il répète ce qu'on lui a dit. Sa tournée dans les missions d'instruction est un récit très pittoresque; mais les détails même qu'il donne ne sont pas de tout repos. Pourtant comme il est bon journaliste, on peut entrevoir, à travers ce qu'il dit beaucoup de violences qu'il ne dit pas. Et même si on cherche bien, on trouve de-ci de-là, une page qui fait rêver, comme celle sur l'avenir des haciendas. Une vive sympathie pour le nouveau nationalisme indien fait le fond du livre. L'œuvre révolutionnaire est peinte le plus favorablement du monde. Le bolchevisme est traité tantôt avec une aversion prudente destinée au lecteur français, tantôt avec une évidente faveur. Tout cela fait un ouvrage assez confus, mais très ensoleillé, dont l'information paraît sinon légère, au moins partiale, mais qui est tout drapé de couleurs et qui se lit avec un très vif intérêt.

HENRY BIDOU

LE SALON DE L'EUROPE

MILLE ET UNE NUITS

Vers 1908 les ballets russes apportèrent avec eux un goût singulier de l'Orient, de la Perse surtout, avec *Shéhérazade.* Nijinsky et madame Ida Rubinstein nous y offraient, d'ailleurs, celle-ci par la taille, l'application, la minceur, l'étrangeté, lui par un talent inimitable, le couple le plus original qu'on eût certainement admiré depuis bien longtemps à la scène.

Et puis, il y avait Bakst, qui habillait ces individus si doués et surprenants. Il dessinait ces costumes, esquissait les maquettes des décors, et revoyait patiemment le tout, en y ajoutant avec un éclatant et sublime mauvais goût, dans lequel le Kremlin rejoignait Montmartre, la Russie embrassait la Chine et Florence montrait l'art de ses primitifs, revu et corrigé par une sorte de nègre roux — un Dekobra de la peinture. C'étaient, déjà, des sérénades aux bourreaux de Carpaccio et à toutes les Madones de tous les sleepings du transsibérien.

Le turban coiffait indifféremment les personnages et prenait, à chaque saison, des proportions plus démesurées; l'orangé, le rouge et l'or, tous les vermillons et les chromes s'y mêlaient. Des peintres, M. Jacques-Émile Blanche, y laissèrent comme dans une eau de feu, leur première peau. Nous ne vîmes plus que colorations de dahlias et de capucines, que vert jade et bleu lapis. Lorsque je pense à ces débauches de couleurs j'éprouve l'impression que peut laisser un repas au menu charge de plats trop copieux, trop cuisinés, trop gras.

M. Poiret créa des manteaux sublimes, qui faisaient ressembler, le soir, les femmes à des échappées de Trébizonde, des cavalières de Casanova qui portaient les fourrures et les ganses d'or de Catherine II, mêlées aux défroques romantiques. Toute la jeune littérature — et la peinture qui n'était même plus jeune — se trouvèrent embrasées d'un feu, d'un orientalisme qui n'étaient point sans rapports dans ses excès, avec les désordres d'estomac. L'art eut des coliques orientales, la mode en eut les hoquets.

Les petites dames trottaient par les rues vêtues en almées. Que dire des autres? Celles du gratin même s'empanachèrent, s'enturbannèrent, se serrèrent les flancs dans des écharpes lamées, jetèrent sur leurs divans ce que déversait Marseille et les frontières boches d'oripeaux, arrachés à l'Extrême ou au plus proche Orient.

Les vendeurs de vierges gothiques exposèrent des miniatures persanes, — ce qui ne les empêchait point de continuer à dévaliser nos églises.

A travers les capitales, ce grand collecteur oriental écoula, pendant près de dix ans, ses rouges géranium et ses jaunes citron.

***

Quel mal au cœur doit causer aujourd'hui à quelque Français de goût, s'il en reste, l'évocation de cette immense kermesse bariolée, de ce dévergondage de couleurs, de ce pastiche enfantin d'un Orient présenté sur la scène du Châtelet par un décorateur israélite russe.

Nous étions encore de très jeunes gens et il faut bien dire qu'en dépit de ce faisandage, de ce bariolage, de ces déguisements, bien des femmes demeuraient ce qu'elles sont, quelles que soient les modes qu'elles illuminent et auxquelles elles se sont toujours prêtées avec une désarmante gentillesse, un enthousiasme sans frein et l'assurance (que certaines abandonnent hélas! trop tard) que rien ne saurait les déformer et les enlaidir.

Les jupes immenses, les perruques à frégates de la fin du dix-huitième siècle devaient naufrager dans le sang, comme allaient s'enliser dans les boueuses et rougeoyantes tranchées

des Flandres, de la Somme et de Verdun, les oripeaux, ajustements et les chamarrures de féerie dont s'attifaient ces femmes — dont le cœur possédait pourtant, déjà, toute la splendide puissance de sublime que quatre années de guerre devaient développer au delà du possible.

Les soirées, les bals, furent à l'orientale. Le règne du roi Louis XV avait déjà vu ça, mais dans les blancs, les bleus et les roses de Watteau, continués par Boucher, Van Loo et tant d'autres.

En 1912, cependant, le premier bal oriental, celui pour lequel la société de Paris se prépara le plus longuement, fut celui de *la Mille et Deuxième Nuit*, auquel la comtesse Aymard de Chabrillan, née Lévis-Mirepoix, avait convié sa société.

***

Taille magnifique, regard noir, cheveux sombres, gestes prompts et élégants, madame de Chabrillan savait se choisir des amis et se moquer parfaitement de ce qu'en pouvaient penser, dire et médire les autres. Dans l'ardeur de la jeunesse, peu de femmes de son monde ont témoigné de plus d'indépendance, de volonté dans la réalisation de leurs caprices, de spontanéité gracieuse et d'intempestivité déchaînée.

Alors, les femmes ne bénéficiaient point, comme aujourd'hui, si l'on peut supposer que ce soit un gain pour elles, des libertés dont elles usent. Félicité de Lévis-Mirepoix, comtesse Aymard de Chabrillan, avait quelque mérite à s'affranchir, à oser, à entreprendre.

Pour tout dire, ses intimes l'avaient surnommée : *le Gratin révolté.*

L'une des premières, elle s'orientalisa, se persanisa, se couvrit de parures où l'améthyste, la turquoise, le jade, les pierres du Bengale, formaient un aveuglant concert. On connaissait sa présence bien avant qu'elle ne fût apparue, aux tintements et tintinnabulages de ses innombrables chaînes et des pendentifs qui l'ornaient.

« Son goût nègre », comme elle disait, elle était la première à en rire et le porter au point où un penchant n'est plus critiquable, tant il est proclamé, affiché, empanaché. Depuis

l'enfance, elle rêvait de la Perse. N'y étant pas allée, c'était une belle occasion pour elle qu'un bal des *Mille et Une Nuits*, pour emplir de turbans ses escaliers, paliers, salons et galeries — et sa cour même, car, afin d'avoir chez elle, plus de Persans qu'on ne supposait qu'elle en pût recevoir, crac, d'un beau geste, en arpentant la maison et courant à la fenêtre, elle s'avisa que la cour où les mécaniciens, précisément, s'occupaient à déranger les moteurs de leurs voitures, deviendrait une splendide salle de bal!

M. de Chabrillan fut prudent; il partit, aussitôt, ranger sa bibliothèque du château de Thugny, dans les Ardennes.

***

Désormais, ce ne furent à travers la maison que gens de tout poil et même de tous crins, car il fallait improviser des sofas d'une largeur tartaresque, d'une profondeur babylonienne et d'un moelleux parisien.

Le pavé de la cour disparut sous un plancher, le plancher sous des toiles, les toiles sous des tapis. Le ciel fut aboli, près des combles. On le masqua, pour l'évoquer mieux, sous des draperies d'un bleu de nuit. Dans une rumeur assourdissante d'ouvriers, auxquels des ordres contraires étaient incessamment donnés, dans un bruit de marteaux enfonçant ces petits clous que les tapissiers répandent à profusion, surtout par terre, ce qui leur a donné le nom de *semences* et dont ils ont en travaillant la joue gauche remplie, — les répétitions, commencées depuis plus d'un mois, se succédèrent.

Nous apprîmes bientôt que vingt entrées, au moins, s'organisaient et que chacune d'elles comptait de dix à vingt personnes, peut-être davantage.

C'étaient de grands secrets de polichinelles. Les chefs de groupes affolés tentaient de rassembler des gens qui ne se trouvaient jamais au complet, des dames arrivant d'une heure en retard, qui devaient entrer au fond d'urnes de carton qu'elles n'avaient pas encore « essayées ».

Des déjeuners, des goûters, des dîners de « répétitions » se multipliaient.

Les hommes se faisaient promettre des bijoux pour leurs

turbans, par des dames trop âgées pour se montrer encore à une fête de ce genre, car, alors, c'était en 1912, il y avait des limites sur ce point.

Les invités claironnaient aux quatre vents des salons le nombre de leurs partenaires, les péripéties de leur « entrée », les danseuses, les mines, les utilités, celles que l'on mettait en valeur et celles qui faisaient nombre.

Cette rumeur s'enflait parmi les non-invités, qui se sentaient chaque matin mourir davantage de cette sorte de honte contagieuse, de sourde et bien souvent stupide confusion, qui souffle et ronfle sur les hommes, à certaines heures de crise, et les pousse vers les frontières, et tantôt dans les rues où se déchaînent les émeutes ou, tout bonnement, à travers les salons où elle cause des paniques muettes et des tragédies, derrière des sourires truqués.

Le bal Chabrillan prenait tournure de faire époque.

Avec ses longs gestes, sa longue taille, ses pieds d'une grande petitesse et ses mains qui la précédaient ou l'accompagnaient dans sa course comme des mouettes gemmées, madame de Chabrillan encourageait les bonnes volontés, repoussait les inutiles avec fracas, jetait les cartes de visite au panier, et — lorsqu'elle avait décidé que certaines personnes considérables ne paraîtraient pas à son bal, leur faisait claquer la porte au nez, tandis que, d'un geste royal et familier, elle indiquait auprès d'elle, le meilleur fauteuil à son tapissier, en lui disant, tandis qu'il s'y asseyait tout gauche, sur le devant, — en lui disant, avec un air de la Fronde, comme s'il se fût agi d'armer la Bastille.

— Voyons, mon cher ami, serons-nous prêts?

On le fut. Tout juste. Ainsi qu'il est habituel à Paris, et plus qu'ailleurs, dans ce peuple que font vivre et qu'enrichissent le plaisir, les théâtres, spectacles, fêtes, où les collaborations se détruisent et avancent à travers des galeries formées de cloisons étanches. Mais cette *Mille et Deuxième Nuit* fut, tout de même, plus exactement au point — et avec plus d'éclat qu'on l'avait jamais été, semble-t-il, pour un pareil gala, dans la société.

***

Plus de vingt ans après, la mémoire qui retrouve les pastels à demi effacés ou déjà tellement voilés de ces figurants des jours anciens, s'emplit d'une lourde mélancolie. Nous apercevons les trous creusés, les ravages causés par la vie, les existences saccagées, la beauté qui, au lieu d'évoluer et de s'ennoblir avec l'âge, se dégrade. Nous éprouvons la certitude que, vingt ans encore, et que tout, jusqu'au souvenir même, sera détruit peut-être, en tout cas méconnaissable dans ses derniers survivants. Cette constatation rend bientôt amère la première saveur des évocations.

S'est-on jamais senti si profondément désespéré, si seul que sous des habits de Carnaval? Il semble qu'on ne puisse plus s'oublier n'ayant gardé de soi-même que ce qui est invisible, et circonscrit davantage l'isolement.

Le souvenir d'un bal paré m'a presque toujours causé, avec le recul du temps, une impression d'errer parmi des tombes. Et je me demande si ces fêtes, dont nous attendions quelque plaisir, n'ont pas toujours été seulement quelque odieuse grimace, plaquée comme un sourire de comédie, sur les os séchés d'un crâne vide.

C'est un mauvais penchant, sans doute, mais que nous ne sommes point maîtres de gérer. S'il pèse, il aide du moins à percer sous l'étoffe brillante et dans le moment passager, l'éternité de deux forces dont l'une n'est jamais comblée, l'autre toujours indéfectible : le néant, qui détruit sans répit le passé et la vie qui, dans le même élan, les renouvelle.

***

Le dessinateur Ibels, émule de Steinlen à ses débuts, avait soi-disant dessiné le costume de Schéhérazade. Mais on ne *dessinait* pas un costume pour Félicité de Lévis-Mirepoix, comtesse de Chabrillan, pour une nuit de royauté. Les maharajahs, les aghas, l'avaient déjà comblée; de grands seigneurs russes avaient ouvert, pour l'environner, les trésors où dormaient les enluminures et les bijoux qui représentaient des paons sertis d'escarboucles et les anciennes tuniques de velours

rubis et les voiles dont le nuage semblait s'être chargé en s'abaissant vers la terre de toute la floraison de tous les amandiers, tous les camélias de la Perse et des champs de roses d'Ispahan.

Sa coiffure d'or se couvrait chaque jour de plumes blanches nouvelles. Bref, sur deux pieds d'une aristocratique petitesse, une princesse des Mille et Une nuits, des Mille et Un trésors, des Mille et Une Cités, se regardait dans les glaces de sa salle de bain — qui possédait l'une des premières baignoires de marbre rose — se regardait de ses yeux bruns, sous l'arc volontaire et bleu des sourcils, se regardait avec complaisance et dédain, ne se trouvant ni assez de plumes blanches au-dessus du front, ni assez svelte dans son étroite tunique couleur de sang, jadis portée par quelque prince adolescent, ni suivie d'assez longues écharpes et d'assez traînants manteaux.

Les écrins des Chabrillan, des Lévis-Mirepoix, les croissants de lune en diamants des familles, les étoiles qui auréolaient le front des grand'mères, tout ce qui brillait, luisait, scintillait, tintinnabulait dans tous les coffrets et les coffres-forts se trouvait placé, cousu, épinglé, sur Schéhérazade, qui recevait dans le même temps, tapissiers, décorateurs, électriciens, et continuait de faire emplir les pièces voisines des lingeries de tout ce que les facteurs et les télégraphistes déversaient de cartons, de papier à lettres et de télégrammes, sur la maison.

— J'ai dit trois cent cinquante, répétait-elle, en fronçant les sourcils et renvoyant au diable, d'un revers de main, tous ces courriers qu'on s'en allait entasser près des lingeries. — Pas un de plus!

« Pas un invité de plus! Elle s'y tenait, « mordicus ».

« Raide comme fer! » s'écriait-elle. Le sang bleu qui coulait dans ses veines bouillait d'impétuosité. Elle évoquait les Croisades, la Ligue, la Fronde, — et la Révolution, devant sa baignoire, ses miroirs, sous ses parures, que le grand soleil de l'été s'efforçait de ternir et qu'elle, de tout son fluide, éveillait à la lumière.

***

M. de Chabrillan, au retour de Thugny, avait trouvé sa cour et ses remises à autos transformées en palais asiatique et

son hôtel où les grand'mères Monaco souriaient sous les vitres de leurs pastels, son hôtel changé en coulisses de théâtre. On lui avait préparé turbans et lévites, babouches et colliers. Il bougonnait, et souriait, en les essayant, suivi de ses chiens qui flairaient la toile enduite de colle des décors, les talons éculés des manœuvres et les jupes remuantes des costumières.

Mademoiselle Régina Badet, qui s'était occupée de l'entrée de la duchesse de Gramont, née Ruspoli et de la comtesse Stanislas de Castellane, demandait le grand salon, pour y répéter, au moment où mademoiselle Meunier, de l'Opéra, qui réglait l'entrée de la comtesse Gabriel de La Rochefoucauld, le réclamait aussi et que madame Cernusco, maîtresse de ballet, qui préparait les danses de la comtesse Guy de Lubersac, de la comtesse de Vallombrosa, de mademoiselle Thérèse d'Hinnisdal et de sa sœur, la comtesse Jean de Lubersac, s'efforçait de l'obtenir pareillement.

***

Le comte Greffulhe, qui renonçait à sortir le soir, mais qui avait donné des fêtes princières, rue d'Astorg, comme à Bois-Boudran, venait, accompagné du décorateur Georges Hoentschel, offrir le tribut de ses connaissances et conseillait de grandes glaces pour prolonger les perspectives de cette cour devenue palais.

On l'écoutait comme un oracle, ce qui était naturel, car il possédait l'expérience de ce qui, dans l'aristocratie, a toujours le plus sûrement causé de fierté : les princes de sang royal à la table, au salon et à la chasse. Mais il était philosophe, derrière le sourire et la barbe d'argent qui avait été d'or, vêtu avec cette continuité dans le choix et l'aisance dans la coupe, qui est, à rebours des femmes, la véritable élégance masculine. Il était philosophe, pensait tout haut avec infiniment d'humour et savait que les plaisirs d'un monde dans lequel il avait régné ne durent que quelques heures, pour aller tout de suite s'effaçant dans les esprits.

M. Arthur Meyer avait demandé, lui aussi, de venir regarder les préparatifs, afin de pouvoir, sans doute, en téléphoner à quelque duchesse. Il n'offrait en échange que les colonnes du

Gaulois, mais non sans une lueur d'orgueil, car il savait de longue expérience que les figurants des fêtes mondaines résistent peu fréquemment à la publicité que certains journaux leur procurent.

M. Arthur Meyer approuvait toujours, apparemment tout au moins, sans contrôle ni restriction, tout ce que l'aristocratie, — à laquelle il témoignait une vénération noyée de respectueuse humilité, — recommençait indéfiniment ou s'avisait d'innover. Ce n'est qu'au départ, en passant sous le porche, devant la casquette galonnée du portier, qu'il retrouvait une morgue seigneuriale.

Sans doute, pensait-il évoquer le comte Greffulhe, précisément, — mais pas davantage qu'un voilier du dimanche sur la Marne, ne suggère à l'esprit le *Shamrock*. Mais cet homme, par ailleurs si fin et généreux, se laissait prendre le premier à son bon vieux chic, qui n'était que vieux et ne faisait merveille, en réalité, que dans les salles de spectacles, aux premières ou « générales », bien plus que chez ceux auxquels il offrait son bon cœur récemment catholique et pour lesquels il eût tout donné, afin qu'ils le confondissent, — sans fils barbelés, — avec les leurs, une journée seulement.

***

Ces répétitions faisaient s'affronter, d'ailleurs, des personnages auxquels les occasions de se rencontrer ne s'offraient guère à l'ordinaire. Le désir que certains figurants ressentaient de montrer leurs talents et ce que les couturiers avaient épinglé ou déjà bâti de leur costume, mêlaient des hommes qui portaient, par-dessus leur pantalon et les souliers vernis de l'après-midi, un haut de veste bariolée ou une coiffure extravagante. Des dames, non moins pressées, arrivaient dans un grand déplacement d'air escortées d'essayeuses. On se déshabillait et se rhabillait un peu partout, dans cet hôtel envahi, où quelque piano de louage apporté pour la répétition, ressassait un air bien connu, tandis qu'une voix patiente et féroce comptait : *un, deux, trois* et que des pieds peu habitués retombaient, avec moins de légèreté qu'il est accoutumé, dans leurs petits chaussons de danse.

***

Le dernier jour s'écoula, trop vite au gré des collaborateurs de toutes sortes. Cependant, tout fut prêt, à l'heure où M. de Chabrillan reçut les premiers invités, les moins parés et les moins flatteurs, comme toujours.

Bientôt, les fameux trois cent cinquante se trouvèrent presque au complet. C'était un spectacle bien surprenant, excessivement élégant, au meilleur sens de ce mot, infiniment « trié » et qui semblerait aujourd'hui quasiment rococo, tant il était peu mêlé.

L'ardente et intraitable maîtresse de maison, s'en était bien tenue — « *mordicus* » — à ses trois cent cinquante. Sous les panaches scintillaient, dans le halo bleuâtre des projecteurs, les turbans sur lesquels étaient cousus les brillants, les pierres et les perles de tous les écrins de famille. Les petits cris, les exclamations de surprise, d'admiration, se mêlaient aux accords des musiciens.

A l'intérieur de la maison, des palanquins, des bâtis de planches et jusqu'à un véritable éléphant blanc, destiné à la princesse Pierre d'Arenberg, emplissaient le vestibule, le grand escalier et les galeries du premier étage, parmi la foule impatiente, émue et fardée à l'excès des artistes amateurs, qui attendaient le commencement du spectacle.

Coiffée de sa palmeraie de plumes blanches, gainée dans sa tunique de velours rubis de jeune prince d'autrefois, ses voiles épandus autour d'elle, qui brillait de tout ce que les Chabrillan et les Lévis-Mirepoix lui avaient légué de parures, madame de Chabrillan entretenait la flamme dans le cœur de sa troupe, que gagnait le *trac*.

Cette panique communicative, les amateurs se délectent à en ressentir les premières atteintes et l''appréhension que leur cause l'approche de la minute où le rideau s'écartera sur une atmosphère nouvelle, où ils ne vont respirer qu'en craignant d'étouffer. Ils demeurent silencieux ou deviennent bruyants, ils sont atones ou électrisés, jurent qu'on ne les y prendra plus, tout en rêvant, déjà, d'entreprises prochaines.

***

Schéhérazade régnait sur ce peuple obéissant et émancipé, dans le désordre et la soumission.

Les beaux bras étendus, les mains voltigeantes, les ordres donnés, le cœur qui devait battre sous le velours rubis et dont elle comptait les battements en serrant les lèvres, nouvelle Cléopâtre voguant au-devant d'Antoine : ces instants, de longtemps, de toujours, madame de Chabrillan ne devait les oublier. Elle était la reine du monde, celle de son monde, celle d'un soir.

La première, elle parut au seuil de la salle, enfin, pour gagner à l'autre bout, le trône oriental qui lui avait été ménagé, aussi haut que possible, sous des draperies soyeuses et bigarrées. Son escorte suivait, noire et or. Des applaudissements sans fin l'accueillirent, dont le vacarme délicieux lui parvint, comme aux pommiers en fleurs, la brise de mai, comme la brise de mer aux voiles éployées, comme le crépitement des bravos de théâtre, à la gorge des étoiles du chant.

Elle avança.

Et se dépliait, à son passage, l'écran des visages quasi méconnaissables sous les turbans, les aigrettes et les plumes. Quelques hommes jeunes, peut-être sur les conseils de leur coiffeur, de leur costumier ou d'une amie, qui ne paraîtrait pas à la fête, s'étaient basané le visage outre-mesure. Ils ressemblaient aux rois mages des crèches de campagne, dont le plâtre colorié pâlit davantage, chaque saison.

Quelques-uns de ces spectateurs, quelques spectatrices, sortaient de cette muraille vivante, comme les pierres sculptées des portails romans jaillissent des espaces sans aspérités.

***

Robert de Montesquiou avait consacré à se vêtir plus de temps et de soins qu'à un poème. Sa parure semblait aussi filigranée et précieuse que l'était son écriture. Le bleu des turquoises dominait. La moustache effilée et teinte, les pommettes rosies, la lèvre carminée, il évoquait ces seigneurs vieillis mais jeunes des enluminures, qui rêvent sur des dalles très

blanches, à l'abri des cyprès droits. Soucieux d'exactitude, il se croyait Tamerlan, alors qu'il ne cessait de rappeler encore Artagnan, son ancêtre gascon, dont il était fier, ainsi que de Blaise de Montluc, qui se farda un soir, lui aussi, mais de vieux vin de Chypre, et pour affronter la mort.

Maints ornements de la plus précieuse exactitude ramenaient à l'art le déguisement, plaçaient Carnaval au seuil du Musée. L'œil noir impitoyable de Robert de Montesquiou déshabillait la maturité, jaugeait l'intelligence, la valeur et le nombre des générations ou des quartiers, avec un discernement singulier. Ceux qui l'entouraient avaient recueilli déjà, quelques critiques et maintes reparties fugitives et éclatantes.

Il devait envoyer à madame de Chabrillan, deux jours après la fête, trois strophes, tracées avec l'application fleurie qu'il apportait à tout.

Ce poème avait pour titre : *les Belles Roses.*

J'imagine qu'il eût souhaité de chanter Ispahan. Vingt ans plus tôt, il l'eût fait. Cependant, la grande mélancolie de la maturité solitaire l'emportant, il avait tracé ce qui suit, dont je ne méconnais point les faiblesses, mais dont, à travers les rimes, la forme peint son caractère, sa manière et son temps, qui n'était déjà plus le nôtre.

On n'a de droit que sur les choses
Pour lesquelles on a souffert
Nul ne connaît le prix des roses
S'il n'a sous leur feuillage vert,

Déchiré sa chair aux épines
Qui surent le faire pleurer...
Alors, les roses sont divines
Et nous pouvons les respirer,

Car nous sentons, parmi les veines
De leur pétale rougissant,
A côté de leurs odeurs vaines,
Le fier parfum de notre sang.

***

Non loin de lui, Boni de Castellane rapprochait aussi la fête costumée du tableau de maître.

Mais, si Robert de Montesquiou évoquait la miniature

persane, M. de Castellane faisait penser à Reynolds. Ses penchants pour l'art décoratif se révélaient dans un surprenant éclat. La tunique de velours bleu ancien, les fourrures, les boucles d'oreilles de perles, le turban clair à peine rosé, les plumes savamment échafaudées, donnaient à ce héros de la chronique parisienne un air de personnage du dix-huitième siècle, costumé pour un bal paré.

Après avoir connu les plus bruyantes réussites, il luttait alors, avec un acharnement de tous les jours, contre des difficultés sans cesse renouvelées et préparait pour un éditeur, les « souvenirs » de cette vie orageuse et resplendissante, qu'il continuait de mener avec un éclat atténué, — sans qu'un seul de ceux qui avaient été ses commensaux et ses amis cessât de l'être, à l'heure des restrictions.

Égaré dans des affaires aussi étendues que fabuleuses et diverses, il maintenait dans ce renouvellement quotidien, toujours problématique et inquiétant, le cortège, le décor, les habits, le sourire et le courage qui avaient jusqu'alors accompagné sa vie.

Et il courait vers une nouvelle métamorphose, avec la foi d'un Croisé et les illusions d'un adolescent. Toutes les femmes le suivaient d'un regard de sympathie et les hommes qui le dénigraient le plus n'avaient sans doute point cessé de l'envier encore.

***

De jeunes dames charmantes, qui n'ont point cessé d'être charmantes ni jeunes, se pressaient et regardaient avec plaisir un ensemble de costumes, une féerie dont elles étaient à la fois spectacle et spectatrices.

Les défilés se succédèrent dans un ordre parfait. *L'histoire charmante des animaux favoris du Sultan de Baïbars* commença. Le duc de Lévis-Mirepoix, historien de talent, qui était encore marquis, l'avait réglée avec madame de Lévis-Mirepoix, née Chaponay, dont le beau visage et la grâce soulevèrent de nouveau les applaudissements. Le comte et la comtesse Ch. de Vogüé les accompagnaient, ainsi que MM. de Pimodan, du Lau, de Beaufort.

Dans l'entrée du *Sixième Voyage de Sinbad le Marin*,

la duchesse de Bisaccia, la comtesse Charles d'Harcourt, la vicomtesse de la Tour du Pin, parurent sur un char enguirlandé, devant lequel madame Bertrand d'Aramon dansa.

Puis vint le *Conte de la Princesse Suleïka*, dans lequel, le Jour et la Nuit, l'Aurore et le Crépuscule étaient représentés par mesdames Guy de Lévis-Mirepoix, de Pange, de Monti et Guy de la Tour du Pin.

M. Gabriel de La Rochefoucauld avait organisé la cinquième entrée où les nuances du feu dominaient. M. de Kersaint en mima les violents mouvements et les courbes frémissantes, environné de mesdames d'Arcicollar, François de Chevigné, Gabriel de La Rochefoucauld, de Triquerville et d'Origny, de MM. de Gaigneron, de Lambertye, que mademoiselle Meunier de l'Opéra avait fait répéter longtemps.

La Lieutenante des Oiseaux, chef-d'œuvre des Cœurs, avait été mise au point par la duchesse de Clermont-Tonnerre et sa sœur, la marquise de Noailles.

« Haroun al Raschild, émir des fidèles, envahi par une invincible tristesse dans son palais de Bagdad, envoie son poète favori, Ishel al Nadim, dans les pays lointain, pour lui rapporter des bords du Yemen, des femmes-oiseaux. »

Lorsque parut au milieu de ses esclaves, vêtue de rose pâle, sous un haut turban, madame Henri Letellier, qui resplendissait dans l'éclat d'une beauté fameuse et que, dissimulé derrière ce groupe, M. Francel chanta d'une voix pure les couplets du poète, l'assistance voulut suspendre le cours du temps et la fuite des choses, en exigeant de pouvoir contempler encore ce tableau incomparable, en écoutant la voix du chanteur.

Les femmes-oiseaux, portées dans leurs volières par des nègres, parurent alors; c'étaient mesdames de Clermont-Tonnerre et de Noailles, nées Gramont, la princesse H. de Polignac, mesdames de Selves et de Colombier.

Dans l'*Histoire magique du cheval d'ébène*, nous entendîmes chanter un paon, par l'admirable voix de madame Verdé-Delisle. Le jeune M. de Bénardaki, vêtu d'or et coiffé d'une tiare, dansa, comme mademoiselle Napierkowska le lui avait enseigné. Cette entrée, que la duchesse de Guiche avait voulue et menée à travers mille difficultés connut un triomphe.

***

Madame de Chabrillan a conservé dans un album massif les photographies, les articles publiés au sujet de cette fête, jusque sur les rives ouest de l'Amérique, les autographes précieux, les documents, à travers lesquels j'ai retrouvé à l'improviste ce matin, ce que le temps avait bien estompé déjà. En vingt-deux ans, les jours, les mois, les années tragiques, les événements accélérés ont mêlé l'excès de sublime et d'audace aux pires déchéances, dans le déchirement des partis politiques causé par l'anarchie et la veulerie des hommes en fonction, sans chefs, ni freins.

Cette évocation de quelques fêtes, qui commencèrent sur la première inspiration des ballets de Serge de Diaghilew, vient raviver un instant les derniers feux d'une période que la guerre a colorée, par opposition, des nuances les plus douces. Ainsi, rêvant à sa jeunesse, M. de Talleyrand parlait-il, sans doute, des années qui avaient précédé la Révolution, comme ayant emporté avec elles ce qui pouvait évoquer la douceur de vivre.

En vingt années, le monde a évolué plus qu'il n'avait fait en bien des siècles. Où s'arrêtera-t-il? Où allons-nous?

Que de jeunes gens qui revêtirent ces soyeux et brillants costumes des Mille et une Nuits ont, depuis longtemps déjà, cessé de vivre. Ils sont morts avec une bravoure qui efface toute ombre de leur vie éphémère.

J'ai vu partir, le jour même de la mobilisation, munies d'un petit sac tenu sous le bras, des jeunes femmes accourues au siège de la Croix-Rouge, rue François-Ier et qui dansaient légères, quelques mois plus tôt, en tête de ces cortèges fabuleux.

Nous ne devons point désespérer du temps présent. Le péril lui apporte des énergies qui renouvelleront la France et tendent à recréer l'harmonie, la paix dans les esprits, la fierté nationale et l'ordre, sans lesquels il n'est point de pays.

***

... Nous reprenons les pages de l'album que nous avions laissées, pour tenter de fixer encore quelques traits de ces trop rapides années, durant lesquelles il semblait que le monde

n'eût soif de s'abreuver de plaisir que pour résister mieux, en se ressaisissant, aux cataclysmes qui allaient fondre sur lui.

L'entrée de *l'Histoire magique du cheval d'ébène*, se poursuivait, scandée par des strophes que récitait mademoiselle Marthe Mellot à la voix si pure et qui avait été le Rossignol, dans *Chantecler*.

Un pas dansé par la princesse Guy de Faucigny-Lucinge fut vainement réclamé une seconde fois. Puis mesdames H. de Ligne, des Isnards et de Beaufort firent applaudir leur talent de mime, ainsi que MM. Napoléon Gourgaud et de Saint-Sauveur.

Juchée sur le fameux éléphant blanc, que surmontait un parasol noir et or, et environnée d'une cour nombreuse parut la princesse Pierre d'Arenberg, dont la délicatesse des traits, la petitesse des mains, l'extrême grâce semblaient affinées encore par le turban et les voiles.

Huit porteurs peu vêtus, le corps bleu, parmi lesquels on reconnaissait le duc de Cadaval, le comte Sanche de Gramont suivirent bientôt, portant deux urnes, qu'ils déposèrent aux pieds d'une sultane émue. Les urnes s'ouvrirent, laissant paraître deux momies roulées dans leurs bandelettes d'or et dont le front montrait les ailes de l'épervier symbolique. Lorsqu'elles eurent été sorties de leur enveloppe et des tulles qui les enveloppaient, les princesses d'Égypte furent reconnues, c'étaient la duchesse de Gramont et la comtesse Stanislas de Castellane, qui prirent au son des luths des attitudes hiératiques et dansèrent puis s'étendirent enfin, dans l'attitude des sphynx.

***

Une sultane de Bagdad ayant épousé un prince des Iles Jaunes, fut le prétexte des danses de la comtesse Guy de Lubersac et de M. Karl Reille, mêlant au Persan le Japonais.

Madame de Lubersac, princesse Marguerite de Broglie, peintre de grand talent, dansa pendant ces trois années qui précédèrent la guerre, quelques petits ballets, où elle représentait à elle seule tout le personnel, comme la Pavlova dans *la Mort du Cygne*.

Elle y excellait par la grâce mesurée, la légèreté et ces qualités qui viennent illuminer le travail de certains amateurs qui semblent improviser toujours, mais conduisent leur invisible effort sans défaillance et jusqu'à la dernière note, dans le même avenant et parfait abandon.

Des archers persans, environnèrent les danses de mesdames de Vallombrosa, Jean de Lubersac, de Brimont et de mesdemoiselles d'Hinnisdal et de Montebello.

***

Mais, l'une des personnes de la Société qui, alors, apportaient le plus d'originalité dans leur vie, le souci de témoigner d'un goût sans cesse renouvelé et qui accordait au détail un soin que, trop dispersées, lui consacrent rarement les Parisiennes, la marquise de Brantes, avait présidé à une entrée dont elle était le plus parfait ornement, la seule fleur, l'unique femme : celle de *la Princesse Deryabar.*

Madame de Brantes, née Schneider, possédait, place des États-Unis, un hôtel qu'elle a déserté pour vivre dans une retraite quasi-absolue, au flanc d'une de ces vallées dont le cours abrupt glisse vers quelque échancrure dont les dents de scie laissent apercevoir la Méditerranée. Laissons à la méditation, au silence d'une foi profonde et brûlante, cette image d'une élégance qui voulut, comme par un surcroît de raffinement, s'effacer du monde et prolonger dans la retraite un charme et une jeunesse que les heures retrouvées lui ont permis d'enrichir de tout le travail de l'esprit et de la grande sérénité que procure le commerce avec le ciel.

La princesse Delyabar parut sur une litière, que portaient des Nubiens et auprès de laquelle se balançait un flabellum. Des hommes à l'épiderme couleur de turquoise environnaient la princesse étendue dans des voiles couleur de la nuit. L'exactitude avec laquelle les parures avaient été reconstituées, le choix de la fleur de lotus même, les bracelets et les pendentifs, évoquaient beaucoup plus Flaubert que le costumier.

***

J'omets sans doute bien des manifestations de cette soirée qui ne pouvait manquer de causer un certain retentissement,

par la qualité de ses protagonistes et l'importance que lui accordèrent les journaux du monde entier.

Deux dessins d'Abel Faivre montrent à quel point le public avait suivi cette fête.

A l'aurore, un ménage costumé en persans s'est arrêté devant la porte vitrée d'un concierge. La dame — c'est une dame mûre d'Abel Faivre! — dit, en passant devant la loge :

— Ferid-ed-Din-Attar.

— Qu'est-ce que vous dites? — s'écrie le mari.

— Mon nom au concierge, — répond la dame.

Et cet autre, paru également quelques jours après le bal Chabrillan. Cette fois, la dame mûre est occupée à faire ses malles avec la femme de chambre. Le mari entre et jette un regard courroucé vers le turban à plumes que son épouse tient à la main.

Et elle dit, simplement :

— J'emporte nos costumes persans.., dans le cas où l'on s'ennuierait à Plombières.

D'une soirée, qui pouvait n'avoir été que de bavardages, après dîner, entre la glace de Rebattet et l'orangeade de dix heures et demie, et dont le souvenir se serait, comme de tant d'autres, depuis longtemps effacé, madame de Chabrillan avait fait ce précis et inconsistant chef-d'œuvre que devient une fête qui surpasse la moyenne de ce qu'on appelle une fête.

On en parla bruyamment, copieusement, dans les ateliers et les salons, chez ceux qui avaient travaillé pour elle, comme chez ceux qui en avaient été les héros.

***

Deux jours plus tard, la comtesse Blanche de Clermont-Tonnerre, qui avait arpenté la Perse et reçu à demeure des Persans, prise d'un zèle subit, et dans l'intention de remercier madame de Chabrillan de la fête qu'elle avait donnée, résolut de couvrir aussi la cour de son hôtel quasi inhabité de la rue François-Ier et d'y faire défiler, — Schéhérazade en tête, — les mêmes entrées qui avaient eu tant de succès, un peu plus haut, dans le même quartier, rue Christophe-Colomb.

Pierre Decourcelle, auteur de drames ingénieux et collectionneur d'un goût parfait, la conseilla. Des décorateurs et des peintres de théâtre transformèrent l'ancienne cour à victorias et coupés, en salle de musée de Berlin. Les frises aux lions ailés, furent reconstituées et reproduites sur des centaines de mètres de toile à décor. L'effet était saisissant. Mais il semblait que l'on fût transporté sur la scène de l'Opéra, bien plus que dans une maison particulière. Il est bon que les amateurs conservent la marque de ce qui peut caractériser leurs tentatives. Depuis près de vingt ans, M. Étienne de Beaumont s'est révélé le maître dans ce genre difficile.

L'échelle à laquelle les décorateurs de théâtre avaient porté le cadre dans les écuries désaffectées de madame Blanche de Clermont-Tonnerre écrasait les artistes improvisés qui vinrent renouveler là les prouesses du bal Chabrillan.

Mais, celui-ci avait fait tant de bruit que les ambassades et les princes firent mine d'implorer les invitations. Ces désirs n'étaient, en réalité, que d'impérieuses exigences. L'invitation reçue, ils prétendirent manquer de temps pour faire confectionner des costumes et annoncèrent qu'ils paraîtraient en habit. Quelque prince, d'ailleurs, vient toujours de mourir, parmi les petites cours d'Europe, dont la disparition contraint à des deuils éphémères et tout d'apparence, une nuée de ces états-majors d'Altesses et d'Excellences qui en affichent les rigueurs avec des compromis plaisants.

Des sièges furent donc réservés à cette cohue obscure, d'autant plus prête à critiquer qu'elle n'avait endossé que l'habit noir et des robes pour deuils pressés de dîner en ville et d'aller faire tapisserie dans les raouts.

Madame de Clermont-Tonnerre, grande et intrépide voyageuse, possédait de nombreux amis disparates. Il en était de fastueux et de modestes et qui n'ayant pu préparer d'entrée ni s'incorporer à celles de la rue Christophe-Colomb, vécurent quatre heures d'affilée sur l'extrême pointe des pieds, afin de contempler un spectacle, dont on leur avait tant rebattu les oreilles qu'ils finissaient, tout courbaturés, par le trouver inférieur à ce qu'ils en attendaient.

De leur côté, les artistes de la *Mille et Deuxième Nuit* initiale, s'étaient avisés pour la plupart de renchérir sur leur

premier effet. L'ensemble y perdit cette homogénéité qui en avait assuré l'éclat.

Les photographes n'étaient plus relégués dans un salon spécial. Ils photographièrent comme aux courses, le jour du Grand-Steeple.

Les projecteurs avaient été multipliés, les yeux clignaient et sur les fronts brûlants les turbans semblaient trop lourds.

***

Une apparition dont un malaise avait privé la première Mille et une Nuits, vint donner du prestige à la fête. Sous un haut turban de plumes blanches et vêtue de blanc, suivie de longues traînes, scintillante comme un glacier au lever du soleil, parut madame Jean de Castellane, née Talleyrand-Périgord.

Elle descendit les degrés de la salle et vint faire aux altesses sa révérence, avec des nuances si parfaites dans la majesté, qu'il nous semblait assister à ce salut de la reine, lorsque pénétrant la dernière, avant un repas de gala et le cercle déjà formé, une souveraine s'incline profondément au seuil du salon et d'un regard circulaire semble faire partager aux assistants, sans exception, le don de sa présence et de sa meilleure grâce.

***

M. Paul Poiret, le couturier célèbre, qui préluda dans les modes à tant de révolutions, ayant habillé toutes ses clientes en Persanes, voulut s'offrir, au comble de la renommée, sa fête des Mille et une Nuits.

Les plus jolies actrices de Paris, les artistes, par les dons de l'esprit ou les prodiges de la jeunesse, sentirent monter vers leur zénith, enfin, des soleils rajeunis qui ne rayonneraient que pour elles.

L'été s'avançait, les nuits gardaient de midi les tiédeurs ranimées. M. Poiret offrit la fête dans son jardin, sur le perron duquel ouvraient les hautes fenêtres d'un ancien hôtel du faubourg Saint-Honoré.

La profusion que peut répandre pour le plaisir, dans la magni-

ficence, un artiste, en une seule nuit, ont laissé de cette fête un souvenir qu'aucun de ceux qui s'y trouvèrent n'ont oublié.

Il semblait que les ténèbres et l'été se fussent concertés pour offrir son apothéose, à celui qui avait embelli et transformé tant de femmes pour tant de soirs.

Les danses, les jets d'eau lumineux, les cortèges, devant la façade du dix-huitième siècle que des projecteurs éclairaient, prenaient la nuance, la forme et l'importance enchantée des évocations.

Puis, lorsque le spectacle fut terminé, une longue pluie de feu, scintillante et détonnante, glissa du faite de la maison, qu'elle couvrit d'un voile d'étincelles. Les tapis épais s'en recouvraient sans se consumer. Et, devant les hautes fenêtres ouvertes à l'approche de l'aube, sur les salons illuminés, cette manne solaire glissait, jusque sur les épaules nues des femmes et des esclaves noirs que M. Poiret avait dispersés entre les bassins et sur les degrés.

***

Alors, les bals persans devinrent promptement épidémiques. Les casinos les répétèrent, devant la Manche et l'Océan. Ce fut le carnaval, dans tout ce que l'on peut imaginer, à travers les bonds de la jeunesse, de grotesque et de miteux.

... Mais, par l'entremise du prince Samad-Khan, son ministre à Paris, S. M. Impériale le Shah conférait à madame de Chabrillan, l'ordre de Nichane Elmir, de première classe, dont les insignes lui étaient transmis avec les marques de la plus haute considération!

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

La Bourse ne nous a apporté, durant le mois d'août que ce que l'on pouvait logiquement en attendre après la désastreuse liquidation de fin juillet. Dès cet instant, il était évident qu'il fallait se résigner à abandonner l'espoir de la campagne d'été que la spéculation avait un moment envisagée à la faveur des vacances parlementaires. Le destin avait voulu que la politique, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, rappelât par des accidents retentissants qu'elle ne connaissait pas le chômage.

Découragée par les lourdes pertes qu'elle venait d'éprouver la spéculation professionnelle, après avoir péniblement assuré le règlement de ses différences s'est, à l'exemple des capitaux de placement, réfugiée dans une abstention obstinée. Rarement le marché des valeurs avait été aussi nul que nous venons de le voir durant cette saison estivale.

Son indifférence n'a même pas été émoustillée par des incidents qui ont valu quelque regain d'activité aux places étrangères et qui, en d'autres circonstances, eussent été accueillis avec intérêt pour revigorer certaines cotations. C'est ainsi que la Bourse de Paris n'a accordé à peu près aucune attention aux fluctuations du Dollar à la suite de la remonétisation de l'argent-métal aux États-Unis.

Le plus fâcheux est que nos rentes, après avoir été si fâcheusement bousculées il y a un mois ont eu encore à pâtir de ce repliement renfrogné de notre marché sur lui-même. L'allégement des positions, confirmé par la liquidation du 15, ne leur a apporté aucun réconfort. Ainsi l'amélioration que légitimait le redressement théorique de notre crédit se trouve presque complètement effacée. L'influence favorable (et que l'on espérait

déterminante pour remettre en mouvement les capitaux inertes) que l'on attendait du succès du récent emprunt 4 p. 100 ne s'est pas exercée. Nous restons, comme devant, dans le marasme.

Seules les valeurs de Mines d'Or, à leur accoutumée, s'en dégagent quoique leurs partisans ne fassent point foule. Depuis longtemps, comme je n'ai cessé de le faire remarquer à mes lecteurs, leur prospérité grandissante continue de s'affirmer et elles demeurent dans le désarroi boursier actuel, comme je l'avais prévu, le seul îlot de résistance de notre marché. Il ne semble pas que cette position privilégiée des Mines d'Or puisse, de longtemps, être sérieusement menacée. Tant que la stabilisation des grandes monnaies erratiques n'aura pas été réalisée, et rien encore ne peut la faire envisager, les valeurs de Mines d'Or conserveront tout naturellement leur caractère de refuge pour les capitaux qui se soucient de ne pas demeurer improductifs et même quand cette stabilisation aura pu être obtenue elles conserveront encore leur faveur en raison de l'importance de leur productivité.

On ne doit pas néanmoins, méconnaître systématiquement les progrès qui lentement, jour à jour, s'accumulent dans le redressement de notre situation économique et financière. Le marché les percevra bien quelque jour, et, comme il y a dix ans, il s'élancera fougueusement, pour rattraper le temps perdu. Il s'agira, alors, d'avoir su se placer aux premiers rangs.

A Londres l'activité du marché ne faiblit pas, les Mines d'Or y conservant toujours la grande faveur aussi bien des capitaux de placement que de la spéculation.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).